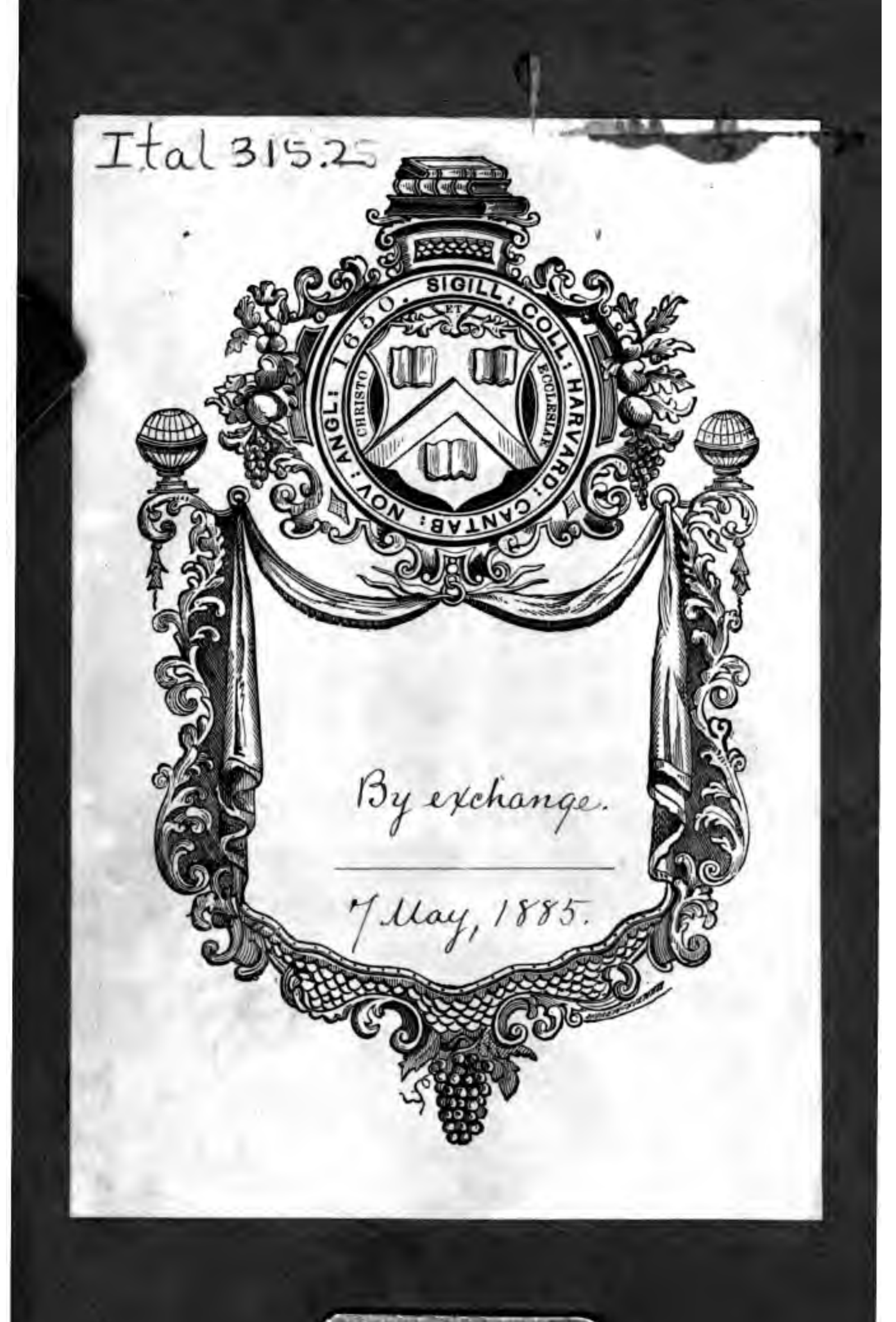



SIGILL : COLL : HARVARD : CANTAB : NOV : ANGL : 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
By exchange.
7 May, 1885.



LA SICILE

PARIS

HISTOIRE

DE

LA SICILE

SOUS LA

DOMINATION DES NORMANDS

DEPUIS LA CONQUÊTE DE L'ILE

JUSQU'A L'ÉTABLISSEMENT DE LA MONARCHIE

PAR

César
LE BARON DE BAZANCOURT

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR

6, RUE DE LA PAIX

1846

A

SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR

LE DUC D'AUMALE

MONSEIGNEUR,

Permettez-moi de remercier avec reconnaissance votre Altesse Royale d'avoir bien voulu accepter la dédicace de ce livre; la bienveillance avec laquelle votre Altesse Royale m'a interrogé sur ce beau pays, lorsque j'eus l'honneur de la rencontrer à Naples, en revenant de Sicile, et l'intérêt qu'elle a paru prendre à tous ces grands souvenirs, m'ont inspiré la pensée de mettre cette *Histoire de Sicile* sous le noble patronage d'un prince de France.

Ce siècle de conquêtes et de victoires, Monseigneur, appartient plus encore à la France qu'à l'Italie; c'est le récit des exploits les plus valeureux qu'il sera jamais donné à la race humaine d'accomplir sur la terre. — C'est plus

que la conquête d'un royaume, plus que la fondation d'une dynastie : c'est aussi l'histoire de la religion chrétienne, de ses douleurs et de ses triomphes ; car avant de relever le trône des rois de la terre, les chevaliers normands relevaient le trône de Dieu, et, chassant à jamais les infidèles de la Sicile, régénéraient le christianisme.

Mon seul titre à la faveur que votre Altesse Royale a daigné m'accorder, est un travail consciencieux, fait avec cette rude persévérance et ce précieux enthousiasme qu'inspirent toujours les grandes choses.

J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, avec respect et reconnaissance,

De votre Altesse Royale,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

Baron DE BAZANCOURT.

AVANT-PROPOS.

En entreprenant ce travail historique, l'auteur ne s'en est point dissimulé la difficulté ni l'importance; il ne s'est jamais demandé s'il ferait un bon ou un mauvais livre; ce qu'il apporte, c'est le fruit de longues et consciencieuses recherches dans le pays où se sont passés les principaux événements qu'il retrace. — Il a consulté tous les manuscrits, tous les diplômes, toutes les chartes, toutes les chroniques, tous les priviléges; il a parcouru avec soin, avec étude, la Sicile, cette belle contrée si riche en souvenirs; il a frappé à toutes les portes des couvents dans lesquels se trouve le dépôt précieux des actes et des pièces les plus rares; il a fouillé toutes les bibliothèques, compulsé sans relâche tous les livres; il n'a rien inventé : chaque ligne, chaque mot

sont, pour ainsi dire, des faits authentiques et incontestables. Voilà ses seuls titres à la bienveillance de ceux qui le liront. — Avoir fait un livre utile, c'est la seule gloire qu'il ambitionne.

Certes, l'histoire de ce peuple normand est une belle histoire entre toutes : partout où il y a de la gloire à acquérir, des conquêtes à faire, de grands et difficiles exploits à accomplir, on retrouve ces rudes soldats, ne demandant jamais rien qu'à leur courage et à leur épée. D'un côté, Guillaume le Conquérant s'empare de l'Angleterre et y établit en vainqueur son joug de fer, de l'autre de pauvres mais valeureux gentilshommes normands parcourent l'Italie, la Pouille, la Calabre, assistent à la décadence de ce bel empire d'Orient, et relèvent la Sicile chrétienne. — Jamais on ne pourra retracer de plus beaux faits, d'actions plus héroïques, d'exploits plus surprenants. — L'histoire de la religion elle-même se mêle à cette histoire de guerre; car, dans ces temps

de vie aventureuse et chevaleresque, la religion était le principe et la base de tout. Elle était à la fois le drapeau qui menait au combat et l'écueil où venaient se briser les ambitions.

En parcourant cette belle contrée, en interrogeant toutes ces grandes ruines, souvenirs que le passé a légués aux temps présents; en lisant, pour ainsi dire, par la contemplation, cette histoire d'autrefois, l'auteur de ce livre a cherché un récit complet de cette magnifique conquête qui réédifia le trône royal en Sicile et régénéra le christianisme; nulle part il n'a pu trouver cette grande page écrite avec tous ses sublimes détails de combats inouïs, d'exploits aventureux, de victoires et de défaites. — Un chapitre pour un siècle : voilà ce qu'il a rencontré dans les histoires générales, qui prennent la Sicile à sa naissance et la conduisent jusqu'au XVII[e] ou XVIII[e] siècle : et cependant les historiens normands, les chroniqueurs contemporains avaient suivi pas à pas les héros de cette grande entreprise. En lisant

leurs écrits, on voit ces fiers guerriers, bons gentilshommes, n'ayant pour tout patrimoine que leur épée, leur espérance et leur foi; ils quittent le pays où ils sont nés, et la maison de leur père, parce que dans ce pays ils ne possèdent rien, parce que cette maison est pauvre et vide; on les voit pour ainsi dire naître et grandir avec leur courage. — Aujourd'hui ils combattent pour celui-ci, demain pour celui-là. Héros d'aventures, ils cherchent les périls et les batailles; ainsi ils arrivent au milieu d'un siècle de décadence. Partout la trahison; partout l'injustice. Alors ils sentent la force de leur énergie, auprès de cette faiblesse d'anéantissement qui les entoure. — Ce sang qu'ils avaient tant de fois répandu pour les autres, désormais ils le verseront pour eux. Ils parcourent en vainqueurs irrités la Pouille et la Calabre, et les Grecs écrasés assistent malgré eux à l'enfantement de cette nouvelle domination.

Puis vient l'œuvre de conquête : — l'œuvre

guerrière et religieuse qui commence en 1059 et finit en 1090. Pas un détail de cette grande épopée n'a été omis par les écrivains contemporains. On assiste, jour par jour, pensée par pensée, à ce laborieux travail de régénération. Quelle naïveté et quelle énergie à la fois dans le style! quels récits pleins d'images et de vérité! — Quand le chroniqueur retrace un combat, on dirait qu'il tremble pour son héros; il le suit dans la mêlée, compte pour ainsi dire un à un ses grands coups d'épée, et le ramène vainqueur triomphant, ou vaincu résigné.

La Pouille, la Calabre et la Sicile appartenaient aux Normands; les fils du pauvre gentilhomme Tancrède de Hauteville avaient laissé à leurs enfants des domaines souverains, mais là ne devait pas s'arrêter cette nouvelle domination. L'expulsion des Sarrasins avait accompli la régénération du christianisme; la régénération du christianisme devait à son tour accomplir la réédification de la monarchie. Alors commença la grande lutte du prince su-

zerain contre ses vassaux insoumis, lutte sanglante qui bouleversa ces trois pays ; d'un côté une ambition raisonnée, une volonté de fer, de l'autre des révoltes sans nombre, des serments prêtés et violés. L'Église elle-même prit part à ce grand combat qui se livrait à côté d'elle ; car l'Église était encore au berceau de sa puissance temporelle, tout accroissement de domination lui était suspect ; elle était ambitieuse aussi, parce qu'elle n'était pas encore véritablement forte et puissante. Sa voix vint plus d'une fois rallumer les discordes étouffées, exciter les unes contre les autres les haines et les rivalités ; et les souverains Pontifes, en couvrant leur front de la tiare suprême, ne se dégagèrent pas assez des passions et des ambitions humaines.

Ce fut à travers tous ces dangers sans cesse renaissants, malgré la ligue formidable des vassaux révoltés, et l'union du Pape avec l'empereur d'Allemagne, que Roger II, inébranlable dans ses desseins, ferme et constant dans

sa volonté, releva le trône monarchique et en reçut enfin une première fois en 1130, une seconde fois en 1136, la consécration solennelle de l'Église et de ses sujets.

Ces années si fécondes en événements de toute nature, en péripéties inattendues, offrent l'histoire non-seulement d'un pays, mais encore celle de toutes les passions humaines, de ses folles espérances, de ses ambitions, de ses douleurs et de ses joies.

Aussi l'auteur de ce livre n'a fait le plus souvent que traduire les chroniques, réunissant, pour ainsi dire, dans un seul et même tableau des faits séparés, et les classant avec ordre ; il a pensé que les lecteurs prendraient quelque intérêt à connaître les sources auxquelles il avait puisé, à les apprécier, à les interroger, pour ainsi dire, eux-mêmes ; aussi a-t-il fait de fréquentes citations, autant pour l'authenticité des événements que pour celle des expressions ; il n'a pas voulu qu'on l'accusât d'abandonner parfois le style grave et

sérieux de l'historien pour un style poétique, souvent même pompeux ; il a respecté ce qui était, avec un soin religieux et attentif, semblable au peintre qui retrace fidèlement avec ses pinceaux un beau monument de l'antiquité, et cherche à en reproduire la grande image dans toutes ses parties et dans tous ses détails.

Cette histoire se divise en deux périodes bien distinctes ; chaque période est représentée par un homme, et chacun de ces hommes à son tour représente une génération. — L'un est Roger I, premier comte de Sicile. — L'autre, Roger II, premier roi de Sicile. Tous deux ont leurs historiographes contemporains : Roger I a le moine *Godefroy Malaterra,* Roger II, l'abbé *Alexandre.*

Nous avons dégagé cette histoire de tout ce qui pouvait en obscurcir la clarté ou en arrêter la marche ; nous avons cherché à la rendre claire, précise et simple, en repoussant avec soin loin de nous ce tumulte et cette agitation

qui grandirent pendant la durée de ce siècle autour de tous les trônes de l'Europe. Nous avons laissé les faits parler eux-mêmes, et nous nous sommes maintenu dans le rôle de narrateur. — Est-ce un tort? nous ne le croyons pas. — Les sept siècles qui ont suivi n'ont-ils pas laissé de plus graves enseignements que tous ceux qui peuvent venir du jugement humain, et le doigt de Dieu n'a-t-il pas marqué de son sceau ineffaçable toutes ces tombes du passé, que l'historien entr'ouvre un instant?

Scribitur ad narrandum, non ad probandum, telle a été notre pensée, notre but; et nous avons voulu expliquer clairement, sinon ce que nous avons fait, du moins ce que nous avons essayé de faire.

TABLEAU COMPARATIF

CONTENANT LES DIFFÉRENTS NOMS DES PRINCIPALES VILLES DE SICILE SOUS LES DIFFÉRENTES DOMINATIONS.

LA SICILE sous la domination des Sarrasins.	LA SICILE sous la domination des Normands.	LA SICILE depuis les Normands jusqu'aux Aragonais.	LA SICILE MODERNE.
Zancla.	Messana.	Messana.	Messina (Messine).
Balirmu.	Panormus.	Panormus.	Palermo (Palerme).
Catina.	Catana.	Catana.	Catania (Catane),
Sarkusa.	Syracusæ.	Syracusia.	Siracusa (Syracuse).
Drabni.	Drepanum.	Drepanum.	Trapani.
Tauromana.	Tauromenium.	Tabermina.	Taormina (Taormine).
Nihitu.	Notus.	Notus.	Noto.
Mazara.	Mazara.	Mazaria.	Mazzara.
Mizilmira (Mislem).	Menzel-Emir.	Misilmerium.	Misilmeri.
Geluna.	Kalatal-Gianum.	Calatagironum.	Calatagirone.
Butira.	Butera.	Butera.	Butera.
Imachara.	Trahina.	Troina.	Troina.
Giargenta.	Agrigentum.	Agrigentum.	Girgenti (Agrigente).
Cirami.	Ceramium.	Chirami.	Cerami.
Inissa.	Paternio.	Paternio.	Paterno.
Giagiduh.	Al-Aakin.	Jacium.	Aci-Castello.
Kasariana.	Enna.	Castrum Joannis.	Castro-Giovanni.
Ramath.	Rometta.	Ramecta.	Rametta.
Scibet.	Kalat-al-Scibet.	Calaxibetta.	Calatascibetta.
Hagiraalia.	Petralia.	Petralia.	Petralia.
Herbita.	Nicosia.	Nicoxia.	Nicosia.
Castranissa.	Kalat-al-Naseth.	Calatanisetta.	Calatanissetta.
Gifaluda.	Cephaludium.	Cephaludium.	Cefalù.
Castra.	Castrum novum.	Castrum novum.	Castronuovo.
Marsel-Allah.	Marsala.	Marsala.	Marsala.
Sciakka.	Sciakka.	Sacca.	Sciacca.
Sutara.	Sutera.	Sutera.	
Bucher.	Bukerium.	Bucherium.	Buccheri.
Mudick.	Modika.	Moach.	Modica.
Libari.	Lipara.	Lipara.	
Fikarik.	Biccarum.		
Salemis.	Saleima.		
Jatah.	Jatum.		
Mela.	Mylatium.	Milatius.	Milazzo.
Saleiman.	Salemi.	Salem,	Salemi.

LISTE

DES

PRINCIPAUX HISTORIENS ET CHRONIQUEURS

QUI ONT LAISSÉ

DES ÉCRITS SUR CETTE ÉPOQUE.

ROMUALDUS Salernitanus; *Chronicon.* — Muratori, Tom. VII.

ANONYMUS Cassinensis. — Muratori, Tom. V.

ORDERICUS VITALIS (*Historiæ Normannorum scriptores*).

BARONIUS (cardinalis); *Annales ecclesiasticæ,* avec les annotations du critique Pagius, *Historia principum Longobardorum,* Tom. IV.

FALCONUS Beneventanus; *Chronicon.* — Muratori, Tom. V.

Historia della citta e regno di Napoli di Gio Antonio SUMMONTE, Tom. II.

ALEXANDER Telesinus, abbas; *Chronicon.*— Muratori, Tom. V.

ANONYMUS Vaticanus; *Chronicon.* — Muratori, Tom. VIII.

Historia Fiorentina. — Tom. VIII.

JOVANNIS CINNANI *historia.* — 1 vol.

Compendio dell' historia del regno di Napoli di Pand. COLLENUCCIO da Pesaro.

HUGO FALCANDUS; *Historia secula.* — Carusii Bibliotheca, Tom. I.

PYRRHUS ROCCUS; *Sicilia sacra.* — Carusii Bib. Tom. I.

GAUFREDI MALATERRA; *Historia Sicula.*—Muratori, Tom. V.

INVEGHES; *Annali della citta di Palermo nobile.* — Tom. III.

GUILLAUME DE TYR ; *Historia della guerra sacra di Gerusalemme.* — Traduit en italien par *Orologgi.*

FASELLUS ; *Histoire de Sicile.* (Trad. italienne.)

DU PIN ; *Défense de la monarchie de Sicile.* — 1 vol.

OTHON de Frisingue.

UGHELLUS ; *Italia sacra.* — Tom. VIII.

CARUSII *Storia di Sicilia.* — Parte II, Tom. I.

BLASIUS, abbas, Cassinensis ; — *Historia civile del regno di Sicilia.* Tom. VII.

GREGORIO Canonico ; *Considerazione della storia di Sicilia.*

Anne COMNENE, texte grec. (Trad. latine.)

Compendio della storia di Sicilia di NICOLO MAGGIORE.

BUFFIER ; *Vie du comte Roger de Sicile.* — 1 vol.

Pontifical romain de Pie IV *et* Pie V.

Stefani BALUSII *Brevis historia liberationis Messanæ.* — Muratori, Tom. VI.

HISTOIRE

DE LA SICILE

SOUS

LA DOMINATION DES NORMANDS

INTRODUCTION.

INVASION ET DOMINATION
DES SARRASINS
EN SICILE.

827.-1038.

SOMMAIRE :

La Sicile en 827. — Aperçu général. — Michel-le-Bègue, empereur d'Orient, donne le commandement des armées en Sicile à Euphémius. — Euphémius enlève une jeune fille appelée Omoniza. — Condamnation du général grec. — Il se révolte, s'échappe de la Sicile avec les siens et se rend en Afrique. — Il propose aux Sarrasins d'envahir la Sicile. — Débarquement des Sarrasins en Sicile. — Défaite de Platta. — Siége de Syracuse. — Euphémius assassiné. — Prise de Palerme. — L'empereur envoie le patrice Adrianus au secours de Syracuse. — Prise de Syracuse. — Horrible famine. — Cruautés des Sarrasins. — Lettre du moine Théodose. — Domination des Sarrasins. — Divisions intestines. — Lutte des émirs siciliens avec les califes d'Afrique. — Résumé rapide.

Nous passerons aussi rapidement qu'il nous sera possible sur l'invasion des Sarrasins en Sicile, parcourant à vol d'oiseau leur domination sur cette île, qui ne commença réellement qu'en 879 ; nous nous arrêterons à l'an 1038, lors de la première apparition des Normands en ce pays, époque à laquelle commence cette histoire.

La décadence de la grande cité romaine, l'anéantissement de ce peuple-roi, étouffé sous la pourpre avilie de ses empereurs, avaient jeté ce pauvre pays au sceptre des empereurs d'Orient. A l'époque dont nous essayons de retracer les principaux événements, cette contrée que les Romains, les Grecs et les Carthaginois avaient tour à tour envahie et bouleversée, qu'ils avaient faite tour à tour florissante et mutilée, fière et avilie, va disparaître complètement; mais non pour changer de destinée : car la destinée d'un peuple est comme celle d'un homme ; il semblerait qu'elle soit écrite inexorablement dans les arrêts éternels.

Les Sarrasins, et plus tard les Normands et leurs descendants directs et indirects vont recommencer cette lutte meurtrière. — Toujours les mêmes combats, les mêmes triomphes suivis de désastres ; toujours les mêmes cris de guerre et de révolte, toujours les mêmes terreurs, les mêmes invasions, toujours le sang qui coule par flots.

Depuis longtemps les Sarrasins avaient cherché à envahir la Sicile, mais en vain ; une de ces circonstances futiles en apparence, que le hasard jette au milieu des événements les plus graves, fit

plus que n'avaient pu faire leurs armées pendant les siècles précédents.

Sans adopter ici, comme réelle, toutes les fables plus ou moins dramatiques inventées et écrites sur Euphémius, ou *Eutumius* ainsi que l'appellent quelques historiens; nous rapportons le fait tel qu'il est consigné dans plusieurs écrits authentiques, avec tous ses détails, parce qu'il nous a paru d'abord porter le cachet énergique de cette époque, et ensuite parce que ce fait, si peu important qu'il paraisse en lui-même, acquiert pour l'historien un grand poids par ses conséquences et ses résultats immédiats, qui furent l'invasion des Barbares et leur domination sur la Sicile.

En 827, Michel-le-Bègue était empereur d'Orient; le commandement des armées en Sicile avait été donné à un général appelé Euphémius. Quoiqu'issu d'une noble famille de la Grèce, c'était un homme de mœurs communes et basses, se rapprochant de la mauvaise partie du peuple par ses goûts et ses penchants; brave soldat, comme presque tous l'étaient à cette époque où la vie de chacun était l'enjeu nécessaire de cette partie sanglante qui se jouait chaque jour. Il se prit de grande passion

pour une jeune fille (l'anonyme salernitain l'appelle *Omoniza*) ; pour elle, il adoucit ses mœurs rudes et sauvages; l'amour révéla à ce cœur blasé par la guerre, le sang et la débauche, ces nobles trésors qui relèvent l'homme presque à son insu, quelque bas qu'il soit tombé en lui-même. Il demanda la jeune fille pour son épouse ; elle lui fut accordée. Quelque temps après, malgré la promesse solennelle faite à Euphémius, la jeune Omoniza fut promise aussi à un autre.

Furieux d'un tel affront, le général grec se rendit la nuit près du monastère où l'on avait enfermé sa fiancée, et après avoir pris toutes ses mesures pour que nul ne pût le surprendre ou l'arrêter en ses desseins, aidé de gens à lui, il escalada le monastère et pénétra dans la cellule de la jeune fille.

Le lendemain on trouva vide la cellule de la jeune Syracusaine.

Ce fut pour le monastère un scandale terrible qui se répandit d'échos en échos par toute la ville, et ne s'arrêta qu'à la porte de la maison où demeuraient les frères de la jeune Omoniza.

Tous deux se regardèrent d'abord sans pouvoir prononcer une parole ; chacun des deux semblait

attendre le premier mot qui sortirait de la bouche de son frère ; car ni l'un ni l'autre n'était écrasé comme on l'est d'ordinaire à l'annonce d'un grand malheur; ils avaient la tête haute, les joues pâles, mais le regard fier.

L'aîné des deux se leva tout-à-coup par un mouvement brusque :

« Frère, dit-il, nous aurons justice si Dieu est Dieu, et s'il regarde du haut du ciel ce qui se fait sur la terre. »

Puis obéissant à la même pensée, tous deux prirent leurs épées et sortirent; mais ils ne purent rencontrer Euphémius. Alors ils s'embarquèrent et allèrent à Constantinople demander justice à l'empereur.

Michel-le-Bègue les accueillit très-favorablement; et sans se souvenir que celui contre lequel il voulait sévir était le commandant en chef de ses armées en Sicile, qu'il était un rude et audacieux homme de guerre, il ordonna qu'Euphémius fût arrêté, qu'il eût le nez coupé, et qu'il fût ainsi conduit pieds nus par toutes les rues de Syracuse pour servir à tous d'exemple public.

Euphémius n'attendit pas l'exécution de ce ter-

rible arrêt, et passa en Afrique avec tous ceux qu'il put réunir autour de lui (1).

Un historien du temps raconte qu'avant son départ pour l'Afrique, Euphémius tenta une révolte en Sicile et défit le patricien Fotinus, gouverneur de cette île. Un aventurier italien, du nom de Platta, s'était joint à lui; mais la discorde vint bientôt se placer entre eux d'eux, et en faire deux ennemis implacables, deux rivaux acharnés.

Les Sarrasins éblouis par les belles promesses du général grec, entraînés surtout par la pensée de prendre pied en Sicile, résolurent une expédition à la tête de laquelle se mit l'émir. — Ce fut le signal de nouveaux combats, de nouvelles luttes, et la Sicile se vit encore rejetée dans un abîme de guerres interminables. Son énergie ne lui fit pas faute. Elle combattit comme elle avait toujours combattu. — Noble et rare courage! car de quelque côté que vînt la victoire ou la défaite, une domination étrangère devait peser sur elle. Dans ancun cas l'indépendance, ce puissant levier pour les

(1) *Muratori.*—Eufemio co'suoi famigli s'imbarcò e portato in Africa tante speranze diede a quel re maomettano della conquista della Sicilia, che in fatto condusse que' barbari colà.

nations comme pour les hommes. Le souvenir du passé enseveli sous la poussière des morts, mais non pas oublié, lui disait ce que serait pour elle le présent, et ce que devait être l'avenir; et cependant elle combattait, car ses enfants avaient le cœur grand et fort.

Le premier acte des Sarrasins, lors de leur débarquement en Sicile, fut la défaite de Platta qui avait entraîné dans son parti une forte portion de la Sicile. Sans ressources et sans espoir, cet aventurier se retira à Castro Giovanni (Kafariana), puis ensuite en Calabre où il trouva la mort. Les sarrasins continuèrent leur invasion. Déjà ils avaient appris à se méfier d'Euphémius : traître à son pays, Grec combattant les armées grecques, il n'inspirait aucune confiance à l'émir qui le tenait avec soin à l'écart. Euphémius ne tarda pas à s'apercevoir de la mauvaise disposition du chef sarrasin à son égard, et n'osant pas se déclarer ouvertement contre lui, il méditait déjà une nouvelle trahison, engageait secrètement les Syracusains à se défendre vigoureusement, et leur en facilitait les moyens.

Une nouvelle armée grecque fut envoyée contre es infidèles. Dès-lors l'invasion sarrasine fit des pro-

grès immenses; les barbares s'emparèrent de plusieurs villes, laissant à chacun de leurs pas les traces de la plus sanglante cruauté; puis ils vinrent assiéger Syracuse. C'était devant cette ville que le sort réservé aux traîtres attendait Euphémius (1).

Le siége durait depuis quelque temps, lorsqu'un matin, aux premières clartés du jour naissant, on vit un groupe d'hommes sortir de Syracuse; la petite troupe marchait lentement, sans armes, la tête penchée sur la poitrine en signe de désolation; ils arrivèrent ainsi aux avant-postes : là, avec toutes les marques de la plus grande soumission et du plus profond respect, ils demandèrent à parler au général Euphémius. On les accompagna jusqu'à sa tente. Au moment d'entrer, deux d'entre eux qui paraissaient être les chefs se séparèrent du groupe et furent bientôt introduits devant Euphémius, qui était nonchalamment étendu sur un tapis, et qu'entourait (dit la chronique) comme un voile, la fumée odorante des parfums d'Orient.

A la vue des envoyés de Syracuse, son cœur am-

(1) Quelques chroniques indiquent *Castrogiovanni* au lieu de *Syracuse*, mais *Novairo, Malaterra, Gregorio* disent que les historiens byzantins font passer ce fait à Syracuse.

bitieux bondit de joie et d'orgueil. — D'un geste, il congédia les soldats qui étaient dans sa tente, et fit signe aux Syracusains qu'ils pouvaient lui expliquer le motif de leur visite. Ceux-ci s'inclinèrent jusqu'à terre, s'agenouillèrent tous deux sur le bord du tapis en croisant leurs mains sur leur poitrine; et appelant Euphémius empereur de la Sicile, le supplièrent, au nom de la ville éplorée, d'avoir pitié de ses habitants, de les secourir et de les protéger; puis, tout-à-coup et avant qu'Euphémius eût pu faire un seul mouvement, ils s'élancèrent sur lui, et pendant qu'un des deux étouffait ses cris, l'autre, le saisissant par les cheveux, lui coupa la tête.

Euphémius ne poussa qu'un gémissement sourd, inarticulé; et les deux hommes, cachant sous leurs vêtements la tête ensanglantée et les armes dont ils s'étaient servis, quittèrent la tente et s'éloignèrent rapidement du camp des Grecs avec leurs compagnons.

Ce fut le signal d'une résistance désespérée, et pendant près d'un demi-siècle, les nouveaux conquérants se virent disputer le terrain pied à pied.

Palerme *(Balirmu)* tomba au pouvoir des Sarrasins en 832 et devint le centre de leurs opérations. Suc-

cessivement et les années suivantes, les villes les plus importantes ouvrirent leurs portes aux Sarrasins. — Syracuse *(Sarkusa)* et Taormine *(Tauromana)* restaient pour ainsi dire seules au pouvoir de l'empereur d'Orient. — La première de ces villes fit une défense héroïque, et préféra les plus horribles tourments à la pensée de se rendre aux Sarrasins. L'empereur, voyant lui échapper ce dernier débri de sa souveraineté en Sicile, envoya le patricien Adrianus à la tête d'une flotte puissante ; mais Adrianus, frappé de terreur par les récits de l'invasion toujours croissante des infidèles, se réfugia dans le port de Geracus dans le Péloponèse et n'osa pas en sortir.

Pendant ce temps, les Syracusains se défendaient avec un courage admirable, quoique le nombre des assiégeants fut cent fois supérieur à celui des assiégés.

Il est impossible de rien trouver de plus dramatique et de plus douloureux à lire que *la relation du moine Théodose*, écrite à Léon, archidiacre de la ville de Palerme, du fond de la prison où il avait été jeté après la prise de Syracuse. Aussi nous en rapportons ici textuellement les principaux passa-

ges, en cherchant à laisser dans la traduction la triste naïveté du récit (1).

. . . .

« Nous avons été vaincus, mais après un grand « nombre d'assauts nocturnes et d'embûches de la « part de nos ennemis ; après avoir eu nos murailles « ébranlées toute la journée par des machines dres- « sées contre elles ; après un orage terrible de pierres « lancées contre nos forteresses ; après les coups re- « doublés de ces inventions à tête de tortue, destruc- « tion des villes, et des travaux que l'on appelle sou- « terrains : car ceux qui étaient chargés du siége « n'oubliaient rien de ce qu'ils croyaient favorable à « leur entreprise, et, enflammés du désir de s'empa- « rer de la ville, ils combattaient avec une opiniâtreté « acharnée.

. . . .

« Après avoir souffert avec résignation la faim « pendant plusieurs jours, en ne vivant que d'herbes ; « après nous être nourris, par le manque de toute « chose, de ce qu'il y a de plus repoussant, nous en

(1) Historia Theodosii monachi Epistola ad Leonem archidiaconum de Syracusanæ urbis expugnatione. — Carusü bibliotheca. Historia Siciliæ.
Voir pour le texte, les notes à la fin du volume, N° 1.

« fûmes réduits (chose horrible à couvrir d'un éter-
« nel silence) à manger des enfants, n'ayant pas hor-
« reur de nous alimenter de la chair humaine. Spec-
« tacle épouvantable !..... Mais qui pourra rapporter
« avec dignité ces scènes effroyables? Nous ne nous
« étions point abstenus avant cela du cuir et de la
« peau des buffles, cherchant tout ce qui semblait de-
« voir apporter quelque soulagement à une faim dé-
« vorante; et nous préparions comme un repas
« splendide des débris d'os rongés, nourriture
« étrange et répugnante au reste des mortels (à
« quoi la faim, portée à ses dernières limites, ne
« pousse-t-elle pas les humains!)

« Plusieurs d'entre nous écrasaient les os des bê-
« tes et les mêlaient avec de l'eau que nous four-
« nissait en abondance la fontaine d'Aréthuse;
« c'était avec cela que des hommes aussi misérables
« étaient obligés d'apaiser leur faim. — Une petite
« mesure de blé coûtait déjà cent cinquante et même
« deux cents écus d'or. — Une bête de somme se
« vendait trois cents écus d'or, et parfois quinze et
« vingt écus une seule tête de cheval. La chair de
« l'âne faisait nos délices.

. . . .

« Ce qui arriva de plus affreux, c'est que la fa-« mine fut suivie par la peste (horrible douleur!) et « par la maladie du *tétanos*, ainsi appelée à cause de « la contraction des nerfs ; cette maladie surtout fai-« sait de nombreuses victimes. A quelques-uns, un « coup d'apoplexie paralysait une partie du corps ; « d'autres mouraient tout-à-coup : et il y en avait « qui, surpris par ce même mal, étaient privés de « tout mouvement. D'autres encore, enflés comme « des outres, présentaient aux regards un spectacle « horrible, jusqu'à ce que la mort les enlevât : car « elle aussi obéissait au commandement divin, et par « ce commandement s'arrêtait en chemin et ne déli-« vrait que lentement les malheureux de leurs horri-« bles tourments.

. . . .

« Après la prise de Syracuse, le préfet de la ville, « patricien distingué, s'était enfermé dans une forte-« resse, il fut pris vivant avec soixante-dix hommes, « et huit jours après, fut mis à mort. Il supporta « son supplice avec une force et un courage sublime, « ne laissant pas apercevoir le plus léger indice « de crainte ; il ne lui échappa rien d'indigne de son « caractère.

« Cela ne doit en rien étonner, puisqu'aucune « proposition, aucun pacte ne purent l'amener à tra- « hir la cause de la ville, pour l'intérêt de sa sûreté « personnelle. Quoique plusieurs d'entre les Syracu- « sains ne se contentassent pas seulement d'approu- « ver ce dessein, mais voulussent même y aider, il « préféra mourir avec honneur, afin de veiller sur « le salut de ceux qui étaient avec lui, et à l'exemple « du Christ, offrir la tête d'un seul pour la rédemp- « tion de tous, plutôt que de concevoir une pensée « indigne de sa noblesse. L'allégresse avec laquelle « il subit son supplice excita une grande admiration « même sur celui qui était l'auteur de sa mort.

. . . .

« Je ne dois pas non plus passer sous silence les « cruautés barbares exercées contre Nicêtus; « guerrier très-instruit dans l'art militaire et d'un « grand courage. Pendant tout le temps qu'avait « duré le siége, il avait vomi chaque jour de gran- « des imprécations contre Mahomet, respecté par « toute cette nation, comme le plus grand pro- « phète. Lorsque les bourreaux l'étendirent à terre, « il dit seulement ces mots : « Seigneur, j'implore « ta clémence ! » Ils écorchèrent le malheureux

« depuis le haut de la poitrine jusqu'à la fin du « corps; ils lui déchirèrent, en plusieurs fois, les en- « trailles par morceaux, et, après avoir arraché avec « leurs mains le cœur de cet homme qui respirait en- « core, ils le déchirèrent avec leurs dents plus que « cruellement ; puis, ils le jetèrent à terre, l'écrasè- « rent à coups de pierres et enfin rassasiés, l'aban- « donnèrent.

« Dans la même prison furent jetés et mêlés avec « nous des Éthiopiens, des Hébreux, des Lombards « et aussi des chrétiens de différents pays, parmi « lesquels se trouvait l'évêque de Melito, homme « très-saint, enchaîné aux deux pieds avec des « ferrements.

« Et toi, ô mon cher et vénérable chef, rappelle- « toi ton pauvre Théodose, rends le Seigneur clément « et favorable, pour qu'il apaise tous ces orages, qu'il « les écrase, qu'il les anéantisse et qu'il change notre « captivité, *sicut torrens in austro*. Ainsi soit-il! »

Ce fut le dernier coup de hache qui sépara l'empire d'Orient de la Sicile, ce fut le dernier gémissement de cette lutte acharnée, et les vainqueurs, devenus bourreaux, ne ménagèrent ni le sang ni

les tortures. Les vautours d'Afrique enveloppaient cette pauvre île de leurs serres cruelles. — Tout était dit pour elle.

Ce fut donc en 879 que s'établit définitivement en Sicile la domination des Sarrasins; mais la cruauté des oppresseurs ne pouvait être soufferte avec résignation, ce furent des révoltes sans cesse renaissantes, des efforts infructueux, du sang versé, des forteresses rasées, des villes détruites. — Ainsi les habitants de Girgenti (*Giargenta*) emportent sur les Sarrasins une victoire signalée; mais bientôt, assiégés eux-mêmes, ils se rendent à la condition de conserver la vie sauve; la population, dispersée, erre au loin sur le flanc des montagnes et le long des rives de la mer, les chefs de la révolte sont pris, embarqués, dit-on, pour l'Afrique; mais en pleine mer, le bâtiment s'entrouvre, et tous périssent.

Puis ensuite vinrent les divisions intestines entre les Sarrasins eux-mêmes, les tentatives nouvelles des empereurs d'Orient, la lutte de l'émir sicilien avec les califes d'Afrique, jusqu'au jour où les Normands, débarquant en Sicile, changèrent la face

des choses, et renversèrent la balance des partis rivaux par le seul poids de leur épée.

Là se termine cette période dont nous n'avons voulu esquisser que les traits principaux.

Quelque triste, quelqu'orageuse et bouleversée qu'ait été dans le passé la destinée du peuple sicilien, quelque terribles et douloureuses que dussent être les épreuves cachées dans l'avenir, cette domination des Barbares doit justement passer pour la plus cruelle et la plus sanglante. — Domination aveugle et sanguinaire que ne venait point éclairer et adoucir le christianisme.

Ils laisseront toujours des sillons néfastes dans le champ du passé ceux qui n'auront point pour marcher devant eux et avec eux la religion, ce flambeau des peuples, ce frein redoutable et éternel des passions, qui a conservé dans les siècles au milieu des tempêtes humaines, des crimes et des impiétés, son éclat pur et splendide.

CHAPITRE PREMIER.

1038.-1059.

SOMMAIRE :

Considérations générales. — Les premiers Normands en Italie. — Ils relâchent à Salerne.—Ils délivrent le prince Gaymar du tribut qu'ils payaient aux Sarrasins. — Rodolphe leur chef acquiert un grand renom. — Les Normands deviennent la terreur de leurs ennemis. — Arrivée en Italie des fils de Tancrède de Hauteville. — L'empereur de Constantinople veut chasser les Sarrasins de Sicile et rattacher cette île à l'empire d'Orient. — Maniacès part à la tête d'une armée considérable. — Maniacès appelle les Normands en Sicile. — Le prince Gaymar les exhorte à aller rejoindre Maniacès. — Ils abordent près de Messine. — Guillaume-Bras-de-Fer. — Ce qu'était le chef des Normands. — Joie de Maniacès. — Il marche sur Messine. — Bataille entre les Grecs et les Sarrasins. — Exploits des Normands.— Reddition de Messine.—Maniacès s'empare d'un grand nombre de villes. — Combats devant Syracuse. — Guillaume-Bras-de-Fer tue un chef redoutable des Sarrasins appelé Arcadius. — Bataille entre les Normands et les Sarrasins. — Victoire des Normands. — Ingratitude de Maniacès. — Ardouin envoyé par les Normands au général grec pour demander justice. — Cruautés exercées par les Grecs sur Ardouin. — Il revient au camp des Normands. — Ruse d'Ardouin. — Les Normands quittent furtivement la Sicile. — Leur arrivée en Pouille et en Calabre. — Dévastations. — Indignation de Maniacès. — Il accourt pour les chasser, et campe près de Melfi. — Défaite de Maniacès. — Son retour en Sicile. — Grande bataille entre les Grecs et les Barbares près de Trayna

— Victoire remportée par les Grecs. — Le chef des Sarrasins parvient à s'échapper. — Grande colère de Maniacès contre le patrice Etienne. — Il le frappe au visage. — Calomnies répandues contre Maniacès. — Les Sarrasins sont presqu'entièrement expulsés de la Sicile. — Maniacès est rappelé par l'empereur de Constantinople. — Il emporte avec lui en Orient plusieurs corps de saints et martyrs. — Il est jeté en prison. — Le gouvernement de la Sicile donné au patrice Etienne et à l'eunuque Basile. — Les Sarrasins reprennent toutes les villes qui leur avaient été enlevées. — Belle défense du gouverneur de Messine. — L'armée des Sarrasins est taillée en pièces. — La Sicile retombe de nouveau sous la domination des Barbares. — Etienne et Basile se retirent en Pouille. — Maniacès est renvoyé en Sicile. — Il est rappelé de nouveau. — Révolte de Maniacès. — Il est tué d'un coup de lance. — Les Normands sont devenus puissants et redoutables. — Aperçu rapide sur les conquêtes des Normands en Pouille. — Drogon succède à Guillaume-Bras-de-Fer. — Assassinat de Drogon. — Massacre des Normands. — Onfroy succède à Drogon. — Le pape Léon IX combat les Normands. — Il est fait prisonnier. — Belle conduite des Normands envers lui. — Léon IX leur accorde l'investiture de la Pouille et de la Calabre. — Onfroy meurt. — Robert Guiscard lui succède. — Il est excommunié par le pape Nicolas II. — Réconciliation de Robert Guiscard avec le Saint Siége. — Robert Guiscard est nommé capitaine de l'église romaine, duc de Pouille, de Calabre et même de Sicile. — Cérémonies de l'investiture par Etendart.

Ce fut en 1038 que l'on vit pour la première fois apparaître en Sicile, en Pouille et en Calabre ces célèbres aventuriers normands, qui sans autre secours que leur épée, la force de leurs bras, et le courage inébranlable de leurs cœurs, étonnèrent le monde entier par leur audace, et marquèrent chacun de leurs pas par une conquête et une victoire. C'est un spectacle et étrange de voir pour ainsi dire une

poignée d'hommes changer la face d'un pays, n'obéissant à aucune loi de la guerre, mais au caprice seul de leur fortune, apportant au milieu des infidèles une foi sincère dans la religion du Christ, une vénération profonde pour les choses saintes, renversant les villes, mais élevant des églises; et au milieu de leurs excès les plus grands s'arrêtant toujours aux limites d'un autel, comme s'ils eussent voulu montrer aux athées de leur religion qu'ils étaient forts et victorieux seulement parce qu'ils marchaient dans la voie du Seigneur, et avec la volonté du Seigneur.

Nous suivrons pas à pas avec l'histoire cette gloire naissante d'une seule famille, ces entreprises miraculeuses par leurs résultats, surnaturelles par leur audace, qui commencèrent par une épée et finirent par un trône.

C'est certainement une grande et belle page à écrire que celle de cette famille d'un des plus pauvres gentilhommes de Normandie, et s'il faut en croire les chroniques, d'un des plus obscurs peut-être, s'établissant en maître avec un petit nombre de ses compatriotes dans les confins de l'empire d'Orient et de l'empire d'Occident; d'abord elle s'at-

tache au service des empereurs, mais ceux-ci la méconnaissent à cause de sa faiblesse apparente, la trahissent parce qu'ils ne la craignent point; — alors ces nobles enfans de la Normandie se lèvent fiers et hautains, combattent sans crainte les empereurs, délivrent l'Italie de ces deux sceptres puïssants qui pesaient sur elle, détruisent jusque dans sa racine le joug des infidèles et deviennent le principe d'une monarchie dont ils laissent la suprême domination au Saint-Siége.

Car tel est l'établissement du règne des Normands en Italie, les véritables fondateurs du royaume de Sicile.

Autant qu'il nous sera possible, nous nous bornerons à l'histoire de la Sicile et si quelquefois malgré nous, nous dépassons cette limite, c'est que des événements indispensables à la clarté de notre récit, à l'intelligence de cette histoire, et pour ainsi dire à son état vital, nous y auront contraints; car la Pouille et la Calabre tiennent toutes deux la Sicile par la main, leurs intérêts souvent sont communs; ce sont pour ainsi dire les membres d'une seule et même famille.

Avant d'arriver au débarquement des premiers

Normands en Sicile, nous devons dire quelques mots, pour n'y plus revenir, sur ce qu'ils étaient et ce qu'ils avaient accomplis avant cette époque, afin de bien faire comprendre les raisons qui engagèrent le géneral grec Maniacès, envoyé par l'empereur d'Orient, à les prendre à son service pour combattre les Sarrasins et reconquérir la Sicile.

Ce fut à la suite d'un pélerinage en terre sainte, l'an 1002, que des Normands relâchant à Salerne, pour prix de l'hospitalité bienveillante du prince Gaymar, le délivrèrent d'un tribut honteux que par peur ou par faiblesse les habitants de Salerne payaient aux infidèles. — Le prince, lorsqu'ils retournèrent dans leur pays, les combla de présents; aussi, plus tard, plusieurs seigneurs de la cour de Robert, duc de Normandie, enhardis par les récits de leurs compatriotes, et par le noble et honorable accueil qui leur avait été fait, parcoururent l'Italie rendant tantôt à celui-ci, tantôt à celui-là des services importants et signalés. Un de leurs chefs appelé Rodolphe, vainquit et repoussa à plusieurs reprises les armées grecques dont l'insolence augmentait à raison de l'impunité. Le bruit de ses exploits et de la fa-

veur toute particulière dont l'honorait le pape Benoist VIII, engagèrent un grand nombre de Normands à imiter son exemple. Ils se répandirent en Pouille et en Italie. L'empereur Henri se servit de l'effroi qu'ils inspiraient à leurs ennemis pour affermir son autorité; chaque année leur réputation de bravoure et d'audace devenait plus grande; celui qui dans son armée comptait les Normands était certain de la victoire.

Ce fut vers l'année 1030, environ, qu'arrivèrent les fils aînés de Tancrède de Hauteville, dont les descendants fondèrent la dynastie des rois de Sicile (1). Voyant leur père vieux, sachant qu'après sa mort ils n'avaient chacun pour sa part que peu de biens à espérer, et que ce serait entre eux la source de grandes mi-

(1) Tancrède de Hauteville, des environs de Coutances, dans la Basse-Normandie, eut douze fils: cinq de sa première femme appelée *Morielle*, qui sont : Guillaume, surnommé Bras-de-Fer, Drogon et Humfred ou Onfroy, qui furent, les trois premiers, comtes de la Pouille, Geoffroy et Serlon. — Il en eut sept de sa seconde femme *Frasende* ou Frédésine : Robert, surnommé Guiscard, qui devint duc de la Pouille et de la Calabre, Mauger, Guillaume, Alvered, Humbert, Tancrède et Roger qui conquêta la Sicile et en établit la monarchie.

Malaterra, L. 1, c. 4. — *Anonyme dans Muratori*. T. 8, p. 745. — *Buffier*, hist. de Sicile, p. 33. — *Burigny*, p. 382. — *Art de vérifier les dates*, T. III, f° 804.

sères et peut-être de cruelles discordes, ils résolurent d'aller chercher fortune loin de leur pays, et de gagner leur indépendance avec le véritable héritage de tout gentilhomme, son épée. L'Italie, offrait un vaste champ à leurs désirs guerriers; soit en Pouille, soit dans le royaume de Naples, des petits princes divisés se combattaient incessamment. — Avides de gloire et de dangers, les aînés de la famille de Hauteville y coururent, servant tour-à-tour, ou le prince de Capoue, ou le prince de Salerne.

L'an 1038, Michel le Paphlagonien, placé sur le trône de Constantinople, par la mort de Romain Diogène, rêva de nouveau la conquête de la Sicile et l'expulsion des barbares qui l'avaient enlevée à l'empire d'Orient. — Les dissensions entre Apollophar et Apochaps servaient ses projets. Par son ordre, Maniacès leva une armée considérable composée de Grecs et de Lombards, et débarqua en Sicile. Le bruit des exploits accomplis par les Normands dans toute l'Italie et les services signalés qu'ils avaient rendus au prince de Salerne, engagèrent le général grec à se les attacher pour cette grave expédition; il dépêcha à ce sujet un messager au prince Gaymar. — Jamais proposition ne fut

accueillie plus favorablement, car elle convenait également aux deux parties. Si d'un côté les Normands acceptèrent avec empressement cette nouvelle voie ouverte à leur ambition et à leur grand amour de gloire et de dangers; de l'autre le prince n'éprouva pas moins de joie; car il les craignait au moins autant qu'il les estimait. Il avait compris quel était le poids de leur épée dans la balance de ses victoires, comme dans celle de ses revers, aussi voyait-il d'un œil inquiet s'augmenter leur puissance, et surtout l'influence des fils de Tancrède dans la ville de Salerne même. Il connaissait trop leur valeur et le bonheur de leurs armes pour oser les mécontenter; mais il les sentait trop forts et trop estimés déjà pour accroître cette force et cette estime que l'on avait d'eux par de nouvelles faveurs (1). Aussi Gaymar fit ressortir à leurs yeux les offres brillantes de Maniacès; et les chevaliers normands, tout en devinant la pensée secrète, de crainte et de suspicion du prince

(1) *Fazelle, Histoire de la Sicile,* lib. VI, f° 615. B. B. 56. E. 55. 1573, s'exprime ainsi (traduction) : — « Dès l'arrivée des Normands en Italie, la renommée de leur courage fut si grande, que rien ne semblait impossible aux fils de Tancrède, qui, insensibles dans le danger, méprisaient leurs ennemis les plus féroces, et s'attaquaient sans hésiter à tous les princes qui ne les acceptaient pas comme amis ; mais ils ne se signalèrent pas moins par leur religion, leur générosité et leur bonne foi. »

de Salerne, préparèrent tout pour leur prochain départ. Ils rassemblèrent autour d'eux le plus grand nombre de soldats qui leur fut possible, équipèrent des navires, et protégés par un vent favorable, abordèrent en Sicile non loin de la ville de Messine.

Ils se présentèrent à Maniacès, ayant à leur tête, comme chef, Guillaume, surnommé *Bras-de-Fer*, l'aîné des fils de Tancrède.

Il est peut-être utile à ce sujet d'expliquer quelle était la position de Guillaume vis-à-vis des Normands.

En le mettant à leur tête comme capitaine-général, ceux-ci ne prétendirent pas se donner un souverain qui aurait sur eux des droits sans limites; cette pensée ne pouvait s'allier à leur esprit dominateur et aventureux; chacun des chefs fut souverain dans le lot qui lui échut. Guillaume fut seulement le premier d'entre eux, et comme tel, chargé du commandement en chef de l'armée, et du soin d'en assembler et réunir les diverses parties lorsque l'intérêt commun l'exigerait.

Maniacès reçut avec la plus grande joie et les plus grands honneurs les chevaliers normands; ils étaient au nombre de trois cents. L'on doit évidem-

ment comprendre trois cents chevaliers ayant chacun sous leurs ordres un certain nombre de soldats, ainsi que cela était coutume, comme on peut le voir dans divers écrits du même temps. — Pour le général grec l'arrivée de ces hardis aventuriers était un gage assuré de la victoire, et il sentit son cœur se gonfler de tout l'orgueil d'un prochain triomphe. Il mit ses légions en ordre, donna le signal du départ, et commença à s'approcher de la ville. Peu habitués à l'audace des Grecs, dont ils avaient toujours triomphé chaque fois qu'ils les avaient combattus, les Sarrasins furent singulièrement étonnés de les voir ainsi sans crainte s'approcher de leurs murailles ; accoutumés à ce qu'ils ne vinssent jamais que pour payer des tributs ou demander la paix, ils s'indignèrent de tant d'insolence, et forts de la supériorité de leur nombre sur des ennemis qu'ils méprisaient, ils ouvrirent en toute confiance les portes de la ville, et accoururent à leur rencontre (1).

(1) *Anonymi hist. Sic. a Normannis ad Petrum Arag. ex mur. rerum Italic. scrip.* T. VIII, f° 746-747.

Et contraria parte Saraceni insolitam Græcorum audaciam, de quibus semper triumphaverant admirantes, et quod nunquàm in terram suam nisi pro tributis afferendis, et pace oranda venire præsumprissant indignantes, parumque aut numero præ multitudine eorum perterriti, apertis portis et agminibus ordinatis ipsi festinant occurrere.

Les deux armées furent bientôt en présence, et quelques instants après, toutes deux pleines de confiance, toutes deux se croyant assurées de la victoire, engagèrent un combat acharné. La fortune se montrait bien rarement dans les combats favorable aux Grecs, aussi se tourna-t-elle contre eux presqu'aussitôt; un grand nombre de morts couvrit la plaine, et déjà, presque vaincus, dominés par les Sarrasins, ils s'apprêtaient à fuir, lorsque le chef des Normands, impatient de rester si longtemps inactif et muet spectateur d'un combat, craignant surtout de perdre une si belle occasion de signaler sa valeur et celle des siens, se retourne vers la troupe qu'il commande, l'enflamme par des paroles énergiques et des gestes audacieux, tandis qu'il ranime le courage abattu des Grecs et des Lombards, donne le signal, lâche les rênes à son cheval, lui déchire les flancs de ses éperons aigus, et se jette à l'endroit où le combat est le plus acharné; dans la mêlée sanglante qu'il traverse on dirait un lion terrible qui s'élance avec la rapidité de l'éclair au milieu des bêtes fauves (1). Les Normands, qu'au-

(1) *Ibidem*, fº 747. — Jam que ipsi pæne superati fugam inire parabant, cum Dominus princeps Normannorum moræ longioris impatiens, ne aliquis

cune crainte n'arrête, se pressent en bataillons serrés les uns contre les autres et accourent sur ses traces ; ils frappent de droite et de gauche, et combattent comme les plus intrépides guerriers. De toutes parts les ennemis tombent sous leurs coups et forment des monceaux de cadavres; aussi les Sarrasins ne tardèrent pas à reconnaître que les bras qui frappaient ainsi n'étaient pas ceux des Grecs, et, saisis de terreur, ils s'enfuirent en désordre vers la ville; mais les Normands, acharnés à leur poursuite, les entouraientde telle sorte, qu'ils entrèrent avec eux dans Messine; les barbares n'osèrent pas tenter plus longue résistance; car ils avaient au-dedans les Normands, et au-dehors, les Grecs, qui reprenant courage, couraient à l'assaut; ils se rendirent à Maniacès (1).

Le général grec apprit en cette circonstance combien grande était la valeur des Normands et

casus superveniens datam sibi opportunitatem pugnandi erigerit primum socios ad audendum viriliter cohortatur, dato signo, laxis habenis, inter ferocissimos hostes, tanquam leo inter feras velocissimus duxit, quem sui Normanni nullo tardati timore cum festinatione maximâ in uno glomerati agmine consequntur.

(1) *Anonymi historia Sicilia a Normannis ad Petrum aragonensem ex Muratori rerum Italicarum scriptore,* T. VIII, p. 747.

apprécia l'immensité des services qu'ils étaient appelés à lui rendre; aussi les combla-t-il de présents et leur renouvela-t-il les plus brillantes promesses. Sans plus tarder et pour profiter de la terreur que cette victoire inattendue devait jeter parmi les barbares, il continua d'avancer dans le pays, s'emparant presque sans résistance de toutes les villes qui se trouvaient sur son passage. Ainsi, il arriva jusqu'à Syracuse, où commandait un Sarrasin de grand courage et presque de force surnaturelle, appelé Arcadius, selon plusieurs écrits de cette époque. Ce chef redoutable inspirait aux Grecs la plus grande crainte ; parmi eux aucun n'était capable de résister aux coups du Sarrasin, et tous ceux qui avaient voulu tenir pied devant lui, avaient été ou tués ou blessés. Dès que les Grecs le virent apparaître hors des murs, à la tête des siens, ils ne tardèrent pas à faiblir et à se disperser. Guillaume, surnommé *Bras-de-Fer*, à cause de sa valeur et des coups terribles que portait son bras dans les combats, voyant le chef sarrasin venir de son côté au galop le plus rapide de son cheval, mit sa lance en arrêt et s'élança contre lui avec une égale impétuosité. Ce fut avec une telle force et une

telle audace, et la violence de l'attaque des deux guerriers fut si grande, que les chevaux eux-mêmes en tressaillirent sur leurs jarrets et faillirent se renverser.

Quelque terrible que fût le coup du Sarrasin, le Normand resta droit et ferme sur ses arçons, et le fer de sa lance plus habile ou plus acéré, traversa de part en part la poitrine de son ennemi. Arcadius étendit les deux bras, lâchant à la fois ses armes et les rênes de son cheval, et roula à terre. Le cheval du Sarrasin retourna vers la ville, emportant sur sa selle et sur ses longs crins flottants de larges traces de sang. Les barbares, qui n'avaient pas été témoins du combat, comprirent ainsi la mort de leur chef si redouté, et à leur tour, saisis de terreur ils rentrèrent en désordre dans Syracuse et s'y enfermèrent.

Un plus vaste champ était réservé à l'ardeur guerrière des Normands et devait élever à la taille des héros ces nobles coureurs d'aventures.

Les deux frères Apollophar et Apochaps avaient oublié leurs querelles et leurs divisions pour se réunir dans l'intérêt commun et arracher aux mains qui venaient les dépouiller cette domination qu'ils

avaient conquise au prix de tant de combats et de sang versé. En apprenant la prise de Messine et la marche victorieuse des Grecs et des Normands par tout le pays, ils accoururent à la hâte et vinrent présenter la bataille aux chrétiens (1).

Guillaume Bras-de-Fer était en avant avec ses braves Normands. Du plus loin qu'il aperçut les Sarrasins, couvrant la plaine et s'avançant en bon ordre, il leva vers le ciel ses deux bras armés de fer, et, se dressant de toute sa hauteur sur ses étriers, il saisit la masse d'armes pendue à l'arçon de sa selle, et dont les clous, aigus et reluisants, semblaient les dents acérées d'une bête fauve.

« Seigneur, Dieu tout-puissant, s'écria-t-il, voici venir à nous, vrais chrétiens et fermes en la religion du Christ, un peuple ennemi de ta foi et de ta religion; avec ton éternelle volonté nous les chasserons de ce pays, comme le vent que tu envoies sur la route en chasse la poussière! Seigneur, sois avec

(1) Quelques chroniques, et parmi elles la plus estimée, celle de *Malaterra*, porte à 60,000 hommes le chiffre des troupes que les deux frères amenèrent avec eux. *Cedrenus* le consigne aussi dans ses annales sans doute sur la foi de *Malaterra*; mais l'*Anonyme*, dans *Muratori* et quelques autres, ne portent ce chiffre qu'à 15,000, et c'est, selon nous, cette dernière version qui doit être adoptée de préférence.

nous ; donne à ceux qui te servent et te prient la force qui supplée au nombre ; qu'ils combattent avec toi ! »

A ces paroles de leur chef aimé et honoré par tous , les Normands se signèrent avec piété : les cavaliers inclinèrent leurs têtes sur le cou de leurs chevaux, et ceux qui marchaient autour d'eux s'agenouillèrent sur la terre.

C'était un beau spectacle de voir, dans ce pays écrasé sous la domination des infidèles , cette petite troupe de chrétiens courbée sous le souffle de la même prière : et les rayons du soleil qui reluisaient comme des flammes sur les casques et sur les armures semblaient une auréole divine protégeant les guerriers prêts à combattre.

Tous se relevèrent à la fois.

« Frères , et compagnons , cria Guillaume d'une voix si forte, qu'on l'eût dit sortie d'une poitrine d'acier, allez où j'irai, et combattez comme je combattrai. »

Car alors dans ces temps de rude chevalerie et de fièvre guerrière, celui que tous appelaient le chef devait être le premier dans les combats ; ils étaient partis tous du même pays, avec une armure et une

épée, l'armure pour se défendre, l'épée pour assaillir : chacun se faisait sa place par la force de son bras et l'énergie de sa nature. Être le chef, c'était être le plus intrépide, le plus ardent à la bataille, le plus fort dans la mêlée... Ceux qui devaient relever plus tard le trône de Sicile, avaient pour se reposer et dormir la place que prend un bouclier sur la terre.

Donc ils s'élancèrent à l'encontre des barbares, impétueux et rapides. Le combat fut sanglant, la lutte acharnée; il y eut de part et d'autre de rudes coups portés et reçus; mais la victoire resta fidèle aux chrétiens, et l'ennemi, quel que fût son nombre, était déjà en pleine déroute, lorsque les Grecs arrivèrent. — Au milieu des cadavres dispersés, de riches dépouilles couvraient la plaine, mêlées avec le sang, les casques brisés, les armes rompues.

Pendant que les Normands poursuivaient les Sarrasins à outrance, pour rendre leur victoire plus complète et plus décisive; les Grecs demeurèrent au champ de bataille et se distribuèrent entre eux les dépouilles, oubliant dans le partage du butin ceux qui avaient si vaillamment combattu et auxquels ils étaient redevables déjà de services si grands.

Lorsque les Normands en eurent connaissance, indignés d'une semblable injustice, furieux surtout de l'affront qu'ils recevaient du chef qui leur avait fait de si brillantes promesses, ils envoyèrent au général grec un Lombard nommé Ardouin, dont ils se servaient comme interprète, afin de lui demander leur part du butin. — Le Lombard accepta avec joie cette mission, car il avait aussi à se plaindre gravement de Maniacès, qui lui avait fait enlever de vive force un superbe cheval dont il s'était emparé à grand'peine en terrassant un Sarrasin pendant le combat. — Il se rendit donc à la tente du général grec. — Parla-t-il avec trop de hauteur à Maniacès au nom des Normands, les véritables vainqueurs, et qui n'étaient pas hommes à souffrir une semblable injure? ou Maniacès regarda-t-il cette réclamation comme un empiètement dangereux sur son autorité et sur son droit de partager les dépouilles selon les caprices de sa seule volonté? ou plutôt, comme le disent plusieurs écrits contemporains, jaloux de l'influence que les Normands prenaient dans son armée, inquiet surtout de leur humeur hautaine, pensa-t-il, après cette grande défaite des Sarrasins, pouvoir facilement s'emparer d'une aussi petite troupe

de guerriers et s'en débarrasser soit par la mort, soit par les fers? — Toujours est-il qu'Ardouin fut promené par tout le camp, accablé d'affronts, fouetté de verges, souffleté à la face de tous (1); et pour comble d'ignominie, on lui arracha la barbe, le dernier de tous les outrages. — Ce fut ainsi qu'il retourna au camp, dépouillé de vêtements, les épaules meurtries et déchirées, le visage sanglant, brisé par la honte et par la douleur. — Un cri d'indignation l'accueillit parmi les Normands, cri terrible qui dut retentir comme un écho néfaste jusqu'au camp des Grecs; ils s'élancèrent sur leurs armes, et voulaient mêler le sang des Grecs au sang de leur messager si ignominieusement traité. Mais Ardouin étendit ses mains meurtries. Au milieu de tous ceux qui l'entouraient, lui seul était calme; quelques larmes de honte roulaient seules dans ses yeux.

« Arrêtez, braves guerriers, s'écria-t-il; laissez! laissez encore en paix ces Grecs traîtres et ingrats. Pour tarder plus longtemps, la vengeance n'en sera

(1) *Malaterra, in mur.*, T. VIII, lib. I. C. VIII, f° 551.
Porro ille indignatus, quasi potestati suæ contradicere præsumpserint, cum liceat de eisdem spoliis sibi pro libito suo agere, per spatia castrorum ustibus cœdendo pro ignominiam gentis nostræ contumeliis affici præcepit.

que plus certaine ; qu'elle ne soit pas stérile ! La Pouille tout entière vous est ouverte ; là, nous trouverons plus de butin que leur injustice ne nous en enlève aujourd'hui. »

Ainsi il parla, et les Normands obéirent à sa voix ; ils déposèrent leurs armes et attendirent.

Plusieurs jours se passèrent ; Ardouin, comprimant dans son cœur sa haine et sa colère, se couvrit de riches vêtements pour ôter tout soupçon aux Grecs, et retourna de nouveau au camp voir le secrétaire de Maniacès qui était de ses amis ; il ne dit pas un mot sur ce qui s'était passé, semblant en avoir entièrement perdu le souvenir. Sa ruse réussit complètement. Il obtint ainsi du secrétaire un permis pour passer le Phare en liberté et se rendre en Calabre avec quelques-uns des siens. Pendant ce temps chacun dans le camp des Grecs raillait le Lombard et les Normands qui supportaient ainsi patiemment de semblables affronts. Mais Ardouin ne perdit pas de temps, il revint au plus vite auprès des Normands, et au tomber de la nuit, le signal étant donné, la troupe de Guillaume se divisa en trois parties pour marcher plus sûrement, et s'avançant silencieusement à travers les gorges et les

ravins, elle gagna ainsi Messine, traversa le Phare, sans être aucunement inquiétée, et atteignit la Pouille en parcourant et dévastant dans les Calabres tout le pays qui reconnaissait encore l'empereur de Constantinople. Les Normands n'épargnèrent ni les terres du prince de Capoue, ni celles du prince de Salerne ; car venus en cette contrée avec loyauté et bonne foi, ils avaient trouvé en échange injustice et perfidie; ils avaient appris qu'ils ne devaient désormais compter que sur eux et leur épée pour vivre ou pour mourir. Profitant de l'état d'anarchie repandu dans cette contrée, et de ses discordes intérieures, ils s'en rendirent presque entièrement maîtres, aidés par un bon nombre de leurs compatriotes qui vinrent se joindre à eux au retour de leur pélerinage en Terre-Sainte.

Maniacès n'avait pas compris quelles étaient la force et la valeur guerrière de ceux qu'il avait si indignement trompés; il n'avait pas deviné quelle devait être dans l'avenir la puissance de ces conquérants aventuriers; il méprisait un aussi petit nombre d'adversaires en face de l'armée considérable dont il était le chef. Aussi s'indigna-

t-il à la nouvelle de l'invasion des Normands en Pouille et en Calabre. Irrité de tant d'audace, il résolut de les chasser, sans plus tarder, loin du pays, et quittant en toute hâte la Sicile pour aller combattre les Normands, il les atteignit près de Melfi, ville dont ils s'étaient emparé, et dans laquelle ils avaient établi, pour ainsi dire, le siége de leur nouvelle domination. Maniacès campa presque sous les murs de la ville afin que nul ne pût échapper à sa vengeance, et s'apprêta à en faire le siége ; mais les Normands ne lui en laissèrent pas le temps, ayant vu par eux-mêmes combien les Grecs étaient inhabiles dans l'art de la guerre. La nuit venue, ils sortirent des murs et s'élancèrent contre l'armée ennemie qui campait en désordre dans la plaine. Ce fut dans le camp une grande confusion; le général grec voulut en vain rallier ses soldats terrifiés par cette attaque imprévue et par les morts qui déjà encombraient la plaine; en vain se jeta-t-il lui-même au plus ardent de la mêlée; les cris d'agonie des mourants effacèrent la voix qui appelait au combat. Voyant le carnage des siens et son armée tout-à-l'heure si brillante dispersée et

abattue, il regagna le rivage avec tous ceux qu'il put rallier autour de lui et retourna en Sicile (1).

Là de nouveaux combats l'attendaient, car les Sarrasins ne pouvaient se résigner à perdre une domination qu'ils avaient si laborieusement acquise, et voyaient avec rage les Grecs la leur arracher par lambeaux. Les combats perdus, les corps des leurs étendus dans les plaines ou sur les montagnes, et entassés par monceaux dans les ravins, le sang versé rougissant les rivières, rien ne les arrêtait : ils semblaient, pour ainsi dire, renaître de leurs cendres, et après chaque moisson sanglante de leur armée, se relevaient plus nombreux, et reparaissaient plus ardents et plus impétueux encore. — De nouveaux secours leur étaient arrivés d'Afrique. Pleins d'une nouvelle confiance, ils vinrent faire leur premier campement non loin de Trayna, s'arrêtant dans une plaine qui en cet endroit penche un peu, et attendirent le moment favorable de combattre Maniacès. Celui-ci, de son côté, cherchait avec impatience l'occasion d'effacer par une victoire éclatante la

(1) Anonyme du Vatican, p. 750. — Fazelle, liv. VI, f° 618.

honteuse défaite qu'il venait d'essuyer. Aussitôt qu'il apprit l'arrivée de cette nouvelle armée de Sarrasins récemment venue d'Afrique, il marcha en toute hâte à sa rencontre.

Le général grec craignait que ses soldats, ébranlés encore par le triste combat qu'ils venaient de livrer aux Normands, ne combatissent pas avec la même ardeur et la même foi en eux-mêmes; aussi il les exhorta par des paroles pleines de confiance, leur montrant que, cette fois, ils prenaient les armes pour la religion contre des infidèles maudits de Dieu, et qu'ils étaient sûrs de la victoire, parce qu'ils étaient protégés par la puissance éternelle; il leur conseilla de mettre leur conscience en ordre, de veiller à leur salut par de pieuses prières, et ensuite se disposa énergiquement à attaquer l'ennemi (1).

D'abord il confia au patrice Étienne, le mari de la sœur de l'empereur, auquel avait été donné le commandement de la flotte, le soin de faire bonne garde aux abords du rivage, afin qu'après la défaite

(1) *Fazelle storia de Sicilia,* lib. VI, f° 618.
Intesa tal cosa di Giorgio, rimesse insieme le sue forze, e con poche parole essortati i soldati alla vittoria, e data la faculta di mettere in ordine e curare i lcorpo loro, si dispose d'assaltare i nimici.

des Sarrasins, leur chef tombât inévitablement entre ses mains et ne pût regagner son navire ou fuir dans une barque pour chercher un refuge loin de l'île.

Tout étant ainsi prévu, il appela ses soldats au combat pour le triomphe de la foi chrétienne et la conquête de l'île au nom de son empereur. — Soldats et capitaines combattirent vaillamment en cette journée. Aussi la victoire fut complète, et l'armée massacrée sur tous les points fut dispersée et mise en déroute. — Le chef des infidèles, voyant le carnage terrible des siens, comme l'avait pensé Maniacès, gagne le rivage de la mer pour échapper à la mort, laissant à moitié route, dans un ravin, son cheval ensanglanté, il trouve une petite barque, s'élance dedans avec ceux qui l'avaient accompagné et sans être aperçu d'Étienne ou des soldats qui gardaient le rivage; il s'enfuit vers l'Afrique.

Lorsque le général grec, enivré d'un triomphe si éclatant, apprit la fuite du chef sarrasin, il ne put contenir sa fureur; aussitôt qu'il aperçut le patrice Étienne, il l'outragea en face de tous, et lui arrachant son casque qu'il foula avec mépris à ses

pieds, il le frappa à la tête, en s'écriant dans l'excès de sa colère et de son indignation :

« Va-t'en loin d'ici, cœur lâche et effeminé, traître à ton pays et à l'empereur, pusillanime entre les plus pusillanimes ; pendant que tous combattaient avec honneur et gloire, que faisais-tu ? à l'abri de toute blessure et de toute crainte, tu n'as même pas su arrêter un homme qui fuyait dans une barque ! Tu es indigne de voir le soleil et de prier Dieu ! »

Et il s'élança sur lui le poignard à la main ; mais ceux qui l'entouraient le retinrent et arrêtèrent son bras prêt à frapper le patrice (1).

En souvenir de sa victoire, Maniacès fit bâtir sur le lieu même du combat une ville à laquelle il donna son nom.

La domination des Grecs eût été rétablie dans toute la Sicile par cette victoire décisive si la haine que le patrice Étienne avait conçu contre Maniacès

(1) *Fazelle*, lib. VI, fo 619. — *Burigny*, vol. I, fo 345. — *Cedreni Gorgii compendium historiarum*, T. VIII. p. 743, *texte grec et latin.*

Agerrime hoc tulit Maniaces, Stefanum que ad se venientem connicüs insectatus est, et sciromasta sublato aliquot in caput eus plagas imposuit socordem eum appellans et effeminatum ac imperatoris commodorum proditorem.

n'était venue entraver dans sa marche triomphale ce général habile, et rendre quelque espoir aux Sarrasins, tellement terrifiés, qu'ils abandonnaient une à une et presque sans résistance les seules places restées encore en leur pouvoir. — Maniacès, prévoyant que l'avenir pourrait ramener les Sarrasins en Sicile, et renouveler cette période de guerre et d'assauts continuels, faisait construire des forteresses dans toutes les villes dont il se rendait maître, et y laissait nombreuse garnison. C'est ainsi qu'il éleva dans Syracuse un fort qui subsistait encore à l'époque ou Fazelle écrivit son histoire. — Cette manière d'agir, vigoureuse et prudente à la fois, avait réduit à une soumission aveugle les débris des Sarrasins qui habitaient la Sicile. Mais Dieu n'avait pas dans sa pensée réservé aux Grecs la domination sur ce pays; car, pendant ce temps, le patrice Etienne conservait saignant dans son cœur le souvenir de l'humiliation qu'il avait endurée en face de ses soldats et entretenait une correspondance active avec les ennemis de Maniacès à Constantinople; il parvint, par ses menées secrètes, à faire entendre au frère de l'empereur, qui avait tout pouvoir, que le général grec, enivré par ses victoires, cherchait à

se révolter et à se rendre souverain en Sicile. — La calomnie est presque toujours de toutes les choses celle que l'esprit de l'homme admet le plus facilement; les services rendus, les gages de bonne foi et de loyauté s'effacent en un instant; un seul mot de calomnie suffit pour souiller et flétrir toute une vie honorable. Aussi le général grec fut-il à la cour de Constantinople regardé comme un traître dangereux, et immédiatement rappelé.

Georges Maniacès obéit aux ordres de son souverain, ne pouvant supposer qu'une semblable accusation pût peser sur lui, et il emporta de Sicile, pour en faire présent à l'empereur, les corps de sainte Agathe, de sainte Lucie, ainsi que ceux de plusieurs martyrs (1); mais même avantson retour

(1) *Acta sanctorum*, T. I, 635. — *Abeatis Maurici narratio.*

Qui Maniaces corpus Deo dilectæ virginis Agathæ cum multis aliorum sanctorum corporibus Constantinopolim qui prius fuerat vocata Bysantium delegavit : credens Orientis imperium jam jamque casurum, nec eorum preces et merita posse in robur pristinum relevari. sic igitur translatum est corpus beatissimœ virginis et martyris Agathæ de Cataniensi civitate Bisantium ibi que decenter a quibusdam loci incolis est conditum et dévotissime veneratum.

» Ce Maniacès transporta à Constantinople, autrefois appelé Byzance, le corps de la vierge Agathe, chérie du Seigneur, avec plusieurs autres corps de saints, croyant que l'empire d'Orient allait bientôt s'écrouler, et que leurs prières et leurs mérites pourraient seuls lui rendre sa force première. C'est ainsi que le corps de la très-heureuse vierge et martyre Agathe fut

son sort avait été irrévocablement décidé; il lui fut impossible de parvenir jusqu'à l'empereur, et de faire entendre à ses oreilles la voix de la justice et de la vérité. Aussitôt son arrivée, et malgré le cortége de saints et de martyrs dont il était entouré, il fut arrêté, déchu de son grade, chargé de fers et jeté sans pitié dans une affreuse prison, où il eut à souffrir toutes les douleurs et toutes les misères.

Le gouvernement de la Sicile, que Maniacès avait pour ainsi dire rattaché à l'empire d'Orient, fut donné au patrice Étienne, et l'empereur lui envoya comme collègue un eunuque appelé Basile.

Mais bientôt l'incurie des nouveaux gouverneurs, leur mollesse, leur ignorance de toutes choses, détruisirent l'ouvrage de Georges Maniacès; les Sar-

porté de la ville de Catane à Bysance, et là, enseveli dignement par quelques habitans de l'endroit et vénéré avec beaucoup de dévotion. »

Chronica sacri monasterii Casinensis auctore Leone... lib. II, c. 67. B. B. 92. R.

Cumque maxima jam pars Siciliæ recepta esset a sene quodam præfato duci mausoleum sanctæ virginis luciæ proditum, ejusque corpus sacrum indè sublatum et in argenta theca, cum omni reverentia positum Constantinopolim est transmissum.

« Comme déjà la plus grande partie de la Sicile avait été reprise, un vieillard ayant livré au général grec le mausolée de la sainte vierge Lucie, son corps sacré fut enlevé de ce tombeau, posé avec toute vénération dans un cercueil d'argent et porté à Constantinople. »

rasins relevèrent la tête, que le général grec leur avait fait courber à force de victoires et de terreur; ils virent partout le désordre, dans l'administration et dans l'armée; prompts à la révolte, ils se rallièrent de nouveau, appelèrent à leur secours leurs frères d'Afrique, et la guerre recommença plus sanglante et plus acharnée; les infidèles ravageaient tout ce qui se trouvait sur leur passage, portant partout le fer et le feu. La lâcheté d'Etienne et de l'eunuque Basile augmenta leur courage et ranima leur confiance en eux-mêmes; la destruction suivait leurs pas, les Grecs étaient honteusement chassés de toutes les villes qu'ils occupaient et erraient dans les campagnes. — Dans toute la Sicile, de nouveau perdue, la ville de Messine restait seule fidèle à l'empereur, et avait refusé d'ouvrir ses portes aux Sarrasins; elle était gouvernée par un vigoureux homme de guerre, Catacalonus, surnommé Ambuste (1). Outre les soldats qui composaient la garnison, il avait avec lui quatre cents chevaux arméniens et cinq cents fantassins, tous

(1) *Cedreni compendium historariarum*, t. VII, f. 743.—Messanæ præerat Catacalonus cognomine Ambustus Protospatharius et dux Armeniacæ legionis. — *Burigny*, 7, 1, 386.

soldats vieillis sous les armes, braves et rudes à la besogne, aguerris au combat, et aussi inaccessibles à la peur que rapides à courir au devant du danger (1). Les Sarrasins croyaient se rendre maîtres de Messine presque sans combattre comme cela avait été pour toutes les autres places fortes; aussi ils s'étonnèrent et s'indignèrent à la fois de la résistance du gouverneur; et ne voulant pas laisser dans la Sicile le moindre débris de la domination des Grecs, ils rassemblèrent toutes leurs forces, demandèrent de nouveaux secours en Afrique et entourèrent la ville d'un réseau formidable d'ennemis.

Toute la Sicile était déjà perdue, le dernier souvenir de la présence des Grecs tombait en lambeaux mutilés et sanglants. Le gouverneur de Messine, en résistant aux Sarrasins, lorsque l'île toute entière avait courbé sa tête sous la nouvelle usurpation des infidèles, et lorsque les villes effrayées abandonnaient leurs armes, n'avait point l'espoir d'arrêter ce torrent furieux qui débordait. — La défense de

(1) *Fazelle*, lib. VI. f° 620.

Il quale altri agli huomini dellà città havea con se quattrocento cavalli Armeni, e cinque cento fanti tutti soldati vecchi, bravi, awezzati alle guerre, e che havendo veduto molte volte il nimico in viso, non conoscevano paura, e erano prontissimi a mettersi a ogni pericolo.

Messine, quelque belle, quelqu'héroïquement opiniâtre qu'elle pût être, ne pouvait amener aucun résultat favorable à l'empire d'Orient. Mais comment la pensée d'ouvrir les portes à l'ennemi en laissant l'épée au foureau, pouvait-elle trouver place dans le cœur d'un vieux soldat? — Comment ployer le front sous les humiliations d'un ennemi victorieux sans avoir cherché un dernier et noble refuge dans les armes ou dans la mort? que lui importait la lâcheté de ceux qui avaient honteusement abandonné l'île lorsqu'ils auraient dû la protéger? Que lui importaient les Sarrasins hurlant leurs cris de mort et de malédiction? Que lui importaient leurs noirs bataillons couvrant la plaine aussi loin que le regard pouvait atteindre? Il se sentait plein de confiance dans les siens, plein de foi en Dieu; aussi résolut-il d'attendre une occasion favorable pour attaquer l'ennemi.

Il feignit d'être saisi d'épouvante, et après avoir fait fermer toutes les portes extérieures de Messine, il défendit aux habitants de sortir de la ville pendant trois jours. Les ennemis crurent voir dans cette façon d'agir une preuve certaine de terreur. Leur confiance s'en accrut, et ils s'abandonnèrent

aux plaisirs, donnant la nuit et le jour aux orgies et à la débauche, et dansant au son des flûtes et des cymbales (1).

Les cris joyeux et le son des instruments retentissaient par tout le camp.

Ainsi se passèrent les trois jours; et quand les Sarrasins étaient las de danses et de vins, ils se répandaient par la campagne, parcourant le pays, saccageant, détruisant tout sans pitié ni merci, comme eussent fait des voleurs de grand chemin, et non pas des soldats (2).

Le quatrième jour (celui où d'habitude on célèbre la Pentecôte) avait été marqué par le brave Catacalonus pour l'accomplissement de son dessein.

Dès les premières clartés du jour tous les soldats assemblés sur la plus grande place de la ville étaient rangés en bon ordre; le gouverneur parut monté sur un superbe cheval et revêtu de son armure de

(1) *Cedreni compendium.* Hist. tom. VII, f° 748.
Ergo Sarraceni secure palabant, ac dies noctesque vino, fistulis et cymbalis vacabant :

(2) *Fazelle,* lib. VI, f° 626.
Onde i Saracini per dispregio di quel capitano, scorrendo il paese, e andando alla sfilata per le campagne, predavano, e ardevano ogni cosa, portandosi piu tosto da ladroni di strada, che da soldati honorati.

combat bossuée dans vingt batailles. — Ce fut un cri de joie lorsqu'on le vit ainsi apparaître ; mais Catacalonus fit un signe de la main afin que tous écoutassent ce qu'il allait dire. Et, relevant son front calme et vénérable :

« Soldats, mes compagnons, leur dit-il de cette voix ferme et accentuée qui ranimerait le courage dans les cœurs les plus pusillanimes, l'ennemi est à nos portes ; depuis trois jours les cris de son insolence et de ses orgies sont parvenus jusqu'à nous, et nous nous sommes tus. Ils nous croient lâches et faibles ; aujourd'hui, avec l'aide de Dieu, nous leur montrerons la force de notre bras et l'énergie de notre cœur. — Déjà, soldats, nous avons combattu ensemble comme des frères, à côté les uns des autres, sans que le danger ou la mort fît faillir aucun de nous ; ceux qui sont tombés sont tombés , en regardant le ciel et l'ennemi. L'armée des Barbares est plus que jamais plongée dans l'ivresse et dans les plaisirs, nous n'attendrons pas qu'elle vienne à nous, nous irons à elle. Mais c'est aujourd'hui un jour saint et vénéré, voilà pourquoi je l'ai choisi entre tous ; il faut nous présenter au combat comme les saints se présentaient au mar-

tyre, le cœur pur et sans tache, et après nous être tous agenouillés sous la bénédiction divine. — Frères et soldats, rentrez tous dans vos conciences, et confessez-vous à Dieu qui vous écoute. »

Alors il descendit de cheval, et s'agenouilla, courbant le front vers la terre et croisant ses deux mains sur sa poitrine. Tous les soldats l'imitèrent, et les cavaliers ayant mis pied à terre s'agenouillèrent devant la tête de leurs chevaux. — Ce fut un grand et beau spectacle, solennel entre tous, de voir au milieu de cette foule silencieuse et inclinée s'avancer à pas lents un prêtre à barbe blanche, suivi d'un nombreux cortége. Au milieu de la place il s'arrêta, étendit les deux bras devant lui et les tint un instant comme suspendus sur toutes ces têtes courbées qui l'entouraient; puis, après avoir prononcé à demi-voix quelques mots de prière que Dieu seul entendit, et qui montèrent jusqu'à lui, il ajouta d'une voix haute :

« Vous tous qui allez combattre pour la plus grande gloire de la religion chrétienne et pour l'expulsion des infidèles; que le Seigneur marche et combatte avec vous. — En son nom, chrétiens, je vous bénis. »

Quand il eut ainsi parlé, tous se relevèrent, et, après avoir assisté avec dévotion au service divin, se préparèrent au combat.

L'heure choisie par le gouverneur était celle à laquelle les Sarrasins avaient la coutume de prendre leur repas. A un signal donné toutes les portes s'ouvrirent, et les Grecs s'élancèrent impétueux et rapides sur l'ennemi enseveli dans la débauche et dans l'ivresse; on les eût dit poussés par une force surnaturelle.

Les Sarrasins incapables de combattre, presque de se redresser, semblent ne rien comprendre aux coups qui les frappent, ni à ce qui se passe autour d'eux. Partout ce sont des cris confus, cris de prières et d'agonie qui s'éteignent dans la mort. Le vin coule mêlé avec le sang.

A travers tous ces cadavres qui tombent amoncelés, les Grecs se fraient un passage jusqu'à la tente du chef Apollophar; en tête est le brave gouverneur qui les excite de la voix et frappe d'estoc et de taille comme le dernier de ses soldats. Ils trouvent Apollophar abruti par le vin et étendu à terre sous le fardeau honteux d'un sommeil invincible; ils le tuent et renversent sa tente. Quelques Sarra-

sins se relèvent éveillés par ce bruit inattendu ; d'un pas chancelant ils cherchent leurs armes, s'appuyant sur les corps de leurs compagnons massacrés qui gisent par monceaux ; ils veulent combattre pour échapper à la mort, mais le vin et l'ivresse ont troublé leur raison ; ils ne savent où ils vont, ni ce qu'ils font ; l'orgie les pousse et les arrête à la fois ; ils frappent au hasard et se tuent entre eux. C'est un spectacle horrible. — La plaine qui entoure Messine est jonchée de cadavres et les campagnes voisines en sont aussi couvertes (1).

Ceux qui parvinrent à échapper à cette boucherie se réfugièrent vers Palerme, leur seul asile ; et le camp tout entier, rempli de vases d'or et d'argent, de butin de toute espèce et de riches dépouilles, resta au pouvoir des vainqueurs.

Si l'on en croit les récits du temps, plus de trente mille Sarrasins furent massacrés.

(1) *Cedreni compendium*, hist., f° 743.

Mandato que sacerdotibus ut rem sacram facerent, postquam ipse cum universis impertitus et sacrasanctis mysteriis, circû horam apertis urbis portis, in hostes, cum summo impetu irruit, ebrios et crapula gravitos, ipse Ambustus princeps cum suis ad tentorium Apollopharii insulœ præfecti tendit, eumque vino captum statim interficiunt, tentorium que diripiunt. Sed et cumulatim cadunt reliqui Sarraceni, et ob ebrietatem titubantes, et ob improvisam rem de defensione nihil cogitantes. Igitur totis

Grande et belle victoire, héroïque combat qui ne devait en rien changer l'anéantissement de l'empire d'Orient dans cette contrée, et ne pouvait rattacher au trône de l'empereur ce débris mutilé d'une ancienne puissance. Bientôt les Sarrasins revinrent en plus grand nombre encore dans cette plaine tout rouge encore du sang des leurs. Leurs efforts furent si opiniâtres cette fois, que Messine fut prise, et les habitants traités avec la dernière cruauté.

Ainsi, une seconde fois tout était fini pour la Sicile, et elle retombait épuisée et sanglante sous le joug des Sarrasins; — la religion du Christ n'y restait plus que pour faire des martyrs.

Etienne et Basile, autant pour échapper à l'ennemi que pour se soustraire à la juste colère de l'empereur, cherchèrent leur salut dans la fuite, et se retirèrent en Pouille.

Non-seulement la Sicile avait été arrachée à l'empire d'Orient, mais d'un autre côté les Normands victorieux ravageaient toute l'Italie. Les Grecs ouvrirent enfin les yeux à tant de désastres suc-

castris fugitur, ducibus se obterentibus atque interficientibus et campus cadaveribus obtegitur, ac propinqua convalles ac flumina replentur.

cessifs, à tant de victoires perdues sur tous les champs de bataille; l'empereur comprit alors quelle faute terrible il avait commise en enlevant le commandement des armées à Georges Maniacès, le seul avec lequel avait marché la victoire; il fit ouvrir les portes de sa prison, lui rendit titres et honneurs, et l'investit de nouveau du commandement en chef.

Dès son arrivée en Calabre, la face des choses commença à changer, et l'ennemi contenu arrêta sa marche victorieuse. Déjà Maniacès était en Albanie lorsque l'empereur, écoutant de nouvelles calomnies et de honteux ressentiments, le rappela une seconde fois; mais celui-ci, dont les bras meurtris conservaient encore la trace des fers qu'il avait portés, refusa d'obéir à l'ordre de l'empereur, et appella à la révolte ses soldats dont il était l'idole. Vainqueur dans un combat qu'il livre au chef envoyé contre lui, il veut se faire proclamer empereur et entraîne dans son parti l'Albanie presque toute entière.

Mais là devait se terminer la vie guerrière de ce vaillant capitaine le seul peut-être dont la valeur eût pu arrêter la décadence de l'empire grec. Pendant qu'il

combattait à la tête des siens, percé d'un coup de lance, il tomba de cheval et mourut baigné dans son sang. Un soldat grec lui ayant coupé la tête, elle fut portée à Constantinople et promenée dans les rues au bout d'une lance.

Quoique la mort de Maniacès ne se rattachât pas exclusivement à cette histoire, et que ses victoires sur les Sarrasins n'eussent pas eu l'influence et les résultats qui devaient en être la conséquence logique, la présence du général grec avait trop marqué en Sicile pour qu'il nous fût permis de passer entièrement cet événement sous silence.

Les Normands, un instant arrêtés dans leur conquête par le retour de Maniacès, continuaient à envahir la Pouille et la Calabre.

Nous allons tout-à-l'heure les voir apparaître en Sicile et accomplir pour eux et par eux ce que les Grecs avaient si vainement tenté; mais ce ne sont plus les mêmes Normands, ce ne sont plus ces pauvres mais hardis aventuriers n'ayant pour tout patrimoine que leur cœur et leur épée, offrant ce cœur et cette épée tantôt à celui-ci, tantôt à celui-là, et trahis par tous; ce ne sont plus ces mêmes hom-

mes cherchant dans un combat sans aucun résultat possible pour leur avenir la gloire dont ils sont avides et la paie d'un soldat. Les événements, les années ont marché; et l'expérience est venue, héritage du passé et de la tombe; ils ont appris qu'ils pouvaient dans ces temps d'usurpation, d'envahissement et de désordre, conquérir un empire et créer une domination. Ce sang inutilement versé tant de fois pour les autres, ils allaient désormais le verser utilement pour eux, et sur tous ces débris amoncelés, au milieu de tous ces partis divisés se combattant entre eux, créer une puissance qui, soixante-dix ans plus tard devait fonder une dynastie de rois. — Déjà ils ne sont plus forts seulement par l'énergie, mais faibles par le nombre. Les fils de la seconde femme de Tancrède de Hauteville, ayant entendu parler des glorieux exploits de leurs aînés, sont venus les rejoindre en Pouille. Avec eux marche une armée considérable dont le nombre augmente chaque jour. Aussi, pour l'intelligence de cette histoire, est-il indispensable de suivre rapidement les progrès des Normands en Pouille et en Calabre, leur marche dans l'Italie, et de voir, pour ainsi dire, naître, s'accroître et grandir

les racines hardies de cette domination, afin de bien comprendre la différence réelle, incroyable, qui existe entre les Normands quittant furtivement la Sicile avec Ardouin l'an 1038, et les Normands y revenant sous la conduite de Robert Guiscard et de Roger l'an 1060.

Ainsi seulement l'on pourra apprécier à leur juste valeur les événements qui vont se passer après cette période de vingt-deux années, que nous allons parcourir.

Guillaume Bras-de-Fer, après avoir chassé sans peine ce qui restait des Grecs dans la Pouille, prit, avec le consentement de tous ses frères, le titre de comte de Pouille ; ce fut pour ainsi dire le premier acte de propriété des Normands, la première trace qu'ils laissèrent sur leurs pas, après un demi-siècle de combats et de victoires. — Peu de temps après, Guillaume mourut, son frère Drogon lui succéda. Battu d'abord dans un premier combat contre Nel, capitaine grec, il ne perd pas courage ; car la victoire ne pouvait longtemps rester infidèle aux Normands, et met à son tour en pleine déroute les soldats de l'empereur. Il fortifie les villes, abat partout ses ennemis, crée Omfroy comte, et envoie

Robert, son cadet, jeune homme plein d'ardeur et de tête, commander la forteresse de Saint-Marc sur la frontière de la Calabre; mais pendant qu'il donne ainsi à sa province un aspect redoutable, une trahison des plus noires s'ourdissait dans l'ombre, et un jour fut marqué, où tous les Normands qui étaient en Pouille devaient être massacrés.

Un nommé Risus, natif de la Pouille, l'un des plus intimes du comte Drogon et de ses plus familiers, accepta la honteuse mission de l'assassiner. — Drogon habitait le château-fort de Montoglio et avait l'habitude d'aller chaque jour de grand matin prier à l'église; l'assassin se cacha dans l'église avec quelques complices, et aussitôt que le comte fut entré, il se jeta sur lui et le massacra au pied même de l'autel (1). Un grand nombre de Normands furent égorgés sur différents points; mais le sang versé par la trahison, loin d'abattre ceux qui res-

(1) *Fazelle*, lib. VI, f° 623. — *Buffier*, histoire de Sicile, p. 72. *Palmieri storia de Sicilia.* V. II. p. 17.

Dimorava il conte Drogone nel castello di montolio, e solea tutti i giorni sul far dell' alba recarsi in chiesa. — Un Riso, che suo familiare e compare era nascostosi con alcuni compagni in quella chiesa, come il conte vi entro, lo uccise a pié dell' altare.

taient, les anima d'un désir insatiable de vengeance.

Omfroy ayant succédé à son frère, attaqua le fort de Montoglio, et livra aux supplices les plus affreux, le meurtrier et ses complices. La perfidie des Apuliens cherchait toujours secrètement à perdre les Normands, elle fit tant auprès du pape Léon IX, que celui-ci, dans le désir d'accroître le domaine de l'Église en remettant la Pouille sous la puissance exclusive du Saint-Siége, marcha contre eux avec une armée formidable d'Allemands.

Jamais les fils de Tancrède et leurs compagnons ne furent plus près de leur perte qu'en cette circonstance. Assiégés, entourés de toutes parts, sans espérance, presque sans ressources, ils s'apprêtaient à mourir comme ils avaient vécu, l'épée au poing, ainsi que de braves soldats; mais leur valeur et l'énergie de leur désespoir furent si grands, qu'ils chassèrent leurs ennemis et remportèrent une victoire signalée. — Le souverain Pontife épouvanté se retira à la hâte dans une ville de la province de Capitanate, appelée Civitada. Les Normands y mirent le siége, et les habitants de cette place pour apaiser la fureur des assiégeants, livrèrent le pape et tous ses cardinaux.

C'est ici que vient se montrer dans toute sa grandeur le noble caractère des Normands et l'empire souverain de la religion chrétienne sur ces premiers chevaliers. — Malgré tant de guerres continuelles, tant de périls incessants, malgré cette existence aventureuse de sang versé, d'épées brisées, de batailles tantôt gagnées, tantôt perdues ; malgré les colères, les haines, les ressentiments, les justes vengeances ; la religion s'était conservée pure et intacte dans leur cœur ; leur foi en Dieu était restée sur un autel que nul revers n'avait pu briser, que nulle trahison n'avait pu souiller. Ce ne fut pas en prisonnier que le pape Léon IX entra dans leur camp, ce fut en souverain Pontife ; ils ne virent pas en lui le soldat qui les avaient combattus, et s'était refusé à toute conciliation, ils se souvinrent du prêtre, le représentant de Dieu sur la terre ; aussi ils l'entourèrent de respect et de vénération, et quand celui-ci croyait arriver au milieu d'ennemis prêts à insulter à sa défaite et à sa captivité, il vit autour de lui à chacun de ses pas des soldats agenouillés, des mains jointes, des têtes pieusement courbées. Ceux pour lesquels il avait combattu l'avaient livré en le jetant pour ainsi dire par-dessus

les murailles de leur ville (1), et ceux qu'il avait traité en ennemis s'inclinaient devant lui comme les plus fervents des chrétiens et les plus soumis des serviteurs. Son cœur en fut grandement touché, et non-seulement il leva les excommunications lancées contre eux, mais il leur donna toutes sortes d'indulgences, concéda au comte Omfroy pour lui et ses héritiers, ce qu'il possédait en Pouille, et de plus ce qu'il pourrait acquérir par la suite en Calabre et en Sicile, à la seule condition de faire hommage de ces terres au Saint-Siége comme de fiefs qui en relevaient (2).

Omfroy créa comte deux de ses frères qui étaient arrivés depuis peu en Pouille; Mauger fut comte de la Capitanate et Guillaume, du Principat.

Après treize ans de guerres, la Pouille, toute entière, était enfin soumise à la domination des Normands.

(1) *Anonyme du Vatican*, p. 835. *(trad.)*
Les habitants livrèrent incontinent le pape, et, pour plus de sûreté, le descendirent dans la plaine par-dessus les murs de la ville.

(2) *Anonyme du Vatican. — Malaterra. — Hist. presso Caruso*, p. 167.
Omnem terram quam pervaserant, et quam ulterius versus Calabriam et Siciliam lucrari possent, de S. Pietro hæreditali tendo, sibi et hæredibus suis possidendam concessit.

L'an 1056 Omfroy mourut : Robert surnommé Guiscard lui succéda dans le comté de la Pouille, soit, ainsi que le disent quelques écrits, comme tuteur de son neveu, soit comme maître absolu (1). — Toujours est-il que lui seul gouverna et que le nom de Bagelard disparaît entièrement. — Plusieurs auteurs réputés généralement de bonne foi, abordent franchement la question ; selon eux Robert Guiscard irrité que son aîné ait interrompu en mourant la succession de frère en frère en usage parmi les premiers seigneurs normands, prétendit devoir succéder de plein droit à Omfroy, comme Omfroy avait succédé à ses aînés (2).

Ayant assiégé Troia, il fut excommunié par le

(1) C'est à tort que Fazelle, lib. VI. p. 623, fait se passer, après la mort d'Omfroy, la guerre des Normands avec le pape Léon IX ; c'était positivement du vivant d'Omfroy, ainsi que le dit Malaterra, historien contemporain. C'est aussi à tort qu'il désigne Godefroy comme successeur d'Omfroy; Godefroy succéda à Mauger dans le comté de la Capitanate, et Robert Guiscard à Omfroy, au préjudice de Bacelard ou Bagelard.

Malaterra ne confirme pas ce fait; mais le silence de cet écrivain sûr un fait qui ne serait point tout-à-fait à la louange de Robert Guiscard ne doit point étonner, puisqu'il était historiographe de Robert et de Roger, et que ce fut d'après l'ordre de ces princes qu'il entreprit la narration de leur histoire.

(2) *Fazelle*, liv. VI, p. 624. — *Buffier*, p. 100.

Les premiers princes normands avaient établi la loi que le frère, et non pas le fils, succéderait au frère dans leur principauté. — Cet usage ne dura pas longtemps.

pape Nicolas II qui occupait le Saint-Siége; mais, il envoya un ambassadeur au souverain Pontife pour lui assurer combien il désirait le satisfaire en toutes choses, et lui demander une entrevue qui terminerait un différent dont son cœur était profondément attristé. Celui-ci ne pouvant méconnaître la puissance du prince normand, accéda à ses désirs et se rendit en Pouille dans l'intention d'y tenir par la même occasion un concile pour opérer dans ce pays une réforme ecclésiastique que des abus sans nombre avaient rendue indispensable.

Aussitôt que Robert Guiscard, fortement occupé au siége de Cariati, en Calabre, apprit l'arrivée du pape, il se fit accompagner d'une suite nombreuse et vint en grande pompe faire ses soumissions au souverain Pontife. Troia, Bénévent, et d'autres possessions furent rendues à l'Église, et Robert reçut le titre de capitaine ou gonfalonnier de l'Église romaine, et avec celui de duc, une nouvelle investiture de la Pouille, de la Calabre, et même de la Sicile, demeurée cependant toute entière sous la domination des infidèles, et dans laquelle il ne possédait rien encore.

Nous croyons important et intéressant à la fois de ne pas passer sous silence les cérémonies qui eurent lieu à l'occasion de la création du nouveau duc; car, seulement à partir de cette époque, les fils de Tancrède, simples gentilshommes normands, devinrent authentiquement les princes et les maîtres réguliers d'un pays conquis par leur épée, et qui n'appartenait encore qu'à leur épée.

Inveghes dit que l'on observa dans cette occasion les cérémonies en usage pour la création des nouveaux ducs de Normandie (1).

L'église principale avait été richement ornée; un siége élevé appelé *Saldistorium*, surmonté d'un dôme d'une splendeur éclatante, avait été préparé pour le pape qui devait présider à cette cérémonie.

Le souverain Pontife entra le premier dans l'église : un nombreux cortége l'entourait, chantant des cantiques sacrés. Avant de dépasser le seuil de la sainte demeure, le pape se retourna vers la foule qui encombrait les abords de l'église; aussitôt les chants cessèrent, hommes, femmes et enfants s'agenouillèrent. Le pape promena sur cette foule

(1) *Inveghes*, vol III, p. 50, an 1059.

ainsi silencieuse et inclinée un regard solennel, et la bénit; lorsque la sainte bénédiction eut touché comme un souffle divin, tout ce peuple de fidèles accouru sur les pas du saint père, les chants recommencèrent et le silence se changea en un hymne saint qui monta jusqu'au ciel comme un cri de reconnaissance. — Peu après arriva le duc avec son brillant cortége de seigneurs; toutes les bannières déployées flottaient au vent. Il entra également par la porte principale et alla prendre place dans la partie de l'église qui lui avait été réservée.

Alors commença la cerémonie de l'investiture célébrée en ce jour solennel par le pape lui-même.

Le souverain Pontife se leva, et après l'invocation à la très-sainte Trinité, qu'il prononça la tête découverte, il dit d'une voix haute:

« Robert Guiscard, fils de Tancrède, seigneur très-chrétien, par le pouvoir souverain que Dieu m'a transmis pour la plus grande splendeur et la plus grande gloire de la religion sur la terre, je te donne, à toi et à tes descendants, l'investiture des duchés de la Pouille et de la Calabre, afin que tu

fasses fleurir et resplendir d'un pur éclat la religion du Christ. Prince très-chrétien, je joins à cette investiture celle du duché de la Sicile; fort de ta foi en Dieu, puissant par elle, tu y porteras tes armes victorieuses et tu purifieras ce sol trop longtemps souillé par l'impiété du paganisme. — Sois avec le Seigneur, et le Seigneur sera avec toi. »

Le duc, qui s'était agenouillé pendant la prière, s'avanca ensuite jusqu'au *Saldistorium* du souverain Pontife; il ploya le genou devant le premier gradin de l'estrade et prononça d'une voix élevée, le serment suivant :

« Je jure au nom du Christ trois choses au peuple chrétien qui m'est soumis; d'abord de conserver à l'église de Dieu et au peuple une paix vraie et durable en tout ce qui dépendra de moi; je jure ensuite de défendre à tous quels que soient leur rang et leur position, la rapine et les injustices iniques; je jure, en troisième lieu d'ordonner que tous les jugements soient dictés par l'équité et la miséricorde. »

Des deux côtés du duc se tenaient des écuyers portant sur des coussins, les insignes et les vêtements

ducaux. — Deux placés à la droite du duc tenaient, l'un la couronne, l'autre le bonnet ducal; ceux placés à sa gauche portaient, le premier, l'étendard, signe de l'investiture; le second, la longue robe ducale de diverses couleurs (1).

(1) *Inveghes, qui rapporte en détail cette cérémonie, dit:* Vol. III, p. 50, an 1059. (trad.).

Les ducs avaient aussi couronne, bonnet, vêtements et titres ducaux. — La couronne ducale est décrite, par *Alphonse Lopez de Hara*, en ces termes : Les ducs peuvent porter, sur leur tête et au-dessus des écussons de leurs armes, la couronne que proprement on appelle *coronales* ou couronne ronde ; les fleurons doivent être d'égale grandeur, parce que seulement le roi peut porter couronne avec fleurons inégaux, dont les unes sont de beaucoup supérieures aux autres.

Los duques poner sobre la cabeça y escudo de armas corona que propriamente son lamados coronales que sus flores han deser ignales por ser solos los reyes los quales han de tener corona con flores que scan la una superiores a las otras.

Mais *Scipion Mazzella* la décrit autrement :

Les ducs ont au-dessus de leurs armes un cercle sans rayons ou bien sans pointes supérieures; car celles-ci n'appartiennent qu'aux armes des princes; mais, au lieu de *pointes,* ils ont quelques perles et quelques joyaux.

La seconde marque distinctive du duc est le bonnet que dépeint *Barthélemy Cassaneo.*

Un bonnet, avec une couronne ronde, ni droite, ni montant en forme de zône, entourant le bonnet comme les rois, et, quant à l'invention d'un pareil bonnet, je n'en trouve pas l'origine.

Pyleus circumdatur quadam corona rotunda non recta, nec ascendente in modum zonæ circumdantis pyleum, prout reges; et de hujus modi pilei inventione non invenio originem.

A mon avis, ce bonnet ducal est semblable à celui dont se servent aujourd'hui les trois électeurs laïques de l'empire: *comes Palatinus Dapifer, dux Sanoniæ portitor.*

Je ne sais comment est la robe ducale, je lis pourtant dans *Marco*

Le pape se leva de nouveau et récita deux prières.

Ensuite le duc monta les gradins qui le séparaient du saint père, et ployant une seconde fois le genou, il reçut l'anneau que le pape lui mit au doigt en disant :

« Reçois l'anneau de la sainte Foi, lui seul établit le duché sur des bases solides; lui seul augmente la puissance; c'est lui aussi qui te donnera le pouvoir et la force de repousser triomphalement tes ennemis, de détruire l'hérésie et de réunir tes sujets d'une manière persévérante sous le drapeau de la foi catholique » (1).

Après l'oraison, que le duc écouta avec une grande dévotion, le pape prit des mains d'un de ses servants l'épée du duc, et après la lui avoir donnée à

Guazei que la robe archiducale d'Autriche est une robe de diverses couleurs, qui arrive jusqu'aux pieds, avec la mitre sur la tête, surmontée d'une croix; mais je suis sûr que, depuis cette année, Robert se montra au peuple avec la couronne et les vêtements ducaux, et qu'il se servit du titre dans les priviléges :

Ego Robertus, dux Apuliæ et Calabriæ.

(1) Accipe annulum signaculum videlicet sanctæ fidei soliditatem ducatus, augmentum potentiæ, per quem scias triumphali potentia hostes repellere, hæreses destruere, subditos coadunare et catholicæ fidei perseverabilitati connecti.

baiser, car elle avait préalablement été bénie, il la lui remit solennellement. »

Le duc se leva pour recevoir l'épée.

« Maintenant, lui dit le souverain Pontife, sois fort, sois homme, observe les Commandements de Dieu, ton Seigneur tout-puissant et ton maître; ainsi tu marcheras dans ses voies, dans ses rits et dans ses volontés ; ainsi tu respecteras et vénèreras ses décrets souverains, et de quelque côté que tu portes tes armes, le Seigneur te donnera la force et le courage » (1).

Puis se tournant vers les écuyers qui tenaient les insignes et les vêtements ducaux, il ajouta :

« Que cette couronne, ces insignes, et cette robe marquent à tous l'investiture que nous te donnons, et dont tu es en ce jour saintement et légitimement revêtu. »

Ensuite le pape lui mit la couronne sur la tête, la robe sur les épaules, et prenant l'étendard, il l'éleva de ses deux mains vers le ciel.

(1) Nunc confortate et esto vir, observa custodias Domini Dei tui, ut ambules in viis ejus et testimonia et judicia quocumque te verteris confortet te Dominus.

« Dieu puissant et éternel, dit-il, toi qui es la bénédiction de tous, et la force de la victoire, jette un regard miséricordieux sur les prières de notre humilité, et sanctifie par ta divine bénédiction cet étendard préparé pour la guerre, afin qu'il soit fort contre les nations rebelles, et devienne un gage certain de la victoire pour ceux qui mettent en toi toute leur confiance et toute leur force; car tu es le Dieu conducteur des batailles et tu viens en aide à ceux qui croyent et espèrent en toi » (1).

Tous les assistants répondirent : Ainsi soit-il.

Alors le pape jeta sur l'étendard quelques gouttes d'eau bénite et s'assit en se couvrant.

Le duc s'agenouilla pour recevoir l'étendard que lui présentait le souverain Pontife, et il le toucha de la main pendant que le saint père le tenant encore lui dit :

« Reçois cet étendard sanctifié par la bénédiction

(1) Omnipotens sempiterne Deus, qui es cunctorum benedictio et triumphantium fortitudo, respice propitius ad preces humilitatis nostræ, et hoc vexillum quod bellico usui preparatum est cœlesti benedictione sanctifica, ut contra adversarias et rebelles nationes sit validum, tuo que munimine circumseptum, atque in te confidentibus solidamentum et certa fiducia victoriæ. — Tu es enim Deus qui conteris bella et cœlestis præsidii sperantibus in te præstas auxilium.

divine, qu'il soit terrible aux ennemis du peuple chrétien, et que le Seigneur t'accorde la grâce infinie de traverser sain et sauf et vainqueur la multitude des ennemis cet étendard à la main, pour la gloire et la splendeur de ton nom » (1).

Le pape donna ensuite au duc le baiser de paix en lui disant : « Que la paix soit avec toi. »

Le duc reçut l'étendard, et ayant baisé pieusement les mains du souverain Pontife il se leva, et alla reprendre place à l'endroit qui lui avait été réservé (2).

Ce fut ainsi qu'après s'être publiquement réconcilié avec le pape, Robert Guiscard fut investi du

(1) On disait : Recevoir l'investiture du duché par étendard *per vexillum*.
Accipe vexillum cœlesti benedictione sanctificatum, sitque inimicis populi christiani terribile : et det tibi Dominus gratiam, ut ad ipsius nomen, et honorem cum illo hostium cuneos potentes penetras incolumis.

Deinde dat ei osculum pacis dicens : Pax tibi. Qui accepto vexillo osculatur manus pontificis, surgit et discedit.

(2) *Buffier*, p. 104.
En agissant ainsi avec Robert Guiscard, le pape Nicolas II fut loin de négliger les intérêts du Saint-Siége, dont il était le gardien et le dépositaire. Non-seulement Troia et Bénévent furent restitués au Saint-Siége ; mais Robert Guiscard se déclara en outre, par serment, vassal de l'église romaine, et s'engagea à payer, chaque année, au souverain Pontife, en signe d'hommage, douze deniers, monnaie de Pavie, ainsi que de l'assister en toute occasion urgente, de troupes et d'argent.

titre authentique de duc avec transmission à sa descendance, il retourna ensuite à sa vie agitée de batailles et de victoires; — car pour lui, vivre, c'est combattre. Il va en Calabre fortifier les châteaux et s'assurer la possession de cette contrée d'une manière plus ferme et plus inébranlable encore.

Roger, son frère, auquel il a conféré le titre de capitaine général, bien qu'il ait à peine vingt-deux ans, se signale par la valeur d'un jeune homme, et la prudence d'un vieux général.

Devant cette continuité de combats et de victoires, devant cette unité de force et de volonté qui agit à la fois sur tous les points, les villes sont saisies de frayeur, et se soumettent sans résistance.

La conquête de la Calabre est entièrement terminée, les agresseurs sont devenus conquérants; eux seuls ont changé le sort de l'Italie, et nous allons les voir maintenant guerriers aussi infatigables qu'ils étaient invincibles, entreprendre et réaliser la conquête de la Sicile par l'expulsion des Barbares.

CHAPITRE SECOND.

1059. — 1061.

SOMMAIRE :

Grand accroissement de puissance des Normands.—Le comte Roger débarque près de Messine, à la tête d'un petit nombre de soldats. — Défaite des Sarrasins. — Roger retourne en Calabre. — Benhumen et Bennacler. — Benhumen va trouver le comte Roger en Calabre. — Il lui propose de conquérir la Sicile. — Position des Sarrasins en Sicile. — Méfiance de Robert Guiscard. — Cruautés des Sarrasins envers les chrétiens. — Supplice de plusieurs gentilshommes. — Nicolas Camulia, Jacques de Sacca et Ansaldes de Pactes forment le projet d'aller trouver Roger en Calabre. — Ils font part de cette résolution aux chrétiens de Messine. — Ils traversent le Phare sur une barque.—Discours de Jacques de Sacca à Roger. — Celui-ci reçoit, de la main des envoyés, l'étendard de Messine. — Retour des trois chrétiens en Sicile. — Débarquement de Roger en cette île. — Ses ravages sur la côte. — Combat entre le comte Roger et le gouverneur de Messine. — Mort du gouverneur. — Roger continue ses ravages. — Les Sarrasins viennent offrir le combat aux Normands. — Nouvelle défaite des Barbares. — Les Normands entreprennent le siége de Messine. — Défense désespérée des habitants. — Le comte Roger abandonne le siège. — Il retourne en Calabre. — Le duc Robert et le comte Roger lèvent une armée considérable et arment une flotte. — Les Sarra-

sins empêchent le passage du Phare. — Projet hardi du comte Roger. — Il débarque en Sicile, avec un très-petit nombre d'hommes, à l'insu de l'ennemi. — Siége de Messine. — Cette ville prise d'assaut. — Un noble sarrasin tue sa sœur pour sauver son honneur. — Étonnement des Barbares en apprenant la prise de Messine. — Le duc Robert rejoint le comte Roger. — Prise dê Rametta et de Maniaci. — Siége de Centorbi. — Bataille des Normands et des Sarrasins, près la ville d'Enna. — Grande et belle victoire des Normands.

Tous les événements qui vont se passer ne seront plus des faits stériles, héroïques par leur énergie, mais impuissants par leurs résultats; chaque pas des Normands en Sicile laissera sa trace dans l'avenir; il y aura encore du sang versé, mais ce sera le ciment indestructible de la domination chrétienne sur cette île si longtemps écrasée sous le joug des infidèles. — Les chrétiens normands sont déjà investis par le pape du duché de Sicile; ils doivent le conquérir et s'y établir cette fois en souverains. — Les Grecs, chassés successivement de la Pouille et de la Calabre, sont rentrés en Orient pour assister au triste spectacle de la décadence d'un grand empire. Autour des Normands, tout s'affaiblit et s'éteint; eux seuls grandissent et marchent, portant sans relâche sur

leurs bras bardés de fer le berceau de leurs rois. Au milieu de la destruction des uns, de la décadence des autres, eux seuls sont forts et puissants.

Les deux frères Robert Guiscard et Roger, avaient donc résolu la conquête de la Sicile, mais les victoires de Maniacès, sa marche triomphale dans cette contrée qui cependant avaient abouti à l'expulsion complète des Grecs, le massacre des armées du patrice Étienne, les révoltes apaisées et sans cesse revivantes des Sarrasins, leur montraient qu'il fallait appeler à leur aide, non pas seulement leur épée, mais l'expérience acquise, fruit précieux de tant de combats; aussi Roger, auquel son frère avait confié le soin de cette importante expédition voulut-il aller reconnaître le pays avant d'y faire une descente générale à la tête de toute son armée. Il s'embarqua avec soixante hommes seulement, passa le détroit, et vint aborder près de Messine (1).

Après avoir touché terre, la petite troupe s'avança avec précaution vers la ville, épiant et observant avec soin sur ce territoire inconnu les inégalités du terrain, les plaines, les vallées,

(1) *Malaterra*, L. II, c. I. — *Chronologia universale*, L. I, c. XVIII, p. 74. — *Burigny*, vol. I, p. 387.

les lieux les plus favorables pour le campement, et ceux où l'on pourrait sans danger établir une embuscade. — C'était le principal but de cette excursion hardie et aventureuse; ce qui n'empêcha pas les Normands de piller et de dévaster les alentours de Messine.

Dès que les Sarrasins eurent aperçu cette poignée d'hommes, errant ainsi dans la campagne et venant comme des corsaires ravager le pays, furieux et indignés à la fois, ils s'élancèrent par milliers à leur rencontre. Aussitôt qu'ils approchèrent, les Normands feignant d'être saisis d'une grande frayeur, attirèrent leurs ennemis loin de la ville, dans les endroits qu'ils avaient observés; ceux-ci se lancèrent à leur poursuite en grand désordre. Lorsque les Barbares se furent engagés dans des ravins, où le nombre, loin d'être un avantage augmentait la confusion, Roger, s'arrêtant tout-à-coup, et faisant volte face, les chargea avec impétuosité — Les Sarrasins, surpris, voulurent se défendre, mais ne purent résister à ce choc soudain et inattendu : alors ils essayèrent de retourner sur leurs pas ; tous les chemins praticables étaient tellement encombrés d'hommes et de che-

vaux qu'ils se renversaient les uns les autres avec des cris confus ; un grand nombre fut tué et les Normands poursuivirent jusqu'aux portes de la ville ceux qui étaient parvenus à s'échapper.

Roger emportant avec lui un fort butin, repassa le détroit, charmé de cet heureux prélude à la grande entreprise qu'il avait résolue ; néanmoins, l'opiniâtreté des infidèles, leur constance dans les revers, leurs armées vingt fois détruites et toujours aussi nombreuses eussent opposé de sérieux obstacles aux nouveaux conquérants, malgré la force imposante de l'armée à la tête de laquelle ils pouvaient marcher, si les discussions intestines de leurs ennemis, et leurs sauvages cruautés n'eussent donné lieu à des événements qui vinrent merveilleusement en aide aux projets des chrétiens.

De graves dissentiments s'étaient élevés entre deux seigneurs sarrasins, *Benhumen* ou *Bécumen*, amiral de Sicile, et *Bennacler*, émir parvenu à une telle puissance, que l'on disait des prières publiques en son honneur, ce qui parmi les Sarrasins est considéré comme une des prérogatives de la souveraineté ; (1) leurs querelles et leur haine s'envenimè-

(1) Les écrits arabes nomment Benhumen *Ben al themanh*, et Bennacle

rent à un tel point, que Benhumen tua Bennacler. *Belcam*, comme il est écrit dans les annales de l'histoire de la Sicile et que quelques-uns appellent *Belcanet* ou *Benamet*, était alors vice-roi de la Sicile; il aimait grandement Bennacler et fut très-irrité de sa mort, qu'il ne voulait point laisser sans vengeance; aussi devint-il l'ennemi le plus acharné de Benhumen et chercha-t-il tous les moyens de le perdre dans l'esprit du sultan. — Benhumen, se défiant à la fois du sultan et du vice-roi, redoutant la colère de l'un et l'injustice de l'autre, quitta en toute hâte la Sicile, traversa le détroit qui sépare cette île de la Calabre, et alla secrètement trouver le comte Roger (1). Il demanda avec instance à être admis devant lui, (2) et aussitôt qu'il fut en sa présence, il se prosterna à ses pieds;

Ben al kelabi, mais les auteurs chrétiens de ce siècle disent simplement Benhumen et Bennacler ou Bennecler,

Al novario. Rer. arab. quæ ad hist. sic. spectant collectio, p. 25.

(1) Dans l'accommodement fait entre Roger et son frère Robert Guiscard, Roger reçut une partie de la Calabre avec la ville de Melito, sous le titre de comté.

(2) Quelques historiens dont les recherches et le travail nous ont paru consciencieux, racontent différemment ce fait. Nous n'avons pas entièrement admis cette version, parce qu'elle ne nous a pas semblé suffisamment

mais le comte s'empressa de le relever, et l'exhorta à parler en toute confiance. Le chef sarrasin fit un grand éloge de la valeur des Normands et de leurs exploits; la Sicile, disait-il, devait appartenir à l'empire chrétien, et il était très-facile de la reconquérir, parce que les villes et les châteaux-forts étaient dépourvus de vivres et de munitions, et les Sarrasins inhabiles dans l'art de la guerre; il raconta à Roger ses sujets de ressentiment contre le

appuyée par les écrits contemporains, mais nous croyons néanmoins devoir la constater ici.

Becumen ou Benhumen, après s'être emparé de Syracuse, s'était rendu maître de Catane et avait tué Bennacler, qui en était le gouverneur. Il avait épousé la sœur de *al Kaid ali*, appelé, par les auteurs, Belcamede, seigneur de Castrogiovanni, Girgenti et Castronuovo. Un jour, s'étant pris de querelle avec sa femme, et poussé à la fois par le vin et la colère, il lui fit ouvrir les veines; mais, Ibrahim, fils du premier mari de cette malheureuse, courut chercher des chirurgiens qui arrêtèrent le sang et la rappelèrent à la vie. Le lendemain Benhumen eut regret de ce qu'il avait fait et demanda pardon à sa femme; celle-ci parut oublier un si odieux traitement, et quelque temps après exprima le désir d'aller passer quelques jours près de son frère; Benhumen y consentit, et la fit conduire accompagnée d'esclaves chargés de riches présents. Aussitôt arrivée, cette femme raconta à son frère l'odieux traitement dont elle avait été victime, et déclara qu'elle ne voulait plus retourner auprès de son mari; son frère promit de la conserver auprès de lui, et lorsque Benhumen la fit demander, il se refusa à la lui rendre; alors chacun assembla une armée, Benhumen pour reprendre sa femme, Belcamede pour conserver sa sœur. Il se livra un grand combat près de Castrogiovanni. Après une longue résistance de part et d'autre, Benhumen fut vaincu, et son armée dispersée; aveuglé alors par la colère et le désir de la vengeance, il vint trouver le comte Roger, à Rhegio, et l'encouragea à entreprendre la conquête de la Sicile.

vice-roi, ajoutant que c'était un homme pusillanime et sans aucune science des moyens à employer pour combattre avec avantage ses ennemis.

Le comte Roger, bien qu'il n'eût pas tout lieu de croire à la sincérité des paroles de ce transfuge, l'écouta avec attention. Alors celui-ci entra dans les plus grands détails sur la situation des Sarrasins dans l'île, faisant remarquer les côtés faibles et attaquables avec une sagacité d'esprit et une intelligence raisonnée qui surprirent le prince normand, et lui montrèrent que Benhumen n'était pas un homme sans valeur, dont il fallait dédaigner l'assistance. — Le chef sarrasin, enhardi par l'attention que Roger prêtait à ses paroles, fit voir dans un exposé rapide, combien d'une part les secours étaient difficiles à obtenir, et combien de l'autre les Barbares, sûrs de leur domination, vivaient dans une entière et complète sécurité; en outre n'y avait-il pas en Sicile une grande quantité de chrétiens prêts à venir en aide au comte Roger, et dont pas un ne ferait défaut à la religion de leurs pères, aussitôt qu'ils verraient arriver les Normands, enseignes déployées et agitant dans les airs la bannière du Christ? — Benhumen termina en offrant au comte

son bras et celui de ses partisans à la seule condition de conserver intactes ses possessions.

Benhumen avait cessé de parler et Roger restait plongé dans une profonde réflexion ; il releva lentement la tête, et fixa sur le Sarrasin debout devant lui un regard incisif et interrogateur. Celui-ci comprit l'hésitation de Roger, et prenant l'Alcoran où est écrite la loi du prophète, il l'ouvrit avec les signes de la plus profonde dévotion, étendit ses deux mains sur les deux pages selon la coutume des Mahométans, lorsqu'ils prononçaient un serment, et jura que tout ce qu'il avait dit était vrai et sincère, venu du cœur et non des lèvres, faisant contre lui-même les plus grandes imprécations s'il faillissait à son serment. — L'expression de son visage, l'éclat brillant de ses yeux, l'énergie de ses paroles venaient pour ainsi dire ajouter une nouvelle force à son serment et convaincre le comte de sa sincérité et de sa bonne foi (1).

Lorsque Roger eut fait part à son frère, qui était dans l'intérieur de la Calabre, de son entrevue avec le chef sarrasin, et du traité qu'il allait conclure,

(1) *Fazelle, histoire de Sicile.* — Liv. VII, p. 624.

le duc, toujours en garde contre les trahisons, ne partagea pas une semblable confiance, et, craignant sous ces paroles mielleuses quelque perfidie, il conseilla à Roger de ne point accepter cette entreprise avec la fougue d'un jeune homme hardi et aventureux, mais d'agir, au contraire, avec une grande prudence, afin de ne pas être victime d'une ruse qu'il redoutait.

Un nouvel incident vint affermir Roger dans sa résolution et le déterminer à entreprendre définitivement la conquête de la Sicile.

Les Sarrasins, malgré leurs promesses, écrasaient les malheureux habitants de Messine sous le poids de leur tyrannie et de leur infatigable cruauté : chaque jour, de nouveaux supplices, chaque jour, de nouvelles humiliations. Le gouverneur de la ville ayant conçu quelques soupçons sur des gentilhommes chrétiens qui semblaient appeler de leurs vœux l'arrivée des Normands en Sicile, les fit arrêter au milieu de leur famille, et, sans leur faire connaître seulement l'accusation dont ils étaient l'objet, les fit pendre tous par la gorge à des branches d'arbres, hors de la ville; afin, disait-il, qu'ils puissent

servir d'exemple à leurs frères, et leur ôter le désir d'ourdir par la suite quelque trame secrète (1). Ce fut un deuil général au milieu des chrétiens, lorsque cette nouvelle se répandit dans Messine. — Parmi ceux qui déploraient le plus douloureusement ce cruel état de choses, on distingua surtout trois des citoyens les plus nobles et les plus recommandables appelés Nicolas Camulia, Jacques de Sacca et Ansalde de Pactes. Ils se rendirent le 6 août à l'île de Saint-Jacinthe, hors de la ville, et là ils laissèrent échapper en liberté leur douleur et leur amertume; ce fut entre eux une bien triste conversation, et au milieu des tempêtes de leur cœur agité, ils versaient des larmes abondantes. Leurs yeux humides et gonflés se tournèrent vers la cité; en considérant cette patrie si illustre et si chère, et les maux sans nombre qui pesaient sur elle, ils éclataient en sanglots; ce qu'ils déploraient avec le plus de violence, c'était la gloire de Messine, leur

(1) *Fazelle*, L. VI, f° 626.
I capitani della cetta havendo a sospetto alcuni gentil huomini cristiani che parevano inchinati a favorir la fazion normanna, gli fecero appiccar per la gola, acciochè essi non havessero a macchinar qualche cosa nuova, e gli altri per questo esempio temendo della propria vita s'attendessero a viver quietamente.

bien-aimée, et ses nombreux priviléges, acquis au prix de tant de sang; car cette gloire était éteinte, ses priviléges violés et perdus (1). Tous trois, cherchaient un remède à de si cruelles souffrances, lorsque Nicolas Camulia, se levant tout-à-coup, rompit le premier ce morne silence par les paroles suivantes :

« Jacques et Ansalde, mes amis, mes frères, les choses que je vais vous confier me sont sans nul doute inspirées par la volonté divine; car c'est à l'instant seulement qu'elles sont entrées dans ma pensée : soyez joyeux! aujourd'hui une voie nous est ouverte pour fuir ces douleurs; la grâce divine pleut sur nous! (2) Soyez joyeux, car aujourd'hui, Dieu, dans sa toute-puissance, a jeté un regard sur ses indignes serviteurs; il a pris pitié de notre patrie, il a écouté nos voix, nos

(1) *Brevis historia lib. Mess. a Serrac.* — *Mur.* t. VI, f. 613.
Diversa discuterent, et fluctuantis animi procellas fugandi gratiâ non sine lacrymarum profluxu plura subloquia facerent, versis oculis ad ipsam civitatem, et patriam nobilissimam considerantes, atque in quanta infortunia ipsa civitas esset devoluta, amaris singultibus conquerebantur.

(2) Lœtamini, quoniam hodie nobis aperta via est ad has fugiendas œrumnas : pluit super nos gratia divina.

gémissements et nos prières! — N'avons-nous pas appris que le comte normand Roger, et Robert, duc d'Apulie, étaient arrivés avec notre saint Père le pape, dans la ville de Melito, en Calabre, et que le comte était un noble capitaine, jeune par ses années, mais mûri par son expérience dans l'art de commander, et montrant le zèle le plus grand et le plus pieux pour le service du Seigneur? Approchons-nous de lui en toute confiance, travaillons à lui livrer l'île de la Sicile entière. Quelque périlleuse que soit cette mission, chargeons-en nos épaules pour la foi chrétienne et la liberté de notre patrie (1); afin d'accomplir pieusement ce saint devoir, méprisons la mort, n'épargnons aucune peine, et exposons au feu, s'il le faut, les biens de la terre et tous nos chers enfants. — Ouvrez-moi vos cœurs, mes nobles amis, et si vous trouvez un expédient meilleur, confiez-m'en l'exécution; ce que vous aurez dit, je le promets, sera religieusement accompli. »

Aussitôt que Nicolas Camulia eut cessé de parler,

(1) Hoc onus fideliter humeris nostris imponamus pro fide christiana, pro patria, et totius Siciliæ libertate assequenda.

ses deux amis, Sacca et Pactes, se jetèrent ensemble à son cou et l'embrassèrent avec de grandes démonstrations de joie; puis, d'un commun accord, tous deux répondirent :

« Bien-aimé frère, nous sommes convaincus que cette pensée est émanée de Dieu ; aussi d'abord nous lui rendons grâce, puis ensuite à toi, estimable frère; nous approuvons ton projet sacré, et tous nous désirons avec ardeur mourir pour la patrie, la foi, la liberté commune. »

Alors tous trois se mirent à réfléchir et à discourir ensemble sur les moyens qui devaient être employés.

Ainsi ils retournèrent à Messine, animés par cette secrète pensée de délivrance. Ils marchaient le cœur rempli de joie; et ce ne fut plus avec des larmes qu'ils s'arrêtèrent à considérer les corps de leurs compagnons suspendus aux branches des arbres, et auxquels il ne leur avait pas été permis de donner une sépulture chrétienne. —La nuit était alors presque venue, et les derniers rayons du soleil couchant rougissaient à peine l'horizon ; ils s'agenouillèrent tous trois pieusement dans ce lieu de supplice et de mort, et récitèrent des prières ; puis ils

se relevèrent, et se tenant tous trois par la main, ils étendirent les bras et renouvelèrent à voix basse le serment de délivrer Messine ou de mourir pour elle.

Après avoir rempli ce pieux devoir, ils rentrèrent dans la ville, affectant sur leurs visages le calme et la résignation ; mais ils envoyèrent à la hâte des messagers secrets afin d'apprendre à leurs amis et à leurs parents le projet qu'ils avaient conçu et les convoquer pour le jour où l'exécution devait en être définitivement arrêtée.

Une maison de la plus chétive apparence, dans une rue obscure et étroite, avait été choisie pour le lieu de cette réunion secrète ; abandonnée depuis lontemps, cette maison tombait en ruine.

A l'heure fixée, quand la nuit fut entièrement venue, les chrétiens se dirigèrent vers cette masure par des chemins divers. — Chaque personne en arrivant, avait soin de se placer à un endroit indiqué, le visage découvert ; sur un signal convenu à l'avance, elle était reconnue et conduite dans la salle où tous devaient se réunir.

La délibération ne fut pas longue parmi les chrétiens, car tous avaient la même foi pieuse, le même

ardent désir de délivrance, et il fut décidé à l'unanimité que Jacques de Sacca, Nicolas Camulia et Ansalde de Pactes se rendraient secrètement auprès du comte Roger, pour lui demander secours et assistance ; puis tous, la main posée sur le saint Evangile, renouvelèrent le même serment de ne pas faire défaut à la cause commune.— Le plus âgé des assistants récita à voix basse une brève prière, à laquelle chacun répondit : *Amen* en faisant le signe de la croix, et l'on se sépara avec la même prudence et les mêmes précautions.

Les trois messagers résolurent d'attendre, pour se rendre auprès du prince normand, une certaine solennité que chaque année les Maures célébraient en restant douze jours enfermés dans leurs maisons. Lorsque cette fête fut arrivée, les trois chrétiens, après avoir embrassé leurs enfants et s'être recommandés à Dieu, quittèrent les vêtements qu'ils portaient d'habitude, et feignant d'aller à Trapani, ils montèrent sur une petite barque à la tombée de la nuit; ils atteignirent promptement le rivage de la Calabre, parvinrent à Melito sans rencontrer aucun obstacle, et se rendirent aussitôt

dans le palais qu'habitait le souverain pontife (1).

Aussitôt qu'ils furent admis en présence du pape, les trois amis s'agenouillèrent pieusement. — Le saint Père leur demanda avec bonté le motif qui les amenait.

Ansalde de Pactes lui répondit :

« Nous sommes des chrétiens envoyés par nos frères de Sicile au comte Roger; nous arrivons de Messine, mais avant de demander à être reçus par le noble comte, nous avons voulu, très-saint Pontife, venir baiser vos pieds »

Le pape veilla lui-même à ce qu'ils fussent introduits sans retard près de Roger, sachant qu'il s'agissait d'une affaire de la plus haute importance.

Les trois chrétiens trouvèrent le prince normand en prière devant la sainte Vierge; aussitôt que celui-ci détachant ses pieux regards de son livre de prières, les eut fixés sur les envoyés, il les exhorta à lui dire la

(1) Quelques historiens passent ce fait sous silence, indiquant seulement l'arrivée des messagers chrétiens auprès de Roger. —Burigny écrit : *On dit, et c'est avec peu de vraisemblance, que le pape était avec Roger à Melito*. Nous avons trouvé ce fait mentionné dans plusieurs écrits anciens, dignes de foi, ainsi que dans la chronique d'Étienne Baluze, à laquelle nous empruntons cet intéressant récit.

cause de leur venue, promettant de prêter grande attention à leurs paroles.

Ceux-ci étaient tellement émus qu'ils restèrent quelques instants silencieux et ne purent retenir leurs larmes. Le comte en fut grandement touché, bien plus que s'ils eussent prononcé de longs discours.

« Qui que vous soyez, leur dit-il, hommes de bien, mes frères, ému par vos larmes, je ne puis m'empêcher de compatir à vos malheurs, et je m'offre à vous pour les consoler et y porter remède; retenez vos pleurs, épargnez-vous vous-mêmes, et ne perdez pas en sanglots un temps précieux peut-être. »

Alors Jacques de Sacca, le plus grand par sa piété, le plus distingué par son éloquence, expliqua ainsi leur mission.

« Guerrier invincible, nous sommes envoyés vers toi par la ville de Messine, pleine de foi en ton courage. — Messine, l'ancienne Messine te supplie de lui porter secours. Ainsi que tous le savent, cette pauvre ville, de même que toute la Sicile, appartient aux infidèles; et, chose plus terrible encore, depuis deux cent trente ans la foi du

Christ languit expirante dans cette contrée, sous la tyrannie des Maures impies dont le pouvoir criminel nous a écrasés de tant de misères, de calamités et de douleurs ! Je n'ose te raconter ici toutes nos souffrances : mon discours te paraîtrait trop diffus et te causerait trop d'ennui. — Viens à notre secours, aide-nous de ton bras et de ton épée. Voilà ce qui nous amène. Messine t'appelle, Messine t'a choisi pour le rédempteur de sa liberté, Messine veut mourir sous ton empire, afin que ta victoire proclame le triomphe de la foi. Lève-toi pour nous secourir ; lève-toi ! lève-toi, comte chrétien, et prends les armes ! Messine, le cœur rempli de joie, attend ton arrivée ; tout le peuple fidèle te demande, brûlant d'impatience, parce que, guidé par toi, il secouera le joug cruel des Barbares, et en délivrera toute la Sicile. Dans notre ville, sache-le, repose la grandeur, la force de l'île entière ; afin que tu obtiennes la victoire, les habitants font le serment unanime d'employer toute leur énergie, toutes leurs ressources, de verser sans regret tout leur sang avec leur vie pour le service de Dieu, la propagation de la foi et l'augmentation de ton empire. La vieille cité te recon-

naît dès aujourd'hui pour son nouveau, son seul maître, toi, mais aucun autre. Revêts-toi donc de cette toute-puissance et de cette royauté. — Au nom de Messine, dont nous sommes les envoyés, et en signe de respect et d'obéissance, nous nous prosternons à tes pieds. »

Le comte Roger ne les laissa point s'agenouiller; et ce ne fut qu'à regret qu'il leur permit de baiser sa main.

Jacques de Sacca reprit aussitôt la parole, et d'une voix animée termina ainsi, en agitant entre ses mains une bannière sur laquelle étaient brodées les armes de Messine :

« Et si toutes nos misères et toutes nos souffrances ne t'engagent pas suffisamment à rendre la liberté à la Sicile, que cette bannière sacrée du Rédempteur du genre humain fasse quelque impression sur ton cœur, que cette croix, sur laquelle est attachée notre sauveur à tous, remue tes entrailles, excite ta pitié. Sache, vaillant capitaine, que cette croix sacrée est l'écusson glorieux de Messine : elle nous fut donnée par l'ancien empereur invincible de Thessalonie, pour prix des services importants que nous lui avions

rendus. — Viens à nous, afin que la foi du Christ, un instant abattue et souillée par la barbarie, renaisse sous ton bras victorieux (1). »

La voix de Sacca était tellement émue et tremblante, qu'il put à peine prononcer ces dernières paroles.

Roger, dont le visage exprimait l'humanité et la joie, lui répondit aussitôt :

« Que votre arrivée soit heureuse. Nous avons écouté avec un cœur affectueux la mission dont vous êtes chargés : les misères, les douleurs, les calamités de la Sicile avaient souvent frappé nos oreilles, et depuis longtemps déjà elles ont remué nos entrailles. Si ces choses viennent de Dieu, Dieu sera avec nous, et notre bras sera victorieux pour chasser violemment ces ennemis si terribles de la foi chrétienne, bien loin du lieu où elle réside. »

Après ce peu de mots, le comte inscrivit le nom

(1) Le discours de Jacques de Sacca est relaté en entier dans la chronique d'Étienne Baluze, sur la délivrance de Messine; il nous a paru digne d'être rapporté ici dans ses principales sorties.

Brevis historia liberationis Messanæ a clarissimo viro Stefano Baluzio. — *Muratori*, T. VI, f° 613. B. B. Naples. Voir pour le texte latin les notes à la fin du volume, n. II.

des trois envoyés et se rendit auprès du souverain Pontife ; il rapporta à sa sainteté en présence de six cardinaux, ce qui venait de se passer, et fit connaître sa volonté de diriger une flotte et des troupes vers la Sicile, pour la conquérir au nom de la religion.

« Comte Roger, fils béni, lui dit le saint Pontife, dont le cœur était inondé de joie, puisse être avec toi le Seigneur créateur de toutes choses, puisse-t-il illuminer ton esprit et te juger digne d'être sanctifié par la bénédiction divine. C'est une noble pensée de vouloir chasser cette secte ennemie de la foi catholique, et délivrer d'un joug si néfaste cette Sicile, souillée depuis tant d'années par l'impiété des Barbares. Pour remplir une si noble mission, tu obtiendras de moi tout ce que tu demanderas. Que le Dieu tout clément et tout-puissant soit avec toi : et avec la bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit, marche d'un pied heureux et rapide. — Je ne te fais qu'une seule demande : lorsque, victorieux sur tes ennemis, tu auras la domination de l'île, montre-toi toujours, quelle que soit ta puissance, obéissant à Dieu ; et du fruit de ta victoire fais

trois parts : la première, destinée à élever des églises, la seconde, pour les soldats qui auront combattu sous tes ordres, et la troisième enfin, pour toi (1). Ayant accompli ces choses, moi, souverain Pontife, je te bénirai, et le Seigneur sera avec toi dans toutes les voies où tu marcheras. »

Roger s'agenouilla pieusement, et, faisant le signe de la croix, il répondit : Je le jure. — Puis il se rendit de nouveau auprès des envoyés de la ville de Messine.

« Chrétiens, mes frères, leur dit-il aussitôt qu'il les eut aperçus, je viens d'obtenir la sanction du souverain Pontife pour conquérir la Sicile. Soyez sûrs que, d'ici à peu de jours, je me dirigerai vers cette contrée avec mes troupes et mes vaisseaux. Assemblez nos frères, apprenez-leur ce qui a été résolu pour leur délivrance, et confiez-vous en moi et en ma bonne foi. Je vous recommande sur toutes choses, de marquer vos maisons du signe de la croix, afin de vous garantir, vous,

(1) *Brevis hist. lib. Mess.*

... Tres efficias portiones : partem unam in extruendis ecclesiis et hospitalibus, alteram militibus qui tecum in hac expeditione prœliabuntur, munificenter impertias, tertiam vero tuæ necessitati subministres.

vos biens et votre famille, de la violence des soldats. Dans huit jours, réunissez toutes vos forces, appelez à votre aide toute votre énergie, et tandis que vous combattrez valeureusement à l'intérieur ; nous à l'extérieur, avec des instruments de guerre, nous obtiendrons facilement la victoire. »

Les envoyés laissèrent échapper à la fois un cri de joie et de triomphe. Leurs visages, où se peignait tout-à-l'heure l'inquiétude de l'attente, rayonnaient d'une sainte allégresse.

« Compte sur nous, capitaine vaillant, s'écrièrent-ils, compte sur les chrétiens que tu viens délivrer, prends en tes mains la sainte bannière, qu'elle marche avec toi au combat, qu'elle te conduise partout victorieux ; et de ta propre main tu rendras à notre ville cette croix protectrice de la cité. »

Cet incident écarta les soupçons qui pouvaient rester encore dans l'esprit de Robert et de Roger ; ce que les messagers chrétiens avaient dit sur la position des Barbares, sur leur sécurité jointe à une ignorance complète de l'art de la guerre et surtout sur la difficulté d'obtenir

promptement de nouveaux secours d'Afrique, se rapportait en tous points aux paroles du chef sarrasin. Le moindre retard devenait une faute grave et enlevait la plus belle occasion qui pût jamais se rencontrer, de s'emparer de Messine. Aussi le comte, sans attendre que le duc son frère lui envoyât un renfort de troupes, ce qui entraînait une grande perte de temps, passa en Sicile la semaine de devant le carême. *Malaterra* et plusieurs autres historiens rapportent qu'il n'avait avec lui, lorsqu'il débarqua que 360 hommes. — Deux raisons l'engageaient à s'aventurer avec une aussi faible troupe. D'abord les chrétiens de Sicile, dans lesquels il espérait grandement; ensuite le pays qu'il avait à parcourir en entrant par le côté de l'île, qui fait face à Reggio, et sur lequel un petit nombre de soldats, habilement disposés, pouvait faire face à un grand nombre.—En effet, ce terrain coupé par des ravins, des petites montagnes et des bouquets de bois touffus, devait admirablement servir ses projets de ruse et d'embuscade; et puis enfin les Normands étaient habitués à faire de grandes choses avec un petit nombre de soldats, à ne jamais calculer leurs forces et à ne compter que sur leur valeur. Après

avoir campé sa petite armée dans un lieu appelé le Forno, non loin de Mili, Roger commença à dévaster les plaines environnantes afin de jeter la terreur parmi les habitants ; et, prenant avec lui quelques-uns des siens, il continua à reconnaître le pays en se dirigeant du côté de Messine.

Le gouverneur de cette ville était un frère de Bennacler, tué par Benhumen. Ayant appris l'arrivée de Roger et les ravages qu'il exerçait tout le long de la côte, il résolut d'en tirer une éclatante vengeance, et sortit la nuit de Messine avec un fort détachement pour aller à la rencontre du capitaine normand et le surprendre s'il était possible. — Les deux troupes ne tardèrent pas à se rencontrer ; c'était dans un endroit où la route tournait sur le flanc d'une montagne. Bennacler aperçut le premier les Normands. Alors il recommanda à ses soldats le plus profond silence, et leur ordonna de s'étendre des deux côtés de la route et de se coucher à terre au milieu des buissons, afin de ne point être aperçus ; puis voyant le chef, qui sans nul doute, devait être le comte Roger, marcher avec confiance à quelque distance de sa troupe, suivi seulement

de son écuyer, il se mit lui-même en embuscade pour le tuer plus sûrement.

Roger approchait du lieu où se tenait caché le gouverneur de Messine, lorsque la lune, par un hasard imprévu, se dégageant des nuages qui l'obscurcissaient, laissa tomber ses rayons sur l'armure du Sarrasin. Le comte, aussitôt qu'il l'eut aperçu, n'écoutant que son courage et sans se donner le temps de demander à son écuyer d'autres armes que son épée et son bouclier, lança son cheval en avant; d'un seul bond le cheval franchit la route et Roger et le gouverneur de Messine se trouvèrent en face l'un de l'autre; — celui-ci lâcha aussitôt les deux rênes de son cheval, et se dressant de toute sa hauteur sur ses étriers, il prit à deux mains la masse d'armes qui était pendue à l'arçon de sa selle, et la faisant tourner deux fois en l'air, en déchargea un effroyable coup sur la tête de Roger; le comte se couvrit tout entier de son bouclier, mais quelque bien trempé qu'en fût l'acier, le coup avait été si rude qu'il vola en éclats. Roger laissa retomber le long de son corps son bras engourdi par la violence du choc, et avant que le Sarrasin pût se remettre en défense, il lui fendit la tête de son épée tranchante.

Les soldats du comte accourus à son secours, se précipitèrent avec fureur sur les Sarrasins qui bordaient les deux côtés de la route; ceux-ci forcés de se défendre au lieu d'attaquer, saisis de frayeur à la vue de leur chef étendu à terre, prirent la fuite en désordre à travers la campagne, les uns abandonnant leurs chevaux, les autres leurs armes.

Le comte dédaigna de les poursuivre et ayant avec lui Benhumen, il continua de ravager le pays jusqu'à Rametta, ville éloignée de douze milles seulement de Messine. Il pillait tout ce qui se trouvait sur son passage, brûlant les édifices et les maisons, incendiant les moissons naissantes; ensuite il revint à son campement, dans le but de faire passer à Reggio dès le lendemain plusieurs vaisseaux chargés de butin — Il diminuait encore ainsi le petit nombre des siens; mais il espérait pouvoir attendre sans combats importants le secours que son frère ne devait pas tarder à lui envoyer, et savait du reste les Sarrasins frappés de terreur par le bruit des exploits que les guerriers normands avaient accomplis en Pouille et en Calabre.

C'était en effet chose surprenante de voir les Normands parcourir ainsi librement tout le pays

environnant Messine et ces terres sur lesquelles les Sarrasins, quelques jours avant, dominaient seuls en maîtres. Les habitants fuyaient pour ainsi dire sans résistancer tant ces valeureux guerriers avaient jeté dans l'esprit de leurs ennemis, de crainte et de stupeur, avant même qu'ils ne fussent arrivés dans l'île. La mort du gouverneur de Messine augmenta encore la consternation générale, et les chrétiens renfermés dans la ville, attendaient avec impatience le jour fixé pour l'assaut.

Cependant les Sarrasins avaient eu la nouvelle du chargement des vaisseaux qui devaient retourner à Reggio, et persuadés qu'un bon nombre de soldats seraient partis pour conduire le butin , ils résolurent de ne pas laisser échapper cette occasion d'attaquer avec plus de sûreté le reste de l'armée ; la terreur involontaire qu'ils éprouvaient devant les armes toujours victorieuses des Normands, s'était changée en une fureur aveugle et désespérée; ils réunirent toutes leurs forces, appelèrent à eux les garnisons des villes environnantes, et résolus à exterminer leurs ennemis jusqu'au dernier ils se firent voir en pleine campagne, s'avançant en bon ordre vers

le lieu où Roger avait établi son campement (1). Fort heureusement, vers le matin, un vent contraire assez violent s'étant levé, l'embarquement ne put avoir lieu et le comte, instruit par des transfuges de la résolution des Barbares, s'apprêta à les recevoir vigoureusement ; il envoya en embuscade dans un ravin bordé de tous côtés par une forêt d'énormes cactus, son neveu Serlon, fils du brave Serlon, frère de Roger, en le faisant accompagner par les soldats les plus aguerris et les plus déterminés. Serlon avait reçu l'ordre, de couper aux Sarrasins toute retraite, aussitôt que ceux-ci se seraient engagés imprudemment dans la campagne, mais d'attendre pour prendre l'offensive que l'ennemi revînt sur ses pas ; ayant ainsi tout disposé avec sagesse et prudence, le comte ranima par ses paroles l'énergie de ses soldats,

(1) *Malaterra*, L. II. — *Caput* V. — p. 561.

Porro Messanenses putantes jam, quibusdam naves ingressis, se illos, quasi semi partitos posse facilius occupare, equitatu et peditatu omnes urbe egressi, invadere vadunt. Verum quia ventus contrarius erat, nullus armatorum naves intraverat. Comes vero cognoscentes eos versum se adventare, Serlonem nepotem suum, videlicet Serlonis fratris sui filium ne si fugere, sicut et fecerunt, vellent, liberius possent, sic præmissum, ipse velocius subsecutus dum fugere nituntur, ita intercepit, ut vix ex tanta multitudine evaserit.

Pour les détails de ce combat, voir : *Fazelle*, liv. VII. fº 629.—*Buffier*, p. 151, *et l'Anonyme*, hist. de Sicile.

leur recommanda de se couvrir de leurs plus fortes cuirasses, de s'armer de leur meilleure épée ; et afin de doubler la confiance des Barbares, il attendit.

Ce que Roger avait prévu arriva ; les Sarrasins l'attaquèrent avec impétuosité ; mais le lieu où il avait placé son camp était si habilement choisi, que ses ennemis ne pouvaient profiter contre lui du grand avantage de leur nombre. Le rusé chef normand les força à se fatiguer par des marches et des développements inutiles ; et cédant peu à peu du terrain, il les laissa entrer dans son camp, certain que par leur ignorance de l'art de la guerre et leur excessive confiance en eux-mêmes, ils ne manqueraient pas de se mettre en désordre. Lorsque ceux-ci, assurés de la victoire, vis-à-vis une si petite poignée d'hommes, se furent engagés sans crainte, alors le comte Roger, agita en l'air sa grande et large épée, donna lui-même le signal de l'attaque, et abaissant la visière de son casque, se rua le premier sur l'ennemi.

En parcourant cette période de combats successifs, le fait suivant est curieux à signaler, que les Sarrasins

ne sûrent ou ne pûrent jamais se garantir contre la manière de combattre de leurs ennemis ; les embuscades continuelles dans lesquelles ils tombaient, les mêmes ruses de guerre dont ils étaient sans cesse les victimes, leur confiance toujours trompée, leurs prévisions détruites ne les instruisaient pas pour ainsi dire malgré eux, à force de revers et de désastres.

Pendant quelque temps, ils résistèrent aux Normands ; mais leurs bataillons en désordre combattant sans règle et sans union ne pouvaient rien contre des ennemis qui marchaient tellement serrés les uns contre les autres qu'on eût dit un mur de fer ; peu à peu ils perdirent du terrain et rétrogradèrent; alors Serlon sortit de son embuscade avec les siens, entourant comme d'un réseau les derrières de l'ennemi. — Ceux-ci s'arrêtèrent épouvantés, ne sachant de quel côté se tourner, contre qui se défendre ou qui attaquer, se voyant frappés à la fois par devant et par derrière. De toute part la mort les entourait sans refuge et sans merci ; aussi ce fut une boucherie plutôt qu'une bataille ; les hommes qui formaient tout-à-l'heure ces légions si fières et si nombreuses, tombaient comme les pierres d'un mur que la main d'un géant eût renversé.

Quand les Normands furent las de carnage, ils laissèrent échapper le reste de leurs ennemis. Les habitants de Messine en voyant arriver à eux ce débris mutilé et sanglant de leur dernière armée, furent plongés dans la douleur et dans la plus affreuse des consternations. Les chants victorieux s'éteignirent sur leurs lèvres tremblantes et se changèrent en gémissements. — Partout les larmes, partout le deuil.

Si Roger eût profité de sa victoire pour marcher sur Messine et prendre cette ville d'assaut, il n'eût trouvé aucune résistance, tant le deuil était général; et secondé par les chrétiens qui eussent pris les armes à l'intérieur, les portes se fussent pour ainsi dire ouvertes d'elles-mêmes à son approche.

Mais, soit qu'il ne comptât pas suffisamment sur le secours des chrétiens enfermés dans Messine, soit qu'il n'appréciât pas à sa juste valeur l'immense résultat de sa victoire, ou qu'il pensât pouvoir sans danger retarder le siége jusqu'au surlendemain afin de donner à ses soldats un repos nécessaire, il retourna au lieu de son campement et fit savoir au duc, le bon état de ses affaires en lui demandant

de lui envoyer en toute hâte de nouvelles troupes.

Robert Guiscard, enchanté des heureux commencements de cette entreprise, s'empressa d'envoyer au comte tous les Normands et les Lombards qu'il avait auprès de lui.

Roger, aussitôt qu'il eut reçu ce renfort, sachant par expérience que Messine était la clé de toute la Sicile, établit son camp le plus près qu'il put de la ville, non loin du rivage (1), et s'apprêta à en commencer vigoureusement le siége; mais l'imminence du danger avait ranimé les Sarrasins, un instant plongés dans la désolation; le désespoir, ce suprême conseiller de la terreur avait armé tous les bras, ceux des femmes, des enfants et des vieillards; tous semblaient avoir retrempé leur énergie dans le sang de leurs compagnons massacrés, tous entouraient les murailles, jetant sur les assiégeants des pierres et de l'huile bouillante; leur résistance était acharnée. Aussi, malgré le nouveau renfort venu de Calabre le comte vit clairement

(1) Fazelle, liv. VII, dit : Sur cet abaissement du rivage que l'on appelle aujourd'hui *San-Rimieri*.

que ses troupes n'étaient pas assez nombreuses pour enlever la ville d'assaut, et craignant d'un côté de s'exposer à une irruption des Barbares qui pourraient venir des autres villes; de l'autre, ne voulant pas, par une tentative qui échouerait peut-être, rendre la confiance aux Sarrasins et nuire à la réputation de victoires incontestées que s'étaient acquise les Normands, il leva prudemment le siége, et retourna à Reggio rassembler pour cette grave entreprise des forces plus imposantes.

En passant le détroit, il fut assailli par une tempête si violente, qu'il faillit périr avec tous les vaisseaux chargés de butin qui l'accompagnaient; mais après avoir lutté pendant plusieurs heures contre une mer furieuse, il parvint à aborder à Reggio (1).

Aussitôt qu'il fut arrivé, le comte fit des préparatifs pour une nouvelle expédition; Robert Guiscard vint le trouver avec un corps considérable de cava-

(1) Quelques historiens veulent toujours mêler le merveilleux à la réalité, et racontent que, pendant la tempête, le comte Roger, voyant ses vaisseaux perdus, fit vœu d'employer tout son butin à rebâtir l'église de Saint-Antoine, près de Reggio, s'il parvenait à passer le détroit sans danger. A peine avait-il fini sa prière, disent-ils, que la mer se calma, et le passage devint très-aisé; ce qui fut regardé comme un effet miraculeux de la protection de S. Antoine.

lerie. L'armée navale reçut ordre d'aller le rejoindre au plus vite. L'intention de Robert et de Roger était de faire sur les côtes de la Sicile un déploiement de forces qui devait surprendre les Sarrasins, habitués à ne les voir jamais arriver qu'en petit nombre.

Pendant ce temps , Belcam, vice-roi de Sicile , ayant reçu la nouvelle de l'armement des Normands envoya stationner devant Messine la flotte qu'il avait à Palerme , avec ordre de garder le phare et d'empêcher le débarquement, tandis qu'il réunissait par terre toutes les forces dont il pouvait disposer, et prémunissait les villes importantes de la Sicile contre les chances d'un siége. Lui-même, à la tête de nombreux cavaliers, arriva à Messine et disposa ses troupes de manière à recevoir vigoureusement l'ennemi dans le cas où le débarquement auquel il voulait s'opposer parviendrait à s'effectuer.

Aussi lorsque le duc Robert et le comte Roger arrivèrent , ils trouvèrent devant eux la flotte des Sarrasins, qui était beaucoup plus considérable que la leur, et comprenant combien leur désavan-

tage était réel, tant par l'infériorité de leur nombre que par la nature de leur position, ils ne tentèrent pas de forcer le passage (1). — Plusieurs jours se passèrent sans que les Normands pussent trouver une occasion favorable pour franchir cette ligne redoutable d'ennemis. Le duc Robert, dont l'âge avait mûri le courage par les conseils de l'expérience, supportait patiemment ce retard apporté à ses projets, ne doutant pas qu'une circonstance imprévue venant des ennemis ou du hasard, changerait cet état de choses; mais Roger, s'indignait d'une si longue attente, et rougissait de voir la flotte des Sarrasins tenir ainsi immobile l'armée normande. Son orgueil et son courage étaient à la fois humiliés; tout-à-coup une pensée d'une audace étrange et singulière lui traversa l'esprit. Quelque dangereux que fût ce projet,

(1) *Malaterra*, lib. II. cap. VIII. f° 561.

Belcamen vero almiraldus Siciliæ audiens expeditionem versus Siciliam apparari, naves quos Cattos appellant, quæ hostium transitum impediant, a Panormo in Pharum mittens per aliquot dies hostes transire impediunt. Nam quamvis noster navalis exercitus plurimus esset, eorum tamen amplior et fortioribus navibus erat. — Nostri denique tantum modo abundantior Germandos et Galeas, Sicilienses vero Cattos, et Golafres et Dormundos, sed et diversæ fabricæ naves habebant.

quelques douteuses qu'en fussent les chances de réussite, comptant sur la protection de Dieu, et sur son épée, il s'y arrêta résolument.

Il se rendit immédiatement auprès de son frère et lui recommanda d'avoir grand soin de demeurer en ordre de bataille avec le gros de son armée en vue de la flotte ennemie, pour la tenir attentive de son côté; tandis que lui, prenant un détachement composé des hommes les plus vaillants et les plus déterminés, pousserait jusqu'à Reggio, et dans l'ombre de la nuit traverserait le détroit à l'insu des Sarrasins pour aller surprendre la ville de Messine, qui sans nul doute se croyait en sûreté et hors de tout danger tant que la flotte du vice-roi garderait le passage du phare.

Robert ne put s'empêcher d'applaudir à un projet si beau et si hardi; mais il s'y refusa, ne voulant pas exposer son frère à un semblable péril, et préférant la vie de Roger à toute conquête (1). Le comte arrêta promptement l'indécision du duc, en lui rappelant ce qu'il avait fait lui-même, les

(1) *Malaterra*, lib. II, cap. X.

Duce vero, timore amittendi fratrem, hoc negante et dicente se nil per fratris mortem lucrari velle, sed potius fratris vitam omni lucro præponere.

hauts faits de leur aîné Guillaume et les grands coups d'épée que les fils de Tancrède avaient toujours frappé; ne portait-il pas le même nom, n'avait-il pas le même sang dans les veines? son cœur se sentait aussi vaillant que l'était le leur, son bras aussi fort et sa foi en Dieu aussi grande.

« Va donc, mon noble frère, mon hardi Roger, lui dit le duc, dont les yeux étaient mouillés de larmes, va, puisqu'il m'est impossible de te retenir. Un grand cœur peut seul concevoir une aussi grande pensée, et que celui qui veille sur tous t'aide et te conduise! »

Les deux frères s'embrassèrent, et le jeune comte alla tout préparer pour que son expédition eût lieu la nuit suivante.

Les projets les plus hardis, les plus aventureux sont presque toujours ceux qui réussissent le plus sûrement, en raison même de leur excessive hardiesse et de leur apparente impossibilité. Aussi ce que le comte avait prévu arriva; — la flotte des Sarrasins concentra toute son attention et toute sa surveillance sur l'armée de Robert Guiscard, qui avait eu soin de la tenir la nuit entière en alerte par divers mouvements exécutés sur des points opposés.

Pendant ce temps, Roger traversait le détroit impunément et prenait terre à deux milles de distance de Messine, dans un lieu appelé *le Monastère*, ayant avec lui un bon nombre de soldats d'élite choisis parmi les plus audacieux ; il fit débarquer en silence ses hommes, ses provisions, ses machines et tous ses instruments de guerre; puis il renvoya les navires afin qu'aucun des siens ne pût avoir l'espérance de s'y réfugier (1), et que tous fussent bien décidés à vaincre ou à mourir.

Lorsque toute sa troupe fut réunie, Roger, tenant dans ses mains les enseignes de la Sainte-Croix de Messine, s'écria :

« Hommes courageux, guerriers d'une vaillance et d'une foi à toute épreuve, s'il en est entre vous qui soient attachés au nom de Roger, qu'ils le montrent en combattant aujourd'hui ! La victoire est entre nos mains ; Dieu est avec nous, car notre cause est sacrée. Nous sommes tous les soldats du Christ, voici la croix sainte ; elle seule est à notre tête, suivez-la,

(1) *Malaterra*, lib. II. caput. X.
Naves remittens ne forte aliquis suorum ad illas refugeret. Malaterra ajoute qu'il n'avait avec lui que trois cents soldats. *Ipse comes cum trecentis militibus subsecutus.*

espérez fermement en elle, car c'est en elle seule que reposent vraiment notre salut et notre victoire. »

Et alors, les yeux levés au ciel et s'agenouillant devant tous, il prononça avec vénération la prière suivante :

« O Seigneur Jésus, rédempteur du monde, toi qui ne méprises pas les prières du pauvre, écoute, je t'en supplie, celle de ton indigne serviteur, et accorde-lui d'obtenir la victoire pour ta foi, et d'élever dans la cité de Messine cette croix, enseigne sacrée que je tiens dans mes mains, et sur laquelle, pour la rédemption du genre humain, tu as voulu être cloué et mourir. »

Tous les Normands avaient écouté à mains jointes la prière de leur chef; quand elle fut terminée, ils se relevèrent et s'écrièrent d'une seule et même voix : A Messine ! A Messine!

Le comte, sans perdre de temps dans la crainte que son stratagème ne fût découvert par les ennemis qui gardaient la côte, marcha droit à Messine et l'assiégea du côté qui regarde le midi. Il avait une telle foi en Dieu dont il vengeait les outrages et les injures, une telle confiance en ses soldats, avec lesquels marchait toujours la victoire, qu'il ne regarda pas

un seul instant comme douteuse la réussite de ce siége. Bien que la place fût dépourvue de ses plus intrépides défenseurs (car un grand nombre avait été rejoindre la flotte), les habitants s'apprêtèrent cependant à se défendre vigoureusement.—Aussitôt que le signal de l'attaque fut donné par Roger, on vit les assiégés accourir sur les murailles. Comme la première fois, les femmes, les enfants, les vieillards s'étaient armés, résolus à se défendre jusqu'à la mort; mais les Normands lançaient sur eux avec des machines terribles et inconnues, des morceaux de pierres et des bâtons ferrés, tandis que d'autres s'approchant des murs, cherchaient tantôt à les entailler à grands coups de pics, tantôt à y placer des échelles. Pendant ce temps, les Sarrasins roulaient de leur côté de grosses pierres sur les assiégeants, et faisaient pleuvoir sur eux une grande quantité de poix mêlée avec du souffre et de la cire enflammée, en poussant selon leur coutume des cris affreux pour effrayer leurs ennemis; mais ni la multitude encombrant les murailles, ni les bâtons de fer et les masses d'armes lancés avec violence, ni les cris épouvantables ne pouvaient intimider ces Normands décidés à périr tous devant les murs

de Messine ou à entrer dans la ville. Ils s'acharnaient au contraire à l'assaut, avec plus de courage et d'énergie encore, employant les béliers, les frondes et autres armes en usage à cette époque. Roger combattait au milieu d'eux comme le dernier de ses soldats.

Pendant longtemps la résistance des assiégés fut égale à l'ardeur des assiégeants. — Des deux côtés il y avait des prodiges de valeur et des actes héroïques de courage; mais à la fin les Sarrasins, auxquels leurs ennemis ne laissaient pas un instant de trêve, perdirent courage en ne voyant pas arriver les secours qu'ils attendaient de l'armée du vice-roi ; et désespérant de leur salut ils abandonnèrent les murailles. Déjà les chrétiens, dans l'intérieur de la ville, avaient commencé l'attaque, et réunis en grand nombre, s'étaient répandus par les différents quartiers, massacrant sans pitié tout ce qui se trouvait sur leur passage; une partie des Normands voyant les murs dégarnis de défenseurs, les escaladèrent, tandis que d'autres à l'aide de machines, enfonçaient les portes et renversaient les bastions.

Alors commença un carnage horrible ; le sang

coulait à flots dans les rues et dans les maisons ; l'on n'entendait de tous côtés que des cris de prière mêlés à des cris de mort ; les Messiniens tombaient frappés de cruelles blessures.

Au milieu de ce massacre sans merci, un jeune homme parmi les plus nobles des citoyens de la ville de Messine, essaya de fuir vers le rivage avec sa sœur échappée par miracle au carnage. — C'était une jeune fille de la plus rare beauté; ses longs cheveux noirs pendaient en désordre sur ses épaules, et la terreur répandue sur son visage donnait à tous ses traits une expression superbe. Le jeune homme la serrait dans ses bras et fuyait aussi vite que ses forces pouvaient le lui permettre. Il était parvenu à une rue étroite conduisant aux portes extérieures de la ville; ceux qui les poursuivaient, un instant arrêtés par d'autres victimes, les avaient perdus de vue, mais les forces de la pauvre enfant étaient épuisées, sa tête, plus pâle que la mort, était inclinée sur l'épaule de son frère comme une plante fragile détachée de sa tige; car c'était une toute jeune vierge d'une nature faible et débile. Le jeune Sarrasin s'arrêta pour qu'elle pût reprendre haleine, et

cherchait par ses paroles à ranimer son courage et ses forces (1).

Mais la jeune fille ne répondait pas, et ses yeux étaient fermés comme s'ils eussent dû ne jamais se rouvrir.

Tout-à-coup les soldats reparaissent à l'extrémité de la rue ; ils ont retrouvé la trace des deux jeunes gens, et la beauté de la jeune messinienne les rend plus que jamais ardents à sa poursuite. Le Sarrasin enlève sa sœur dans ses bras, la met sur ses épaules, et chargé de ce pieux fardeau, il recommence sa course ; mais sa fuite ne peut être rapide, car ses forces sont épuisées, et ceux qui le poursuivent avancent toujours ; il fait un dernier effort, invoque le prophète : c'est en vain, ses genoux fléchissent, et les soldats normands redoublent d'ardeur : plus d'espoir ! il va être massacré, et sa sœur flétrie et souillée !

Alors, dans un élan d'extrême résolution, il la

(1) *Malaterra*, lib. II. cap. XI. f° 562.
Inter quos et quidam juvenis, de nobilioribus Messanæ urbis civibus sororem habens pulcherrimam, dum fugiens, secum adducere nititur, puella ut tenuis virguncula et debilis naturæ, timore, et insolito cursu deficere cœpit.

prend, la serre sur sa poitrine, et tout fondant en larmes, la couvrant de baisers et de gémissements ; car c'était sa sœur unique, sa sœur bien-aimée, il la tue avec son épée, préférant en être l'assassin et la pleurer morte que de la voir devenir la proie d'un vainqueur insolent, qui n'était pas de sa religion (1).

Quelques instants après, frappé lui-même de plusieurs blessures, il tomba sur le corps expirant de sa sœur.

Pendant ce temps le massacre et le pillage continuaient dans l'intérieur de la ville, et il ne restait aux Sarrasins aucune chance de salut ou de refuge.

Lorsque le comte Roger pensa avoir assez satisfait au juste ressentiment de ses soldats et à la vengeance des chrétiens, il fit cesser le massacre, parcourant lui-même à cheval les principales rues de Messine ;

(1) *Malaterra*, lib. II. cap. XI. f° 562.

Frater ad fugam dulcissime verbis excitans, dum minime proficit, viribus exhaustam videns, ne inter Normannos remanens, ab aliquo eorum corrumperetur gladio, appetens interfecit. Et quamvis præ dulcedine, langoris sororis lachrymis perfunderetur, unica enim erat, maluit sororis interemptor fieri, et mortuam flere, quam soror legis suæ prævaricatrix fieret, et ab aliquo lege sua non contento stupraretur.

et on l'entendit crier de cette voix calme et forte qui la veille excitait les Normands au combat :

« Soldats, que nul ne verse plus de sang humain, c'est l'ordre de votre chef. »

La petite armée se porta immédiatement à l'église de l'Épiscopat pour rendre grâces au Seigneur éternel.

Le comte fit alors venir devant lui les trois envoyés, Nicolas Camulia, Jacques de Sacca, Ansaldes de Pactes, et leur rendant l'enseigne de la croix qu'ils lui avaient confiée au nom de la ville :

« Chrétiens, mes frères, leur dit-il, chevaliers pleins de cœur et dignes de toute louange, voici la bannière sacrée de la sainte croix de Messine, arme heureuse que vous m'avez confiée à Melito. Ainsi que je vous l'ai promis, je l'ai rapportée ici de mes propres mains; recevez-la et placez-la selon votre volonté pour l'honneur du Dieu souverain et la gloire éternelle de cette cité (1). »

Nicolas Camulia et Jacques de Sacca reçurent la sainte bannière des mains du comte et la placè-

(1) *Brevis historia Liberationis Messanæ a Stefano Baluzio.—Muratori,* T. VI. f° 613.

rent au sommet de la tour, qui fut depuis le clocher de l'église épiscopale de Saint-Nicolas (1).

C'est ainsi que l'an de notre salut 1060, Messine fut la première ville de la Sicile délivrée du joug des infidèles et rendue aux chrétiens par le comte Roger, âgé alors de vingt-neuf ans.

Quelques Sarrasins, échappés au massacre et à la captivité, vinrent, couverts de sang, apporter la triste nouvelle de ce siége à la flotte, et à l'armée de terre campée sur le rivage.

Ce fut, on doit le penser, un étonnement et une consternation générale; car les Sarrasins étaient dans la plus grande confiance, en empêchant l'armée ennemie de passer le détroit, de la tenir toute entière arrêtée devant eux.

Le vice-roi, après avoir recueilli les malheureux qui, parvenus à franchir les portes de Messine, erraient dans la campagne, remonta dans ses vaisseaux pour retourner en toute hâte à Palerme, et empêcher l'envahissement dont les chrétiens menaçaient la Sicile.

(1) *Idem.* — Et magna omnium lætitia vexillum in turri, quæ nunc ut campanile ecclesiæ Sancti-Nicolai episcopatus extulere.

Leur retraite, laissant en pleine liberté le passage du phare, le comte envoya les clés de Messine à son frère, et le pria de venir aussitôt avec son armée.

Le duc Robert s'empressa d'accourir.

Tous deux, pleins de joie d'une si grande victoire, mais aussi pleins de piété chrétienne, détruisirent, sans y laisser une pierre, la mosquée élevée à Mahomet, renversèrent tout ce qui avait servi au culte impie des infidèles, et lavèrent l'église chrétienne des souillures de l'idolàtrie.

Ensuite le comte Roger accomplit pieusement ce qu'il avait promis au saint Pontife, et fit, selon son vœu, trois parts du butin : — une pour la reconstruction des églises, l'autre pour ses soldats, la troisième pour lui-même.

Les deux frères s'occupèrent ensuite à relever les bastions, les forteresses, et à entourer la ville d'une nouvelle ceinture de fortifications ; ils voulaient surtout ne pas laisser leurs soldats s'amollir et s'énerver dans l'inaction ; car la terreur des Barbares servait merveilleusement leurs projets. Aussi ils se dirigèrent incontinent sur Ra-

metta, avec une armée augmentée de nouveaux bataillons récemment arrivés d'Italie, et dont le commandement fut confié à Benhumen.

Les habitants de cette place, instruits par le sac de Messine du sort qui leur était réservé s'ils tentaient une défense inutile, ouvrirent leurs portes au duc Robert, et lui firent serment de fidélité sur les livres de leurs lois.

Celui-ci, après avoir laissé une garnison dans la ville, parcourut en vainqueur tout le pays avoisinant qui s'appelle la plaine de Mili, s'emparant de tous les châteaux presque sans coup férir. De là il s'avança, sans rencontrer aucune résistance, à Maniaci, petite ville bâtie par Georges Maniacès, au pied du mont Etna, dans le *val-di-Demona*. A peine les habitants de Maniaci, dont la plus grande partie étaient des chrétiens jusqu'alors tributaires des Sarrasins, eurent-ils appris l'arrivée des Normands, qu'ils se rendirent chez le commandant de la place, et après lui avoir représenté l'impossibilité de soutenir un siége, se réunirent aux habitants de la vallée, et accoururent pleins d'allégresse au-devant de l'armée chrétienne.

Le duc Robert s'arrêta à Maniaci seulement le

temps d'y établir garnison, et, poussant en avant, marcha sur Centorbi, ville qui avoisine l'Etna, mais du côté qui regarde Catane (*Catania*).

Les habitants de cette ville étaient résolus à une résistance désespérée, préférant la mort à la domination des chrétiens. Ceux-ci en commencèrent le siége; mais comme ils s'étaient affaiblis par les garnisons laissées dans toutes les villes sur leur passage, ils furent repoussés. Les deux frères, dont le coup-d'œil habile et profond savait surtout envisager rapidement le bon ou le mauvais côté d'une position, arrêtèrent l'assaut, pour ne pas fatiguer leurs troupes par des combats inutiles et se mettre hors d'état de pouvoir résister à l'armée considérable que les Sarrasins faisaient marcher contre eux de tous les points de la Sicile; car Benhumen avait été instruit de ce mouvement par des éclaireurs qui parcouraient le pays.

Ce fut bien à regret que les Normands, obéissant à leur chef, abandonnèrent les murs de Centorbi; habitués à de continuelles victoires, ils s'indignaient de la moindre résistance, comme d'une insolence digne des plus terribles châtiments.

Le duc alla attendre l'armée des Sarrasins dans

la plaine de *Paterno* ou *Paternione* ; mais comme elle tardait à venir, impatient d'un si long retard, il continua sa marche jusqu'à *San-Felice*, où les Barbares habitaient au fond de cavernes profondes; il les força dans leurs retraites ainsi que des bêtes fauves, et en massacra un grand nombre. — Après avoir reconnu le pays qui l'environnait, trouvant le lieu favorable pour le campement de son armée, il s'établit proche d'Enna, le long d'une rivière appelée alors *Gucreta*, et sur le penchant d'une colline que Fazelle désigne sous le nom de *Papardano*.

Ce fut en cet endroit que l'armée des Sarrasins, forte d'environ quinze mille hommes, et commandée par le vice-roi, gouverneur de la Sicile, vint livrer bataille aux chrétiens. — L'armée du duc Robert était composée de Siciliens, de Lombards, de Normands et d'Italiens; si l'on en croit les historiens du temps, on pouvait en tout compter deux mille hommes.

Belcam était furieux de la prise de Messine tombée au pouvoir des chrétiens sans qu'il eût pu seulement les combattre ; indigné de leur marche victorieuse par le pays, et des ravages qu'ils

y exerçaient, en s'emparant de toutes les villes sur le littoral entre Messine et Catane, il rêvait une victoire signalée, pour effacer tant d'humiliations. Aussi, quand il fut en vue des Normands, dont l'armée, comme nous l'avons dit tout-à-l'heure, était campée sur le versant d'une colline, il fit arrêter ses troupes, et leur montra, avec mépris, cette poignée d'hommes, leur rappelant avec des paroles énergiques l'ancienne gloire des Sarrasins, et la confiance que le sultan leur maître et leur roi, avait en eux. puisqu'il leur avait confié la mission de défendre contre l'usurpation des chrétiens, leur domination en Sicile acquise au prix de tant de sang. — Les Normands, pour s'emparer de Messine, n'avaient-ils pas été contraints d'avoir recours à la ruse, n'osant pas combattre leurs ennemis en face?

« Vaillants soldats, s'écriait-il en parcourant les rangs pour animer leur courage et exciter leur énergie ; voici le jour que le grand Mahomet a réservé à la victoire; aujourd'hui vous vengerez le sang de vos frères, de vos femmes et de vos enfants massacrés à Messine, et dont les corps,

sans sépulture, ont été la proie des bêtes féroces. Que cette vallée serve de tombeau à tous les chrétiens! que ces audacieux Normands soient honteusement expulsés de l'île, comme l'ont été les Grecs, qui osaient nous en disputer la domination. — Frappez! frappez sans merci, sans pitié, pour être agréables au saint Prophète! »

Ainsi parla le vice-roi, et les Barbares répondirent par des cris sauvages en brandissant leurs armes dans les airs. Ils étaient si assurés de la victoire qu'ils brûlaient d'en venir aux mains.

Le chef sarrasin s'occupa alors à disposer ses troupes pour la bataille, et les divisa en trois corps, donnant lui-même ses ordres à chaque chef sur la manière de diriger l'attaque et de mener le combat.

Le duc Robert, par sa position, pouvait observer l'ennemi et connaître tous ses mouvements; il forma deux légions de son armée, afin de ne pas trop diminuer ses forces. Le commandement de la première légion fut donné au comte son frère, qui devait vaillamment soutenir le premier choc des ennemis, tandis que lui, à la tête de la seconde, se tiendrait en réserve, soit pour venir à son aide, s'il

en avait besoin, soit pour compléter la confusion et la déroute des Barbares lorsque leurs rangs seraient rompus.

Ni l'un ni l'autre ne firent un long discours à leurs soldats ; car ils avaient plus ferme espérance en Dieu qu'en eux-mêmes. — Tous deux fièrement debout en avant de leur armée semblaient par leur attitude calme et tranquille, les arbitres de la destinée des batailles ; ils parcouraient d'un regard assuré cette multitude furieuse dont les cris de malédiction arrivaient jusqu'à eux, et se retournaient vers les Normands attentifs aux moindres mouvements de leurs chefs, en donnant à leurs visages une expression à la fois d'ironie et de mépris.

Bientôt des deux côtés le signal fut donné, et les Sarrasins se ruèrent avec furie contre les chrétiens pour écraser d'un seul coup avec leurs nombreux bataillons ce petit nombre d'ennemis. Les Normands restèrent fermes et inébranlables, pour ne pas perdre l'avantage de leur position.

Les Barbares arrivaient toujours comme une mer furieuse dont les flots amoncelés doivent tout renverser, mais ils vinrent se briser contre ce

mur d'airain qui les attendait, aussi calme que la pierre du rivage attend les flots de la mer (1). — Le combat commença ; ce furent des deux parts de rudes coups d'épée et de masse d'armes qui retentissaient sur les armures ; ce furent des casques brisés volant en éclats, des lances rompues, des chevaux renversés qui broyaient sous eux leurs cavaliers, des cris de mort et de combat. De quel côté penchait la victoire ? — nul n'eût pu le dire tant était grand de part et d'autre l'acharnement des combattants.

Alors l'on vit s'avancer au milieu de la mêlée, la tête baissée et la lance en arrêt, les soldats que commandait le duc Robert, marchant les uns à côté des autres comme s'ils eussent été rivés à une même chaîne. Le comte Roger se rallia aussitôt à eux, et tous ensemble, frappant à droite et à gauche, rompirent les rangs des Barbares et commencèrent à y jeter la confusion. — Jusque-là, les ennemis avaient résisté pied à pied ; mais bientôt ils perdirent du terrain et se replièrent sur eux-mêmes en désordre ; car avec l'assurance de la victoire, s'était enfui le courage qui les avait animés. Ce ne fut

(1) *Malaterra*, lib. II.

plus un combat, ce fut une déroute complète. — Chacun ne songeait qu'à échapper à la mort. — C'est ainsi que se réfugièrent à Enna (1) les débris vaincus de l'armée du vice-roi, laissant près de dix mille morts dans la plaine.

Les Normands victorieux, et chargés de butin, rentrèrent dans leur camp; leurs pertes avaient été si minimes dans cette journée, qu'ils donnèrent à cette victoire le nom de *victoria sine sanguine* (2).

(1) Les historiens contemporains appellent aussi la ville d'*Enna*, *Castrogiovanni*. — Sous la domination des Sarrasins, elle portait le nom de *Kafariana*.

(2) *Malaterra*. — *Fazelle*. — *Buffier*.

CHAPITRE TROISIÈME.

1061. — 1063.

SOMMAIRE :

Le duc Robert et le comte Roger marchent sur Enna. — Le siége traîne en longueur. — Le comte Roger dévaste tout le pays dans le *Val-di-Mazara* — Il lève le siége d'Enna et retourne à Messine. — Position des Normands en Sicile. — Le duc et le comte partent pour la Pouille. — Benhumen reste chargé du commandement des troupes. — Le comte revient en Sicile. — Ses excursions sur le littoral de la Méditerranée. — Il se porte sur Trayna, qui se soumet immédiatement. — Le comte y établit un évêché. — Il retourne en Calabre. — Son mariage. — Il revient en Sicile et assiége Petraglia. — Reddition de cette ville. — Il repart pour la Calabre. — Benhumen reprend de nouveau le gouvernement général de la Sicile. — Il s'empare de plusieurs places considérables. — Il est tué par trahison. — Dissensions cruelles entre le duc Robert et le comte Roger, au sujet du partage de la Calabre. — Siége de Melito par le duc Robert. — Le comte Roger s'empare de Géraci. — Grande colère du duc Robert. — Il pénètre dans la ville sous un déguisement. — Il est reconnu par les habitants qui veulent le massacrer. — Dévoûment et mort de Basile. — Le duc est découvert dans une petite église. — Son discours aux Géraciens. — Il est délivré par le comte Roger. — Réconciliation des deux frères. — Les Sarrasins se révoltent en Sicile. — Roger y retourne au plus vite. — Il s'établit à Trayna avec la comtesse. — Il parcourt et ravage le pays environnant. — Siége de Ni-

cosia. — Les Grecs de Trayna se révoltent contre les Normands. — La comtesse se réfugie avec la garnison dans la citadelle. — Cinq mille Sarrasins viennent se joindre aux Grecs. — Le comte en apprend la nouvelle. — Il accourt à Trayna. — Il se fraye un chemin jusqu'à la citadelle. — Cruelle famine des Normands. — Courage de la comtesse. — Résolution désespérée du comte. — A la tête des siens il sort de la citadelle et attaque avec impétuosité les Grecs et les Sarrasins réunis. — Mémorable combat de Roger. — Victoire des Normands. — Massacre des Sarrasins. — Les principaux chefs de la révolte sont mis à mort. — Le comte retourne en Calabre. — Le calife d'Afrique Ben-el-Tamah envoie ses deux fils en Sicile, à la tête d'une flotte considérable. — Le comte débarque aussitôt à Messine. — Serlon, neveu du comte, va à la découverte des ennemis aux environs d'Enna. — La petite troupe des Normands tombe dans une embuscade et est taillée en pièces. — Le comte Roger accourt, et défait les Sarrasins. — Les Normands ravagent une grande étendue de pays. — Les Barbares viennent de nouveau présenter la bataille aux Normands, près la ville de Cerami, avec une armée innombrable. — Victoire de Serlon. — Panique des Sarrasins. — Les Normands les poursuivent. — Combat entre Roger et le chef des Sarrasins. — Victoire importante des Normands. — Vision pendant la bataille. — Le pape, pour gage de la protection du Saint-Siége, envoie, au comte Roger, un étendard béni.

Les princes normands, après avoir laissé une seule nuit de repos à leurs troupes, se mirent en marche vers Enna, place très-forte dont la prise était pour eux de la plus grande importance.

Cette ville placée sur le sommet d'une montagne taillée à pic, était protégée plus encore par sa position que par ses armes, et rendait difficile et surtout excessivement laborieuse toute tentative de

siége. Le duc Robert et son frère ne se dissimulèrent pas la difficulté de cette entreprise ; mais habitués aux choses hardies, aux conquêtes surprenantes, ils n'étaient pas hommes à s'arrêter dans leurs desseins devant un obstacle quelconque. Chacun de leurs pas, en Sicile, avait été marqué pour ainsi dire par des victoires impossibles ; aussi, confiants dans la fortune de leurs armes, ils établirent leur camp et disposèrent leur armée sur une colline qui domine Enna, et n'en est éloignée que de deux milles, séparée seulement par la vallée de Calaxibetta, (*Kala-al-Scibet*) mais leur armée étant trop resserrée sur cette colline d'une fort petite étendue, ils descendirent dans la vallée où se trouvaient des fontaines d'une eau fraîche et limpide, trésor précieux contre les ardeurs brûlantes du soleil.

Les difficultés du terrain faisaient traîner le siége en longueur sans que les ennemis, par quelques sorties, aient donné occasion d'engager contre eux aucune action décisive; la ville, inattaquable par sa position, pouvait seulement être réduite par la famine, mais elle était sans cesse approvisionnée à l'insu des Normands, au moyen de nombreux pas-

sages souterrains dont les habitants de la ville avaient seuls connaissance.

Le comte Roger était d'une nature trop bouillante et trop impétueuse pour pouvoir rester longtemps dans l'inaction; aussi il prit avec lui trois cents cavaliers des plus intrépides, et parcourut en le ravageant tout le *Val-di-Mazara* aux environs de Girgenti; puis il revint chargé de butin près de son frère qui poursuivait toujours avec opiniâtreté le siége d'Enna. — L'hiver approchant, le duc ne put tenir plus longtemps la campagne, et craignant d'un autre côté quelqu'excursion des Barbares sur Messine, il leva le siége et retourna vers cette ville, dans l'intention de la fortifier par des travaux considérables.

Messine, en effet, était pour les Normands le point le plus important de toute la Sicile; il fallait en faire un port imprenable et complètement à couvert contre de nouvelles excursions des Barbares. Aussi le duc Robert fit-il doubler la ceinture de fortifications dont il avait déjà entouré cette ville, agrandir les bastions et élever les murailles. Il fit construire en outre de nombreux magasins pour tenir en abondance des vivres et des munitions de guerre.

Mais la conquête de cette contrée ne marchait pas avec la rapidité que les Normands avaient espérée. — Excepté la prise de Messine, leurs victoires sur les Sarrasins n'avaient amené que de faibles résultats. Les Barbares un instant consternés avaient repris courage et pillaient et dévastaient à leur tour le territoire conquis par les Normands. L'échec que ceux-ci avaient éprouvé devant les murs de Centorbi dont ils n'avaient pu se rendre maîtres, leurs tentatives également infructueuses contre la ville d'Enna avaient relevé l'énergie abattue des Sarrasins, en leur apprenant que les chrétiens n'étaient pas invincibles.

Quand il s'agissait de combattre, les Normands sortaient presque toujours victorieux quel que fût le nombre de leurs ennemis ; mais leur armée n'était pas assez considérable pour pouvoir garantir les villes conquises contre le retour des Barbares, et entreprendre en même temps de nouveaux siéges. C'était là un dangereux écueil contre lequel, après tant de victoires, devait peut-être se briser l'avenir de cette conquête. Pour réduire les Sarrasins à l'obéissance, il fallait peser à la fois sur eux de tous les côtés, et ne pas leur lais-

ser une seule voie de salut: car ils avaient une opiniâtreté intelligente de domination, et le sang des leurs répandu par flots autour d'eux ne laissait point de traces dans leur mémoire. Vaincus, ils se relevaient; chassés, ils pouvaient revenir en Sicile.

Telles étaient les difficultés qui se présentaient de toutes parts. — Les deux chefs normands savaient bien que conquérir n'était pas établir une domination, gagner une bataille n'était pas fonder un empire. Pour arriver au but que le duc Robert et le comte Roger s'étaient proposé, il fallait plus que vaincre les Sarrasins, plus que les expulser de la contrée; il fallait s'établir, s'incruster pour ainsi dire dans le sol comme ces monuments altiers qui bravent les siècles et les orages et voient à leurs pieds s'agiter les tempêtes impuissantes de la destinée humaine.

Malgré la nécessité de leur présence en Sicile, les deux princes normands étaient forcés de retourner en Pouille et en Calabre; leur domination dans ces deux pays n'était pas tellement établie, qu'une absence trop prolongée ne portât un grand dérangement dans leurs affaires. Ils résolurent donc d'y aller passer l'hiver pendant que le chef sarrasin Ben-

humen, qui leur avait donné des preuves incontestables d'habileté et de dévoûment, serait envoyé à Catane, avec ordre d'observer tous les mouvements des ennemis, et de les inquiéter par des courses continuelles dans le pays, en pillant et détruisant tous les châteaux-forts dont il pourrait s'emparer ; car les troupes dont Benhumen avait le commandement n'étaient pas assez nombreuses pour lui permettre de laisser des garnisons sur différents points.

Benhumen exécuta fidèlement ce qui lui avait été ordonné. — Vers la fin de l'hiver, c'est-à-dire dans le mois de décembre, le comte Roger quitta la Calabre, et retourna en Sicile avec de nouvelles troupes choisies parmi des soldats d'élite. Il commença de nouvelles incursions sur le littoral de la Méditerranée, mettant à feu, à sang tout ce qui appartenait aux Sarrasins. Les chrétiens qui habitaient ce territoire, allaient au-devant du comte, et venaient de jour en jour se joindre et se donner à lui, en lui offrant leurs biens et leurs personnes. Roger se porta sur Trayna et s'apprêtait à en faire le siége, lorsque les Grecs, qui étaient en grand nombre dans cette ville, en ouvrirent les portes, et allèrent en procession au-

devant des Normands, portant la croix et les bannières des chrétiens. Le comte se rendit immédiatement à l'église principale de Trayna pour rendre grâces au Tout-Puissant : un prêtre grec, vêtu de ses plus riches habits, (car on était au jour de la Nativité du Christ), descendit les marches de l'église, entouré d'un cortége nombreux, et vint attendre le comte. Celui-ci s'agenouilla pieusement devant lui ainsi que tous ceux qui l'accompagnaient, et reçut la bénédiction du prêtre ; puis il entra dans l'église, et assista avec dévotion à la messe, qui fut célébrée en grande pompe.

Trayna, par sa position dans l'intérieur des terres, était un point important ; aussi le comte Roger la fortifia, et y établit un évêché dont le premier évêque fut Roberto, son parent. Il était encore dans cette ville lorsqu'il apprit l'arrivée en Calabre de sa nouvelle épouse, qui était de la famille des ducs de Normandie. (1). Il se rendit en toute hâte à Melito ; le mariage fut célébré dans cette ville, et presque aussitôt le comte repassa en Sicile où sa présence était indispensable pour mettre le siége de-

(1) *Fazelle*, liv. VII. f° 634, dit qu'elle s'appelait Eremburge, et qu'elle était sœur de Robert, comte de Santa-Fimia.

vant Petralia, (*Hagiraalia*) place forte très-bien gardée par la nature même du terrain sur lequel elle avait été élevée. Les habitants de cette ville, presque tous chrétiens n'avaient aucun intérêt à combattre Roger, et remerciaient Dieu au contraire de pouvoir échapper au joug des Barbares : aussi se rendirent-ils sans difficulté. Le comte y laissa bonne garnison ; et après avoir abondamment fourni la ville de vivres et de munitions de guerre, il s'en retourna à Trayna. — Malgré son ardent amour de gloire et de conquêtes, il ne put résister aux demandes et aux prières réitérées de sa nouvelle épouse, et, laissant à Benhumen le gouvernement général de la Sicile, il revint de nouveau en Calabre. Le chef sarrasin avait à cœur de mériter par de nouveaux services et de nouvelles victoires l'honorable confiance que les chrétiens avaient en lui ; aussi il continua avec énergie ses excursions dans tout le pays, et s'empara, soit par les armes, soit par capitulation, de plusieurs places considérables. Parmi ces dernières Cutelione ou Antulium se révolta aussitôt qu'il fut parti. Benhumen en reçut la nouvelle, et revint en toute hâte vers cette ville voulant, par un acte de sévérité rigoureuse, en impo-

ser aux autres places qui seraient tentées d'imiter cet exemple de rébellion. Les habitants se défendirent avec opiniâtreté, car ils n'ignoraient pas le sort qui leur était réservé, et ils connaissaient l'âme inflexible et dure du chef sarrasin. — De son côté Benhumen menait le siége avec une grande vigueur, et la ville ne pouvait tarder à être prise d'assaut. La terreur qu'éprouvaient les Antuliens leur inspira la pensée d'une trahison.

Un certain sarrasin nommé Nichel, homme très-rusé, se présenta accompagné de quelques-uns des siens pour demander audience au nom de la ville assiégée. Benhumen ne douta pas que ces envoyés ne vinssent offrir la reddition de la ville et demander grâce au nom des habitants. Aussi il leur accorda avec confiance l'objet de leur demande; l'entrevue devait avoir lieu dans une plaine avoisinant le camp des chrétiens. — Le chef sarrasin monté sur un superbe cheval, laissa les siens en arrière et s'avança tout seul vers les envoyés afin de leur donner plus de sécurité, et leur bien montrer qu'il n'avait contre eux aucun projet caché. Il n'en était pas de même du côté de Nichel et des quatre personnes qui l'accompagnaient. Leurs cœurs pleins

de fiel méditait une odieuse trahison. Ils n'osèrent pas cependant attaquer le Sarrasin en face ; car ils craignaient qu'il ne parvînt à s'échapper de leurs mains. Ils convinrent donc entre eux que Nichel, pour attirer toute l'attention de Benhumen lui exposerait avec une grande humilité apparente les regrets des Antuliens, tandis qu'un des leurs, passant par derrière, enfoncerait son épée dans les flancs du cheval, et ôterait ainsi à leur ennemi toute chance de fuite et de salut. — Ce qu'ils avaient décidé ne fut que trop bien exécuté ; le cheval, percé d'une blessure mortelle, tomba aussitôt et renversa son cavalier. Au même moment, et avant que Benhumen pût se relever, les assassins se jetèrent tous à la fois sur lui, le terrassèrent, et, le perçant de plusieurs blessures, lui firent exhaler avec son sang son dernier souffle de vie (1).

(1) *Malaterra,* lib. II. caput XXII.

Antulienses itaque consilium venénoso corde duce Nichele conceptum reperientes, equum ejus primitus spiculo transfigunt, ne sessor, ut sibi primo vulnus datum foret, fraude intercepta, equo sano liberius cum vulnere aufugeret. Sicque equo degecto ipsum etiam in terra confodientes, cum sanguine ultimum vitæ flatum exalare fecerunt.

Fazelle, et *Burigny,* qui a écrit son histoire presqu'entièrement sur cet auteur, racontent d'une autre façon la mort de Benhumen. Mais Malaterra, auteur contemporain, historiographe des princes normands,

Aussitôt que les Normands laissés à la garde de Trayna et de Petraglia eurent appris ce funeste événement, ils en furent consternés ; car en l'absence de Roger, Benhumen avait su mériter toute leur confiance par son courage dans les combats et par les succès qu'il avait obtenus en marchant à leur tête ; leur terreur fut si grande que ne se croyant plus en sûreté dans ces deux villes, ils les abandonnèrent pour se réfugier vers Messine.

Une cruelle dissension entre le duc Robert et le comte Roger vint encore ajouter un malheur de plus à ce fatal événement, — les projets des Normands en Sicile eussent été à jamais détruits si leurs ennemis, plus habiles, eussent su profiter de cette mésintelligence et de la consternation que la mort de Benhumen avait jetée dans tous les esprits. Mais les Sarrasins laissèrent échapper cette seule occasion de reprendre ce qu'ils avaient perdu et de réé-

nous paraît devoir être plus digne de foi pour l'authenticité d'un fait, lorsque ce fait ne regardant pas personnellement les princes il ne peut être accusé de partialité. — Voici ce que dit Fazelle : Benhumen ayant donc été prié de venir s'aboucher avec Nichel, dans un lieu découvert, pour recevoir les propositions qu'il avait à lui faire, fut visé du haut d'un des châteaux-forts de la ville et tué par une grosse flèche lancée par une machine de guerre.

difier, si ce n'est en totalité, du moins en grande partie, leur domination chancelante.

Les deux frères, semblant oublier la grande mission à laquelle ils s'étaient voués, s'occupaient de leur querelle particulière, et ne songeaient pas que l'armée chrétienne, privée de celui qui la commandait, était incapable ou de poursuivre un plan de campagne, ou de résister à la moindre aggression. — Ils armaient des soldats pour se combattre mutuellement, abandonnant ceux qu'ils avaient laissés en Sicile, et dont la confiance et l'énergie n'avaient été que le reflet de celles de leurs chefs.

La seule pensée de leur dissentiment mutuel prenait place dans leur esprit. Le comte Roger demandait à son frère la partie de la Calabre qui lui avait été promise, et le duc se refusait constamment à ce partage, ne voulant céder à son frère que Mélito et Squilaci. Cette injustice exaspéra Roger; après avoir en vain demandé et fait demander une répartition plus égale, il écouta son juste ressentiment, et se prépara à reprendre par les armes un droit que lui enlevait la perfidie du duc. — Cependant, c'était avec un cœur profondément attristé que le jeune comte se voyait contraint à

faire marcher, les uns contre les autres, les soldats de la même armée, et répandre un sang qui n'aurait jamais dû couler qu'en face des ennemis communs. Aussi il envoya une seconde fois des ambassadeurs, et resta près de quarante jours sans prendre une résolution décisive, espérant que Robert, touché par la justice de ses réclamations, mettrait fin à cette cruelle discorde. —Mais il n'en fut pas ainsi : le duc avait un caractère trop inflexible et trop opiniâtre pour revenir sur ce qu'il avait résolu, et loin de prendre en bonne part l'indécision de son frère, il crut y voir, au contraire, un manque de force et de confiance en soi-même ; il partit aussitôt à la tête des siens, et vint mettre incontinent le siége devant Melito. Le comte fut indigné de cette nouvelle injure, et quoique malade de la fièvre, il marcha vers le mont Sant'Angelo, où le duc voulait prendre position ; et par de vives et continuelles attaques, l'empêcha de s'établir sur un terrain avantageux. Robert assiégea Melito vigoureusement.

La guerre entre les deux princes normands, était commencée ; deux frères animés l'un contre l'autre d'un égal ressentiment, abandonnaient de no-

bles entreprises pour une querelle honteuse, faisant d'un même peuple deux partis rivaux. Le comte était irrité par l'injure, le duc poussé par le désir de dominer; et comme ces querelles soudaines entre ceux qui devraient s'aimer et se soutenir, sont les plus terribles et les plus acharnées, le sang coula de part et d'autre en abondance, et jamais combats ne furent plus furieux. Le beau-frère du comte Arnold, un des chevaliers les plus jeunes et les plus braves de l'armée normande, fut renversé du haut des murailles en combattant corps à corps contre les assaillants. Ce fut avec une grande douleur que le comte Roger apprit à sa jeune épouse la mort de son frère; car pour la première fois un mot sorti de sa bouche devait faire couler les larmes de la comtesse; aussi il voulut au moins avec la triste nouvelle de cette mort apporter celle de la vengeance. Il fit une sortie furieuse qui démontra clairement au duc l'impossibilité de prendre jamais la place d'assaut: contraint de renoncer à ses premiers plans d'attaque, celui-ci changea le siége en blocus, et fit élever deux forts vis-à-vis de la place pour la réduire par la famine. Mais le comte n'était pas moins rusé ni moins habile que son frère

dans l'art de la guerre, il se mit à attaquer successivement l'un ou l'autre fort, et consuma ainsi dans des combats inutiles les forces des assiégeants.

Pendant qu'il soutenait ainsi le siége de Melito, des messagers secrets lui firent savoir que les habitants de Geraci, mécontents de l'inflexible sévérité du duc Robert, auquel jusqu'alors ils étaient restés soumis bien plus par crainte que par affection, étaient prêts à se rendre à lui, s'il leur faisait quelque proposition avantageuse. Le comte correspondit aussitôt avec les principaux habitants à l'insu de son frère ; et comme les arrangements traînaient en longueur, il vit que le plus sûr moyen d'arriver à une solution définitive était de se présenter lui-même à Geraci avec un bon nombre de soldats déterminés. — Il partit donc la nuit accompagné d'une centaine de soldats environ, et arriva devant cette place en ami ou en ennemi, selon ce que décideraient les habitants. Il n'y eut pas une longue hésitation, la ville accepta presqu'aussitôt les conditions que lui offrait le comte Roger, et ouvrit ses portes ; car chacun était enchanté d'échapper à la domination du duc.

Lorsque celui-ci en reçut la nouvelle, il entra dans une grande fureur, et le comte était déjà de retour à Melito, après avoir laissé quelques-uns des siens dans la ville, lorsque le duc s'avança contre Geraci avec la portion la plus considérable de son armée; mais les combats inutiles livrés devant Melito, cette tentative de siége échouée malgré de vigoureux efforts, lui firent comprendre qu'il ne pourrait pas facilement s'emparer de cette ville par la force ; car non-seulement elle était en état de se défendre à l'intérieur, mais, d'un instant à l'autre, Roger pouvait lui porter secours du dehors. Il tourna donc son esprit à la ruse, certain s'il parvenait à entrer dans la place, de ramener à lui les habitants soit par des promesses, soit par des concessions. —Le duc était d'un caractère trop résolu, trop audacieux, pour ne pas accepter sans hésitation tous les moyens qui lui venaient à la pensée, surtout lorsque leur hardiesse souriait à à son esprit aventureux. Dès que la nuit fut venue, il prit un costume de paysan, et entra ainsi travesti dans la ville de Geraci. Il se rendit immédiatement dans la maison d'un des plus importants personnages de la ville, appelé Basile; car ce

Basile lui était entièrement dévoué. Grands furent l'étonnement et la stupéfaction de celui-ci en reconnaissant le duc Robert sous les habits d'un pauvre hère. Tout en mettant sa personne et sa maison à la discrétion du prince, il ne put s'empêcher de lui exprimer l'étendue de ses craintes ; mais le duc le calma, et tel était l'ascendant de cet homme, sa force, sa puissance sur ceux qu'il voulait dominer, que les craintes de Basile non-seulement s'évanouirent tout-à-fait, mais qu'il demeura entièrement convaincu de la réussite des projets de son maître; du reste cette conviction eût-elle été moins grande, il ne s'en serait pas moins exposé à tous les dangers pour servir avec dévoûment les intérêts du duc.

Basile avait une grande influence sur les personnages les plus considérables de Geraci, il se rendit chez eux pour les engager à se soumettre de nouveau au duc Robert, qui était, leur disait-il, aux portes de la ville. — Tout en leur montrant la vengeance que celui-ci pourrait tirer de leur ingratitude , il leur rappela que le duc Robert était en guerre avec Roger, et non pas avec les habitants de Geraci, auxquels il avait toujours été sincèrement attaché. Peut-être la négociation fût-elle

arrivée à bonne fin, si un événement malheureux n'était venu renverser des projets si bien combinés. Un des serviteurs de Basile, soit qu'il eût reconnu le duc malgré son travestissement, soit qu'il eût entendu quelques mots de la conversation de celui-ci avec son maître, alla raconter par la ville avec frayeur que tout était perdu, et que le duc Robert était entré dans Geraci. Les habitants furent saisis du plus grand effroi, car ils voyaient compromis à la fois leurs intérêts privés et ceux de la ville. Sans nul doute le duc voudrait tirer d'eux une éclatante vengeance; et Geraci touchait à sa ruine, peut-être même à son extermination. Le peuple surtout s'exaspéra à cette pensée d'un danger aussi imminent ; ne prenant conseil que de sa crainte et de son désespoir, il méditait les projets les plus violents et voulait échapper à la terreur par un meurtre.

Basile, satisfait de ses négociations, s'en revenait paisiblement à son logis, lorsqu'il vit plusieurs groupes très-animés se former successivement dans les rues qu'il traversait. Il s'enveloppa dans son manteau pour ne pas être reconnu et s'approcha de ces groupes.

On parlait du duc, sa présence dans la ville de Geraci était connue, et l'on avait formé le dessein d'entourer la maison où il s'était réfugié pour le massacrer, par crainte de son ressentiment s'il parvenait à se rendre maître de la ville.

Le brave citoyen resta un instant comme atterré devant cette foudroyante révélation ; mais lorsqu'il vit la foule se mettre en mouvement, alors il se rappela les mots de vengeance et de mort qui avaient été prononcés, et, à la faveur de l'obscurité, il courut en toute hâte vers sa maison.

Le duc attendait en toute confiance le retour de Basile et l'issue de sa négociation ; lorsque la porte de la chambre où il était s'ouvrit tout-à-coup, et Basile entra, hors d'haleine et le visage si pâle, que le duc se leva et courut à lui ; mais celui-ci, lui faisant signe de la main de ne point parler, et allant écouter avec attention si personne ne le suivait, referma la porte, et lui dit à voix basse :

« Monseigneur, tout est perdu ; prenez cette issue secrète, et sauvez-vous ! »

Le duc restait immobile à la même place ; car, en

ce moment, l'énergie et la résolution de son caractère s'étaient réveillées ; — la pensée de fuir devant un danger révoltait en lui le soldat.

« On sait que vous êtes à Geraci, reprit Basile, et le peuple en fureur marche sur cette maison pour vous massacrer. Au nom du ciel, fuyez ! »

« Et toi, Basile ? dit le duc. »

« Je reste pour tâcher de les retenir et vous donner le temps de vous échapper, répondit le dévoué serviteur. »

Le duc serra la main de Basile, et, sortant en toute hâte de la maison, alla chercher un refuge dans une petite église qui n'en était pas très-éloignée.

Pendant ce temps, le peuple avait envahi la maison de Basile. Quand il vit que le duc s'était échappé, sa fureur ne connut plus de bornes, et le malheureux citoyen paya de sa vie son généreux dévoûment; les assassins implacables dans leur fureur s'emparèrent avec cruauté de sa malheureuse épouse et lui firent subir le plus affreux supplice (1).

(1) *Malaterra*, lib. II. cap. XXIV.
Uxor quoque ejus cum tanta impietate a suis civibus attracta est, ut

Ensuite ils quittèrent la maison de Basile, et parcoururent la ville, cherchant avec des cris et des hurlements la retraite du duc. Ils découvrirent enfin Robert Guiscard dans la petite église, où il s'était réfugié, et le trouvèrent couvert de poussière et de sueur. — Devant la mort qui venait à lui, le duc retrouva toute l'énergie de sa nature. Son visage calme et digne en imposa à la multitude furieuse; mais il vit bien qu'il fallait désespérer de la vie, puisqu'un citoyen de la ville était tué sans pitié par les citoyens eux-mêmes, puisque l'ami frappait l'ami, le sujet son chef, sans conserver la mémoire d'aucun bienfait (1) : aussi ce n'était plus ce Robert Guiscard si terrible dans la bataille; il conservait toujours la fierté d'une noble race inhérente à sa nature; mais cette mort ainsi obscure, la nuit, sur le parvis d'une église, sans gloire, sans retentissement, sans combat, effrayait pour ainsi dire intérieurement, celui qui cent fois, l'avait bravée en face de ses ennemis. — Dans cet instant suprême

stipite, ab ipso anno usque ad præcordia transfixa inhonesta morte vitam terminare cogeretur.

(1) *Idem.* Quo viso, si dux de vita desperavit, mirandum non est, præsertim cum videbat civem a civibus, amicum, ab amicis, prælatos, a subditis, absque recordatione alicujus præcedentis beneficii, cum tanto furore crudeli ense perimi.

le lion s'était changé en agneau; par cet empire puissant qu'il avait sur lui-même, il dompta sa bouillante nature, ne dicta pas des ordres, mais employa le langage de la persuasion; et, voyant que quelques-uns, plus sages ou plus prudents, cherchaient à apaiser la fureur irréfléchie d'une populace ignorante, il saisit avec empressement cette unique chance de salut (1).

« Ne vous abandonnez pas, leur dit-il, à l'excès d'une joie insensée ; craignez que la roue de la fortune, qui tourne maintenant pour vous et contre moi, ne soit un avertissement salutaire, de l'adversité future qui peut vous frapper à votre tour; car il n'est aucune puissance qui connaisse les décrets divins et puisse en triompher (2). — Vous qui m'entourez ici et me menacez de vos cris furieux, rentrez en vous-mêmes. Sont-ce vos propres

(1) *Idem.* Leoninam ferocitatem, quæ sibi quasi quodam modo innata erat, in agninam transferens mansuetudinem, et cum videret sapientores quosque, ita qui exitum rei prænotabant, ad hoc inniti, ut inordinatum furorem indoctioris vulgi, et minus prospicientis quid damni, quidve lucri, si occideretur, proveniret, talibus eos verbis alloqui adorsus est.

(2) *Idem.* Nolite, inquit, nolite superabundantiori lætitia fallaciter extolli; ne rotalis fortuna, vobis ad præsens, arridens, mihi autem adversa, arrisione suâ vobis indicium prænoret in futurum habende adversitatis, cum nulla potestas absque divina dispositione nemini attribuatur.

forces qui m'ont fait captif? — Suis-je entré dans votre ville en ennemi?—Vous m'avez juré fidélité; de mon côté ai-je violé les promesses que je vous avais faites? Répondez? Cet événement, au contraire, peut tourner d'une manière insigne en votre faveur, en montrant que l'on peut en toute confiance s'appuyer sur la stabilité de votre serment. — Quel honneur y a-t-il pour un millier d'hommes d'en entourer un seul que le hasard a fait tomber entre leurs mains, de violer la foi jurée; et, au sein de la paix, de lui enlever la vie? — Ma mort vous affranchit-elle du joug des miens? il deviendra, au contraire, terrible et cruel pour venger un tel meurtre. — J'ai des guerriers pleins de fidélité, des frères, des parents qui seront inflexibles envers vous, si vous rougissez vos mains dans mon sang; votre action déloyale retentira par toute l'étendue de la terre; et ce parjure, comme un opprobre éternel, retombera sur vous, vos enfants et toute votre postérité (1). »

Ces paroles, prononcées d'une voix ferme et

(1) *Malaterra*, L. II. c. XXIV. f° 565. Muratori. T. V.
Sed et ubicumque terrarum hoc a vobis factum personuerit, opprobrium, propter perjuria, cum omni successione generis vestri incurretis.

énergique ébranlèrent la multitude ; le peuple se sépara en deux parts : les uns faisaient encore entendre des cris de mort ; les autres s'opposaient à la pensée d'un si lâche assassinat : enfin il fut décidé que le duc serait mené en prison.

Les partisans de Robert Guiscard firent savoir en secret à son armée la triste position de leur chef. La seule ressource était de s'adresser à la générosité de Roger ; aussi lui fit-on savoir à Melito la captivité de duc et les événements qui venaient de se passer à Geraci. — A la nouvelle du danger qui menaçait son frère, la tendresse que le comte avait toujours eue pour lui se réveilla ; il oublia son trop juste ressentiment ; et, s'élançant sur le plus rapide de ses chevaux, il partit en toute hâte et ne s'arrêta qu'à Geraci. Aussitôt son arrivée dans la ville, il réunit les principaux habitants pour les remercier du dévoûment avec lequel ils avaient servi ses intérêts ; et, feignant contre le duc une grande colère, il demanda qu'il lui fût livré sans retard. Les Geraciens s'empressèrent d'accéder à sa demande, et amenèrent devant lui le duc Robert chargé de fers. Dès que le comte Roger aperçut son frère, emporté par les nobles élans de sa tendresse fraternelle, il

courut à sa rencontre lui arracha ses fers, et l'embrassa tendrement. — Ce fut une scène touchante; et les plus grands ennemis du duc, ceux mêmes qui eussent applaudi à sa mort, en furent émus malgré eux.

Le duc, très-reconnaissant de la conduite de son frère, abjura aussi de son côté tout souvenir de discorde et de cupidité, et lui céda la moitié de la Calabre, qui était le sujet de leur discussion.

Pendant ce temps, la garnison que le comte avait laissée dans les murs de Melito, mettant à profit la consternation de ses ennemis, s'était emparée des deux forts que Robert Guiscard avait élevés devant les murs de la ville, après avoir fait prisonniers les soldats auxquels la garde en avait été confiée.

Mais à l'arrivée du comte et de son frère, toutes les hostilités cessèrent.

La triste querelle des deux princes normands étant ainsi terminée, le comte Roger, après avoir convenablement fortifié les villes de la Calabre qui lui étaient échues en partage, se prépara à retourner en Sicile pour combattre les Sarrasins, auxquels la mort de Benhumen avait rendu

le courage et l'énergie. L'espèce d'abandon dans lequel les Normands se trouvaient en Sicile, leur attitude craintive avaient contribué à réveiller le courage et l'espérance dans le cœur de leurs ennemis. — Roger ne se dissimula pas le danger de cette position, et voulut en rentrant dans cette contrée frapper de grands coups et reprendre tout d'abord le rang victorieux qu'il avait volontairement abandonné. Il leva des subsides dans toutes les villes de sa dépendance au nom de la religion et de la foi chrétienne, et amassa ainsi beaucoup d'argent; ensuite il s'occupa à réunir de nouvelles troupes, et ayant avec lui une grande provision d'armes et de chevaux, il entra en Sicile. Cette fois, il emmena avec lui la comtesse sa femme, et se rendit directement à Trayna. La froideur des habitants envers lui, après une si longue absence, l'étonna grandement; il en chercha les motifs, et apprit alors que les Normands, auxquels avait été confiée la garde de Trayna, s'étaient livrés sans pudeur à tous les excès, s'emparant par violence, et même avec les plus mauvais traitements, des jeunes filles les plus chastes et des matrones les plus respectables de la ville. — Le comte, indigné

d'une si odieuse conduite, s'empara sans retard des plus coupables, en fit sévère et prompte justice par la mort ou par la prison, et laissant la comtesse dans la citadelle, avec un renfort de nouvelles troupes, il se mit à ravager le pays d'alentour, se rendant maître de tous les châteaux-forts qui appartenaient aux Sarrasins. C'est ainsi qu'il arriva devant Nicosia. Le comte travaillait avec activité à réduire cette place, dont la position et les hautes murailles rendaient le siége long et difficile, lorsque les Grecs de Trayna, soit qu'ils fussent mal intentionnés envers le comte, soit qu'ils craignissent encore pour leurs femmes et leurs filles la violence des Normands qui habitaient dans leurs propres maisons, sachant le comte Roger grandement occupé devant Nicosia, crurent le moment favorable pour tenter une rébellion. Ils espéraient s'emparer facilement de la faible garnison laissée dans le château auprès de la princesse. Aussi les principaux habitants de la ville, s'étant réunis, résolurent de secouer le joug des Normands, soit en les chassant de Trayna, soit en les massacrant jusqu'au dernier s'ils essayaient de résister. — Cette résolution, une fois

arrêtée; les Grecs prirent les armes; dès les premières manifestations de révolte, la garnison se retira prudemment dans la citadelle, résolue à défendre jusqu'à la mort, la femme de son chef, confiée à sa garde. Cette mission d'honneur et de loyauté doublant les forces et le courage de chacun, les braves Normands, quoique bien inférieurs en nombre, se défendirent vigoureusement.

La nuit seule vint interrompre le combat.

Les Sarrasins des lieux environnants, ayant appris la révolte des Traynaisiens, leur envoyèrent aussitôt un secours de cinq mille hommes. La position des assiégés devenait tous les jours plus critique; heureusement le comte reçut aussi la nouvelle de ce soulèvement et de l'arrivée des Sarrasins; abandonnant immédiatement le siége de Nicosia, il accourut en toute hâte à Trayna, fondit avec impétuosité sur ses ennemis, et se fraya facilement, avec les siens, une route jusqu'au château-fort, où la comtesse et la garnison étaient enfermées. — La ville se trouvait donc divisée en deux parties : l'une tenait pour Roger dans la citadelle, et l'autre était au pouvoir des Grecs alliés aux Sarasins.

Des deux côtés on se battait avec une égale énergie; mais bientôt les assiégés manquèrent de vivres et de munitions, lorsque les Grecs, au contraire, avaient tout en abondance. Peu à peu la disette et la famine furent poussées à un tel point, que les Normands se virent réduits à la dernière extrémité; le comte lui-même, et sa jeune femme, manquaient des choses les plus nécessaires. — Chaque jour aggravait leur triste position; avec la misère était venu le découragement, car, ajoute le chroniqueur *Malaterra* dans le récit naïf de ces tristes événements : « La pénurie de leurs vêtements, était telle que le « comte et la comtesse ne possédaient plus qu'une « seule chemise dont l'un ou l'autre se servait alter- « nativement selon qu'il en avait un plus urgent « besoin; la jeune comtesse, sans laisser échap- « per une plainte, éteignait la soif qui la dévorait « avec de l'eau impure, et sa faim, avec des lar- « mes(1). » Elle était pleine de force et de courage à tout supporter, et montrait à ceux qui l'entouraient un visage calme et serein, sur lequel elle

(1) *Malaterra*, lib. II. cap. XXIX. p. 566.

Vestium etiam tanta penuria illis erat, ut inter comitem et comitissam non nisi unam capam habentes, alternatim, prout unicuique major neces-

s'efforçait d'effacer les traces de ses souffrances et de ses insomnies. — Toutefois malgré son énergie, malgré la résolution de sa volonté, les privations qu'elle endurait altérèrent à tel point sa santé, que la force de son cœur vivait pour ainsi dire seule en elle; ses joues pâlirent et se creusèrent; son regard affaibli s'éteignit; et ses forces étaient tellement épuisées, qu'elle chancelait à chaque pas. Le comte pouvait tout supporter, excepté les tortures de cette pauvre femme, dont la vie s'échappait ainsi devant lui, sans une plainte, sans un gémissement, et pour ainsi dire avec un sourire sur les lèvres.

Devant la pâleur de la comtesse, devant ses souffrances qu'il devinait, il sentit l'énergie de son âme prête à faiblir et résolut de tenter un dernier et énergique effort. Il rassembla ses soldats dans la cour d'honneur du château; et paraissant au milieu d'eux armé de toutes pièces, il les exhorta à se préparer à un combat qui devait les sauver, ou leur donner au

sitas incumbebat, ea utebantur.—Sed juvencula comitissa sitim quidem aquâ extinguebat; famem vero non nisi lachrymis, et sumno aliquid unde non habens, refrenare sciebat. Certamen assiduum, quod cibus non cibus suppeditabat hostilis impugnatio abesse prohibebat.

moins la mort d'un soldat. Cette résolution du comte fut reçue avec des cris de joie; chacun semblait avoir oublié son abattement et sa misère, et retrouvait toute son énergie pour se saisir de ses armes : — ce n'étaient plus des hommes, c'étaient des lions poussés par la faim, rugissants et terribles.

La nuit qui précéda ce dernier combat parut à tous interminable. — Au point du jour le signal est donné. La garnison s'élance hors de la citadelle avec des cris de joie et de guerre; les Grecs et les Sarrasins réunis, soutiennent valeureusement ce premier choc. Les Normands combattent avec une rage et une impétuosité peu communes; cependant ils ne prennent sur leurs ennemis aucun avantage. Roger s'en aperçoit, il sent qu'il est arrivé à ce moment suprême, où se joue en un jour toute la destinée d'un homme, il lève les yeux au ciel, fait un signe de croix, et déchirant de ses éperons les flancs de son cheval, s'élance tout seul au milieu de la mêlée. — Alors commença un de ces combats d'un seul contre tous, tels que les décrivent Homère et le Tasse, et qui semblent si merveilleux, si impossibles, si au-dessus de la force humaine, qu'on les croirait in-

ventés par le génie du poète, et non pas accomplis par une épée. Il frappe sans regarder à droite et à gauche, brisant toutes les têtes sur lesquelles sa masse d'armes s'abat, et ainsi que le moissonneur dans un champ, se traçant un large chemin dans la mêlée. Il ne s'inquiète pas si les siens le suivent pour lui porter secours, si le nombre des ennemis augmente autour de lui, il marche toujours en avant. Aux coups terribles qu'il frappe, à la large traînée de sang qui marque chacun de ses pas, les Sarrasins ont reconnu le comte de Sicile, et se réunissent pour l'accabler. Son cheval tombe percé d'un coup de lance qui lui traverse les flancs, et entraîne le valeureux Roger dans sa chute. —Le corps du comte reste un instant engagé sous le cheval expirant; tous alors se précipitent à la fois sur lui, et l'entourent; mais lui ne perd ni courage ni espoir et semblable au taureau qui se débat sous le couteau du sacrificateur, il lutte encore, se souvenant de ce qu'il est, et des exploits qu'il a déjà accomplis; par un mouvement rapide il s'échappe de leur étreinte, et se saisissant de la large épée qui est à son côté et la fait tournoyer autour de lui avec force et habileté; on eût dit une

faulx sur un pré verdoyant (1). Les ennemis étonnés s'arrêtent; cet instant de stupeur sauve le comte; il redouble d'énergie et tout en frappant autour de lui des coups terribles et mortels, il se retire contre un mur, pour avoir au moins tous ses ennemis en face (2). Ainsi, dans les forêts touffues, les branches brisées par l'orage couvrent la terre, ainsi de tous côtés sont étendus les cadavres abattus par son bras (3).

Ce fut de cette manière miraculeuse que sa droite et la protection de Dieu, le délivrèrent d'un si grand danger. Quelques instants après les sol-

(1) *Malaterra*, lib. II. cap XXX. f° 567.
Hostes vero eo cognito versus cum fortiori impetu grassantes, equum ejus spiculis confodiunt : ipsum cum equo humi dejectum, manibus corripiunt : quasi taurum ad victimam reluctantem, pertrahere nituntur pristinarum rerum haud immemor extrahere ensem, quo accinctus erat expetens, et in modum falcis virens pratum resecantis, circumquaque impiger vibrando ducens.

(2) *Fazelle*, lib. VII, f° 647.
E veduto il pericolo nel quale si trovava, si ritiró verso un muro per difendersi dalle spalle, e sostenne tanto l'impeto de nemici.

(3) *Malaterra*, lib. II. cap. XXX.
Sola dextra et Dei adjutorio liberatur, tanta strange de inimicis facta, ut sicut in condensis saltibus jacerent a vento diruta ligna, sic circumquaque sibi adjacerent hostium ab ipso perempta cadavera.

dats dont une partie était occupée à piller les magasins de vivres et de munitions de guerre, accoururent à sa défense ; et le comte chargeant sur ses épaules la selle de son cheval pour ne point paraître accélérer sa course par timidité, rentra paisiblement dans la citadelle (1).

L'heureux résultat de cette sortie rendit toute confiance aux Normands ; ils purent se fournir abondamment de vivres et de munitions, mais ils étaient en trop petit nombre, pour se rendre maîtres de la ville.

Les Grecs et les Sarrasins continuaient le siége du château-fort avec opiniâtreté ; la position des assiégés empirait chaque jour, et les combats qu'ils livraient n'y apportaient aucun remède efficace. Les rigueurs de l'hiver semblaient devoir aggraver encore la misère des Normands ; mais elles furent, au contraire, la cause de leur salut. — Les Sarrasins, accoutu-

(1) *Idem.* — Ipse equo amisso, sellam, ne quasi timidus accelerare videretur, asportans, versus suos pedes regreditur.

Ce combat semble si merveilleux qu'il ne serait pas croyable, s'il n'était rapporté, dans tous ses détails, par Malaterra, auteur contemporain, et autres historiens dignes de foi, tels que : *Fazelle*, lib. VII. — *Burigny*, vol I. p. 392. — *Buffier*, p. 188. — Cedrenus. — Anonyme du vatican.

més aux chaleurs de l'Afrique, ou au climat tempéré des côtes de la Sicile, avaient grande peine à supporter sur cette hauteur l'extrême intensité du froid, dont les Normands, habitants du nord, souffraient bien moins qu'eux. Ils cherchaient à ranimer leurs membres engourdis et à combattre le froid, par l'usage des boissons, auxquelles ils finirent par se livrer avec excès. Loin de relever leurs forces, le vin du pays, dont la pesanteur est extrême, leur rendait pendant quelques heures une chaleur factice et funeste, puis les plongeait dans l'engourdissement et dans le sommeil. Aussi tous les jours, de plus en plus épuisés, ils veillaient avec une grande négligence à la garde de la ville. Le comte ne tarda pas à s'en apercevoir et chercha à en profiter. Pour arriver à son but, il commanda aux siens une grande vigilance, et un silence profond, afin que les Grecs et les Sarrasins croyant les Normands également abattus par le froid, et incapables de combattre, s'abandonnassent à une inactivité plus complète encore.

Il attendit ainsi une occasion favorable; elle ne tarda pas à se présenter. — Ce fut pendant la nuit; un brouillard épais couvrait toute la ville et la plus

grande partie des assiégeants était plongée dans le sommeil et dans l'ivresse. Le comte, à la tête des siens, fondit sur eux à l'improviste et en fit un grand carnage. Il avait eu soin de diviser ses troupes en plusieurs corps afin que les Grecs et les Sarrasins fussent attaqués à la fois sur tous les points; ce devint une boucherie bien plutôt qu'un combat, et beaucoup passèrent du sommeil à la mort. Tout le camp tomba au pouvoir des Normands; ils y trouvèrent en abondance des vivres et des munitions qui commençaient à leur manquer. Un bien petit nombre d'ennemis put échapper; quelques-uns se rendirent et obtinrent grâce de la vie; mais Poremia et ses complices, fauteurs de la révolte, furent immédiatement mis à mort. — Le danger auquel le comte venait d'échapper, lui apprit à se tenir en garde contre les habitants de Trayna; pour leur ôter à jamais toute pensée, et toute possibilité de révolte, il augmenta les fortifications de la ville; et après avoir abondamment fourni la citadelle de vivres et de munitions, il y laissa de nouveau la comtesse avec une forte garnison, car des affaires impérieuses réclamaient sa présence en Calabre. Il profita de ce

voyage pour acheter un grand nombre de chevaux qu'il envoya en Sicile.

Le Kalife d'Afrique venait de mourir, Ben-el-Tamah, son fils, ayant été appelé à lui succéder, arma une flotte considérable qu'il dirigea sur la Sicile sous le commandement de ses deux fils; elle fut divisée en deux parties — : l'une débarqua à Palerme, l'autre à Girgenti.

Le comte Roger revint presqu'au même moment de la Calabre, et pendant que l'armée africaine débarquait sur les deux points que nous avons indiqués, il entrait de son côté en Sicile par le port de Messine, d'où il partit directement pour se rendre à Trayna. Il donna quelques jours de repos aux hommes et aux chevaux qu'il avait amenés de la Calabre; puis il détacha son neveu Serlon, à la tête de trente cavaliers, pour aller à la découverte des ennemis aux environs de la ville d'Enna. Les Sarrasins, ayant aperçu de loin la petite troupe que commandait Serlon, arrivèrent sur elle par des chemins détournés en suivant le long des ravins, et, l'ayant ainsi prise à l'improviste, la taillèrent en pièces. Quelque courage que déployassent les Normands, ils furent écrasés par le nombre, le neveu du comte

et deux soldats parvinrent seuls à s'échapper. Dès que Roger eut connaissance de ce triste événement, il accourut au secours de son neveu, mais pas assez tôt pour empêcher le massacre des Normands ; alors il se jeta avec furie sur les Barbares, que ce premier triomphe avait remplis de confiance et d'orgueil ; le combat fut pendant quelque temps, égal des deux côtés ; mais peu à peu les Sarrasins, ainsi que cela leur était toujours arrivé en rase campagne, perdirent du terrain, finirent par se débander, et l'armée normande, profitant de leur confusion, en tua un grand nombre, et revint à Trayna chargé d'un riche butin.

Le comte repartit presqu'aussitôt de cette ville, et parcourut tout le pays en le ravageant jusqu'à Calatagirone (*Katal Gianum*), dans le *Val-di-noto* ; il poussa ensuite jusqu'à Butera et Calatanissetta (*Kalat-al-Niseth*) ; et de là se rabattit sur Enna, dans l'intention de présenter une seconde fois la bataille aux Sarrasins ; mais ceux-ci ne sortirent point des murs de la ville, et laissèrent le comte en toute tranquillité s'emparer d'une grande quantité de bestiaux, qu'il emmena avec lui car la difficulté du terrain, l'excessive chaleur et le man-

que presque continuel d'eau ayant fait périr beaucoup de chevaux, le forcèrent bien malgré lui, à discontinuer pendant quelque temps ses excursions à travers le pays.

Vers le commencement de l'année 1063, les Sarrasins, dont les forces s'augmentaient à chaque instant des nouvelles troupes venues d'Afrique et d'Arabie, marchèrent sur Cerami (*Ceramium*). Leur armée, dit Malaterra, se composait de trente mille chevaux et d'une nombreuse infanterie. Ils établirent leur camp le long d'une petite rivière qui avoisinait Cerami, afin d'être bien en vue des troupes du comte; car celles-ci, par la position escarpée où se trouvait Trayna, dominaient une grande partie du pays, et pouvaient découvrir la multitude formidable de leurs ennemis (1). Sans nul doute les Barbares espéraient que leur grand nombre, et l'éclat resplendissant de leurs armes qui reluisaient au soleil, et couvraient la campagne, ainsi qu'une immense nappe de feu, inspireraient de la terreur aux

(1) *Malaterra*, lib. II. c. XXXIII. p. 568.
Anno verbi incarnati millesimo sexagesimo tertio Africani ergo et Arabici; cum Siciliensibus plurimo exercitu congregati, bellum comiti inferant. Comes vero apud Traynam revertitur, sic triduo, flumine interposito, sese mutuo conspicientes, nec illi versus istos transire flumen præsumebant.

Normands ; le comte Rogeret ses soldats étaient bien loin de se laisser épouvanter par un semblable spectacle ; depuis longtemps, ils étaient habitués à combattre les bataillons innombrables des Sarrasins, qui, cependant, n'étaient pas sortis une seule fois victorieux du champ de bataille. La vue de cette multitude armée ne leur inspira que le désir immodéré d'en venir aux mains. — Le combat que Roger était venu leur présenter sous les murs d'Enna, ils venaient le chercher eux-mêmes près des murs de Cerami. Le comte ne voulait pas rester, comme ils l'avaient fait, enfermé dans une forteresse et regarder d'un œil paisible leur insolente audace. Il sortit de Trayna avec toutes ses troupes et vint camper vis-à-vis d'eux, sur le haut d'une colline, de l'autre côté de la rivière. — Pendant trois jours, les deux armées restèrent à s'observer et pour ainsi dire à se combattre du regard ; les Barbares exécutaient seulement de temps à autre quelques légers mouvements dans le but d'inquiéter les Normands et de leur cacher leurs véritables projets.

Le comte, à cause de l'infériorité de sa troupe, avait tout intérêt à attendre que ses ennemis vins-

sent l'attaquer. Mais il ne put supporter un plus long retard, et quelque désavantage qu'il eût à quitter sa position et à commencer l'attaque ; il aima mieux courir cette chance que de rester ainsi dans l'inaction.

Le matin du quatrième jour, les Sarrasins purent voir sur le haut de la colline la petite armée des chrétiens pieusement agenouillée ; et en tête de tous Roger, leur chef, la tête découverte, les bras croisés sur la poitrine, priant avec foi le Seigneur tout puissant, afin qu'il vînt en aide à ses serviteurs pour l'extermination des infidèles et le triomphe de la religion ; s'ils eussent cessé un instant leurs blasphèmes et leurs cris de malédiction, ils eussent pu entendre les chants chrétiens monter en psaumes religieux jusqu'au ciel (1).

Lorsque les exercices de piété furent terminés, les Normands descendirent rapidement la colline ; mais, au premier mouvement des troupes, les ennemis se replièrent sur Cerami. La rivière les for-

(1) *Malaterra*, c. et f° *idem.*

Nostri vero hostilem affinitatem diutiùs impugnatam ferre nolentes, cum magna devotione, Presbyteris testibus, Deo confessi, pœnitentiâ acceptâ, Dei miserationi sese commendentes, et de ejus auxilio confisi, bellum hostibus inferre vadunt.

çant à faire un assez long détour, Roger profita de cette circonstance favorable pour envoyer en ligne directe son neveu, l'intrépide Serlon, à la tête de *trente hommes d'armes*; ce qui veut dire de trois cents soldats; car chaque homme d'armes, selon l'usage de ce temps, avait dix soldats à sa suite. Serlon avait ordre de se jeter dans la place et de s'y défendre vigoureusement, sans tenter aucune sortie jusqu'à l'arrivée de Roger, qui viendrait à la tête de tous les siens prendre l'armée des Sarrasins par derrière.

Serlon entra dans la place comme on le lui avait prescrit et s'y défendit avec énergie. Il attendait avec impatience l'arrivée du comte pour s'élancer contre les Sarrasins, et quitter ce rôle passif qui l'enchaînait dans l'intérieur des murs, lorsqu'une occasion favorable se présentait de surprendre les assiégeants; il n'eut pas le courage de la laisser échapper, et désireux de venger par une action d'éclat l'échec dont ses braves soldats avaient été dernièrement la victime, il sortit à la tête des siens par une petite porte-basse sans calculer la multitude innombrable de ses ennemis. Heureusement, les Barbares ne s'aperçurent point

de ce mouvement, et Serlon, fondant sur eux à l'improviste avec autant de fureur que de rapidité, porta la mort et le désordre dans les premiers bataillons. Ceux qui suivaient, n'avaient point vu les Normands sortir de la ville, ils crurent être tombés dans une embuscade, et, sachant l'armée du comte sur leurs derrières, prirent la fuite avec une extrême confusion. — Un grand nombre fut tué.

La nouvelle de cette heureuse hardiesse transporta de joie le comte Roger, car ce succès inattendu changeait tout-à-coup la face de la bataille et doublait la confiance de ses soldats; il voulait incontinent marcher sur les Barbares et profiter de ce premier moment de désordre et de frayeur pour les tailler en pièces. Mais dans son armée les avis étaient partagés : les uns voulaient poursuivre à outrance l'ennemi qui venait de prendre un nouveau campement à un mille environ de Cerami et cherchait à rallier ses cavaliers débandés. — Les autres, et parmi ceux-là se trouvaient de vieux et vaillants capitaines, disaient que c'était trop tenter la bonté de Dieu et la fortune des batailles; il fallait, selon eux, profiter de cette victoire sans courir les

hasards d'une défaite dont les conséquences pouvaient être terribles.

La bouillante ardeur du comte, son amour insatiable de combats lui faisaient supporter impatiemment de tels avis et de si longs retards; mais il crut, par considération pour ceux qui lui parlaient ainsi, et dont le courage et l'intrépidité avaient été cent fois mis à l'épreuve, ne pas devoir se prononcer d'une manière absolue. Il résolut, dans cette circonstance, de s'en rapporter à la décision d'un des capitaines les plus sages et les plus considérables de son armée, que l'on appelait Ursel de Baliol. — C'était un vieux soldat dont le large front dégarni de cheveux portait la noble empreinte de son casque de guerre.

Roger alla donc à lui, accompagné de ceux dont les avis étaient opposés au sien. Ursel de Baliol était devant la tête de son cheval, les deux mains appuyées sur sa longue épée; il s'inclina respectueusement lorsque le comte s'approcha.

Le prince normand lui tendit affectueusement la main.

« Vaillant capitaine, lui dit-il, dont la haute sagesse, et la mûre expérience sont également renom-

mées dans l'armée, nous venons te demander un conseil, afin de nous en rapporter à ce que tu décideras. Les braves capitaines ici présents pensent qu'il serait imprudent de continuer à poursuivre plus avant l'ennemi, après l'avantage inespéré que mon neveu Serlon vient de remporter sur eux. — Du haut de la colline qui dominait l'armée des Sarrasins, tu as pu juger de leur nombre; dans cette importante conjecture, prononce selon ta conscience et selon ta sagesse. »

Ursel de Baliol avait écouté attentivement les paroles du comte Roger.

« Seigneur comte, répondit-il, tarder plus longtemps à attaquer les ennemis, c'est, selon moi, commettre une faute immense, et leur montrer par notre indécision le peu de confiance que nous avons en nous-mêmes. Comme vieillard mûri dans l'expérience des combats, voici ce que je dis : et et comme soldat, j'ajoute , que j'aime mieux briser mon épée, si je dois plus longtemps la conserver dans le fourreau (1).

(1) *Malaterra*, lib. II.
Ursellus de Baliol exploranti Comiti interminatus est, se nunquam vel ibi vel aliàs sibi auxilium laturum, nisi certamen cum hostibus ineat.

Roger accueillit avec joie la décision du vieux soldat, et donna aussitôt ordre à ses troupes de se mettre en marche.

Les Sarrasins avaient partagé leur armée en deux corps; le comte imita cette disposition. Serlon eut le commandement de la légion qui devait commencer l'attaque : deux des plus intrépides capitaines de l'armée normande accompagnaient le comte, Ursel de Baliol et Arisgoste de Puzzol. A peine furent-ils rangés en bataille, que les Sarrasins marchèrent à leur rencontre, comme s'ils eussent eu à cœur d'effacer le souvenir du honteux désordre avec lequel ils s'étaient enfuis sous les murs de Cerami : mais au lieu d'attaquer le corps d'armée de Serlon, ils évitèrent au contraire de se trouver en face de lui, et tournant subitement une colline qui était proche, ils se dirigèrent sur l'arrière-garde, dont Roger s'était réservé le commandement. — Quoique le comte ne comprît pas cette manœuvre des ennemis, il s'apprêta à une vigoureuse résistance; et voyant les siens émus à la vue d'une si grande multitude, craignant surtout que

Buffier, historien français, qui entre dans de grands détails sur ce fait, appelle ce capitaine : *Oursel de Bayeul.*

les rangs de ses soldats ne fussent rompus par l'impétuosité du premier choc des Sarrasins, il baissa la visière de son casque et s'élança le premier à l'encontre de l'ennemi, après avoir crié d'une voix retentissante :

« Dieu est pour nous, il combat avec nous! »

Les soldats suivirent leur chef avec enthousiasme; ce fut ainsi que la bataille s'engagea. — Toute la fleur de l'armée des Sarrasins marchait en tête; aussi, quelque violente et soudaine que fut l'attaque des Normands, elle vint se briser contre cette multitude innombrable.

Pendant ce temps, le second corps d'armée en était venu aux mains avec Serlon de l'autre côté de la colline, et l'on entendait au milieu des cris furieux, retentir sur les armures les masses d'armes et les épées. Des deux parts on déployait une égale ardeur, soit que l'énergie des Sarrasins fût doublée par la présence des fils du Calife, soit que ceux-ci, plus habiles dans l'art de la guerre, eussent pris de meilleures dispositions ; ce n'était plus une foule ignorante combattant sans but et sans pensée, parcourant la plaine au hasard, marchant en avant, quand elle se croyait certaine de la victoire, ou

fuyant en désordre si la terreur s'emparait d'elle; il y avait dans chaque mouvement une régularité calculée et savante. Aussi, les Normands ne purent entamer les cohortes ennemies, et le terrain se disputait vaillamment. Roger était partout où le danger paraissait le plus pressant, portant secours à ceux qui faiblissaient, les animant du geste et de la voix, se mettant à leur tête, et combattant corps à corps contre les plus furieux.

Il eût voulu en refoulant les Barbares dans la plaine, rejoindre la légion que commandait Serlon; mais l'ennemi faisait toujours bonne résistance; quelquefois même il s'élançait avec un choc si impétueux, si inattendu, que les chrétiens, malgré tout leur courage, étaient contraints de lâcher pied. Pour la première fois depuis l'arrivée des Normands en Sicile, la victoire restait longtemps indécise; pour la première fois ils voyaient tomber à leur côté un grand nombre de leurs compagnons frappés à mort. Serlon faisait cependant de son côté des prodiges de valeur. — Ursel de Baliol, malgré son grand âge, combattait ainsi qu'un jeune homme et chaque coup de sa large épée abattait un ennemi; mais la colline séparait les combattants en

deux portions égales, et empêchait les Normands de se réunir pour attaquer vigoureusement le front de l'ennemi. La mêlée dura plusieurs heures ainsi, incertaine et sanglante.

Tout-à-coup, le comte, qui combattait en désespéré, se trouva en face de l'un des chefs de l'armée sarrasine, le plus renommé par son courage et la force extraordinaire de son bras; son armure était d'une telle lourdeur, qu'un homme ordinaire eut été incapable de la porter. Le fer de sa lance et la lame de son épée étaient couverts de sang. Roger n'hésita pas à l'attaquer, certain, si Dieu lui donnait la victoire, d'augmenter par ce combat le courage des siens, et de frapper au contraire les Sarrasins d'épouvante; car l'expérience lui avait appris combien la mort d'un de leurs chefs brisait subitement en eux toute confiance et toute énergie.

Les deux armées s'arrêtèrent tout-à-coup d'un commun accord, et cessèrent de combattre. Le chef sarrasin s'était élancé sur Roger de toute la vitesse de son cheval, pour le percer du fer aigu de sa lance; mais celui-ci, par un mouvement rapide, évita l'attaque; et la lance du Sarrasin effleura

à peine sa cuirasse. La confiance que le Barbare avait mise dans son adresse, jointe à l'impétuosité de son élan, faillirent le renverser de cheval, et sa lance, labourant la terre, se brisa en morceaux; Roger alors lui déchargea sur la tête un terrible coup de sa masse d'armes, mais le casque du guerrier barbare était si solide, qu'il résista à la violence du coup, et celui-ci, prenant à deux mains son épée, la laissa tomber à son tour de toute la force de ses deux bras sur la tête de son ennemi. Roger ne put parer entièrement avec son bouclier; l'épée s'abattit sur sa tête avec le bruit retentissant d'un marteau sur une enclume de fer, et le casque du prince normand, volant en éclats, on vit apparaître sur le front une large traînée de sang. — Ce fut un cri soudain d'allégresse parmi les Barbares; mais leur joie fut courte, car Roger, profita avec la promptitude de l'éclair du moment où le Sarrasin pour le frapper avait les deux bras levés, et lui enfonçant son épée au défaut de la cuirasse, lui traversa la poitrine.

Quand les Sarrasins virent leur chef étendu à terre, ils furent saisis d'une grande terreur; et le comte, la tête nue, sans s'inquiéter du sang qui

coulait sur son visage, les chargea avec un redoublement d'énergie et d'impétuosité.

Les Sarrasins résistèrent encore, mais ils combattaient seulement pour se défendre, et non pour frapper leurs ennemis. Les Normands, dit Malaterra dans le long récit qu'il fait de ce mémorable combat, les sentirent plier sous leurs coups; et alors ainsi que des béliers dans les murailles, ils firent de larges trouées dans ces murs humains qui, si longtemps, étaient restés inébranlables. — Bientôt la déroute fut complète, ainsi les nuages amoncelés sont chassés du ciel par un vent furieux, ou ainsi de timides passereaux s'enfuient devant les serres des rapides éperviers (1).

Roger les voyant ainsi dispersés, se porta immédiatement au secours de Serlon, et attaqua vigoureusement l'ennemi par le flanc. Les Barbares croyaient le comte retenu de l'autre côté de la colline par le second corps d'armée, et dans l'impossibilité d'opérer sa réunion avec Serlon; pris à l'improviste, ils ne tentèrent pas une longue résis-

(1) *Malaterra*, liv. II. cap. XXXIII.
Ut a furenti vento solet condensitas nebularum disrumpi, et sicuti velocissimi accipitres imbecillem turbam ovium disruptam sternere.

tance. Une grande panique s'empara d'eux lorsqu'ils virent les leurs en désordre, cherchant à gravir les montagnes, ou à s'enfoncer dans les ravins pour échapper à une mort certaine; les uns jetaient leurs armes pour fuir avec plus de rapidité, les autres écrasaient leurs compagnons sous les pieds de leurs chevaux. La plaine était encombrée de morts et de fuyards; les chrétiens avançaient toujours en bon ordre, massacrant sans pitié tout ce qui se trouvait à la portée de leurs glaives; et quand le soleil disparut derrière les montagnes, alors seulement cessèrent le bruit du combat et les cris des mourants.

Les Normands, après avoir passé la nuit dans les tentes mêmes des Sarrasins, parcoururent la campagne dès le lever du jour, et gravirent les monts environnants, où les infidèles avaient cherché un refuge. Ils en tuèrent encore un grand nombre, puis revinrent prendre quelques jours de repos, sur le lieu même de la bataille : mais l'odeur infecte des morts amoncelés dans la plaine sous les rayons d'un soleil brûlant, les forcèrent à quitter la place, et ils retournèrent à Trayna, emmenant avec eux un plus riche et nombreux.

Plus de quinze mille Sarrasins perdirent la vie dans cette mémorable bataille. — Ainsi fut dispersée et presque détruite, la plus belle armée que les infidèles eussent mis sur pied en Sicile. Cette victoire d'un petit nombre sur une immense multitude, était si inespérée, si miraculeuse, que l'on ne manqua pas de l'attribuer à un prodige du ciel. Aussi *Malaterra*, et avec lui plusieurs historiens du XIe et XIIe siècle, racontent dans les plus grands détails, qu'une vision apparut aux chrétiens au milieu du combat, et doubla leur courage en leur montrant clairement que le Seigneur était avec eux, et les protégeait contre leurs ennemis.

Cette vision toute étrange et toute fabuleuse qu'elle puisse paraître, porte le cachet de cette époque essentiellement religieuse et mérite d'être rapportée.

«Les chrétiens virent tout-à-coup sortir des rangs « un chevalier inconnu avec des armes étincelantes; « son armure était recouverte d'une tunique blanche, « et sur sa poitrine était une croix rouge. Il montait « un cheval blanc, et tenait à la main une bannière « blanche, sur laquelle était aussi une croix rouge.

« Tous reconnurent aussitôt en lui saint Georges évê-
« que et patriarche d'Alexandrie, qui était mort che-
« valier, et était devenu patron des chevaliers. L'on
« vit aussi au même moment apparaître au-dessus de
« la lance du comte Roger une autre bannière blan-
« che sur laquelle était également une croix rouge. »

Tel est le récit de cette vision (1).

N'est-il pas noble et beau à la fois, de voir ces guerriers intrépides, si vaillants par leur épée, si grands par leur courage, ne rien conserver pour eux-mêmes des exploits qu'ils avaient accomplis, et dans la noble simplicité de leur foi en Dieu, les rapporter entièrement à la divinité. A cette époque où les idées religieuses touchaient presque à la superstition, où la foi encore dans son berceau conquérait le monde chrétien; comment ce petit nombre de guerriers marchant en vainqueurs contre une multitude innombrable d'ennemis, pouvait-il

(1) *Malaterra*, c. *id.*

Apparuit quidam eques splendidus in armis, æquo albo insidens, album vexillum in summitate hastilis alligatum ferens, et desuper splendidam crucem, et quasi à nostrà acie progrediens, ut nostros ad certamen promptiores redderet, fortissimo impetu hostes, ut densiores erant irrumpens. Visum etiam a pluribus in summitate hastilis Comitis vexillum dependens, crucem continens; a nullo, nisi divinitus appositum.

Fazelle, lib. VII.

penser qu'il eut sans la volonté du Seigneur, surmonté tant d'obstacles, renversé tant d'ennemis, remporté tant de victoires, et fondé sur les débris de l'impiété, les bases solides et inébranlables de la religion du Christ.—La foi en Dieu qui avait fait des martyrs pouvait seule en ces temps de guerre et d'envahissement faire des héros. C'était le drapeau qui menait au combat les premiers Normands, et autour duquel la voix du chef appelait ses soldats.

Aussitôt son retour à Trayna, le comte fit rendre de solennelles actions de grâce au Dieu des armées et envoya au pape Alexandre VI, quatre superbes chameaux chargés de riches dépouilles. Le souverain Pontife apprit avec une grande joie les conquêtes de la foi en Sicile; il fit proclamer partout le royaume des indulgences plénières pour tous les fidèles qui se joindraient aux Normands contre les Sarrasins; et voulant donner à ces valeureux soldats un gage de la haute protection du Saint-Siége, il envoya un riche étendard au comte Roger.

En commémoration d'une si grande victoire, et pour consacrer à jamais le jour où Dieu l'avait comblé d'une si insigne faveur, le prince normand prit

pour son cri d'armes et fit mettre sur l'étendard que lui avait envoyé le pape, ces paroles du roi prophète: «*Dextera Domini fecit virtutem, dextera Domini exaltavit me.*»

Ces paroles se trouvent dans tous les diplômes du comte Roger, et les princes et rois ses successeurs les adoptèrent pour leurs devises.

CHAPITRE QUATRIÈME.

1063. — 1076.

SOMMAIRE :

Les Pisans proposent au comte Roger d'assiéger Palerme avec leurs forces réunies. — Refus de Roger. — Il continue ses dévastations en Sicile. — Il retourne à Trayna. — Il quitte de nouveau la Sicile. — Son retour. — Une petite troupe, escortant un immense butin, est vivement attaquée par les Sarrasins. — Le duc Robert arrive en Sicile. — Grande bataille dans la plaine de Missilimir. — Victoire éclatante des Normands. — Les Sarrasins apprennent la défaite des leurs par des pigeons. — Terreur des Barbares. — Le duc Robert et le comte Roger tentent de nouveau le siége de Palerme. — Arrivée de l'archevêque de Palerme au camp du duc. — Combats multipliés. — Assaut de la ville. — Les assiégeants s'emparent de la *Ville-Neuve*. — Les assiégés se réfugient dans la *Ville-Vieille*. — Ils déposent les armes. — L'archevêque est ramené de la petite église de Saint-Ciriaco en grande pompe à Palerme. — Cérémonie de la purification des églises. — Le duc et le comte font bénir leurs épées. — Robert, duc de Sicile. — Trahison de Brachino. — Assassinat de Serlon, après une défense héroïque. — Horrible cruauté des Sarrasins. — Grande douleur du duc et du comte à la nouvelle de la mort de Serlon. — Le duc, en Calabre, envahit les terres du Saint-Siége. — Il

est excommunié par le souverain Pontife, ainsi que le comte et tous les adhérents du duc. — Différentes versions sur l'époque de cette excommunication. — Siége de Naples. —Apparition de saint Janvier. — Mort du comte d'Averse. — Le comte Roger continue la conquête de la Sicile. — Invasion des Sarrasins dans la ville de Nicotra. — Ils s'emparent de la ville de Mazara. — Le comte pénètre la nuit dans la citadelle. — Il fait une sortie contre les Sarrasins et les met en déroute.—Le comte est forcé de quitter la Sicile. — Il laisse le commandement de l'île à son gendre Ugon de Gircœa. —Ugon et Jordan tombent dans une embuscade dressée par Benarvet. — Ugon est tué après des prodiges de valeur. — Grande affliction du comte. — Il retourne en Sicile. — Et ravage tout le *Val-di-Noto*.

A cette époque (1063) la république de Pise était très-florissante, elle s'était rendue redoutable non-seulement aux Génois ses voisins et à toute l'Italie, mais elle avait porté l'effroi chez les nations les plus éloignées. Elle s'était fait un puissant état de la Toscane sur laquelle elle avait établi sa suprématie; de plus elle avait réduit à l'obéissance les îles de Sardaigne et de Corse, et encouragée par la fortune de ses armes, elle avait déclaré la guerre au sultan d'Égypte, reconquis la ville sainte de Jérusalem, et chassé les infidèles de la plus grande partie de la Palestine et de la Syrie. Le grand renom de vaillance que s'étaient acquis les Pisans, tant de vic-

toires successives, tant de pays soumis, n'empêchèrent pas les Sarrasins de Sicile d'envahir les côtes de la Toscane et de se répandre dans l'intérieur des terres. Les Pisans, furieux, voulurent se venger d'une manière éclatante. Ils envoyèrent donc au comte Roger, qui était à Messine, sept galères armées, lui proposant d'assiéger Palerme par mer, si le comte voulait de son côté attaquer cette ville par terre, et ne demandant aucune récompense, aucune part dans le butin. Roger ne se sentait pas assez solidement établi dans la portion de la Sicile qu'il avait conquise, pour tenter une entreprise aussi importante; car le résultat, même le plus heureux lui eût créé de grands embarras, en l'obligeant à diviser ses forces et à laisser une garnison à Palerme. — D'un autre côté les Sarrasins eussent sans nul doute, pendant son absence, recommencé leurs excursions sur le territoire conquis et repris peut-être par surprise quelques-unes des places fortes. Aussi, tout en remerciant les Pisans de leur proposition, il leur fit savoir qu'il était forcé de remettre cette expédition à une époque plus opportune. Ceux-ci, soit qu'ils fussent mécontents de cette réponse, soit que l'impa-

tience les empêchât d'attendre, quittèrent aussitôt le golfe de Messine et se dirigèrent sur Palerme ; mais la ville était vigoureusement préparée à supporter un siége ; aussi ils se contentèrent de briser avec leurs machines de guerre la chaîne du port, et de s'emparer de cinq grands vaisseaux chargés de riches marchandises. Puis ils s'en retournèrent ; et avec le produit de leur butin, ils firent bâtir la plus grande église de leur ville, l'an du salut 1063, ainsi que l'ont consacré les annales de Pise.

L'été était proche, et le comte résolut de retourner pendant quelque temps en Calabre ; mais avant son départ, il fit une course sur les confins du *Val-di-Mazara* sur le territoire de *Collesano*, de *Brucato* et de *Cefalû*, il ravagea tout le pays des environs et revint à Trayna avec une ample provision de bestiaux. Après avoir abondamment fourni de vivres et de provisions cette place où il laissait la comtesse sa femme, il quitta l'île.

Son premier soin fut d'aller rejoindre le duc son frère, en Pouille, puis il mit sur pied de nouvelles troupes, et repassa, vers la fin de l'été, en Sicile.

Ses premières courses furent encore dans le *Val-di Mazara*. Après avoir dévasté de nouveau une

grande étendue de pays, il reprit le chemin de Trayna avec un immense butin. Craignant avec raison quelqu'attaque imprévue de la part des Sarrasins, il avait eu soin de faire marcher en avant un petit nombre de soldats et venait lui-même par derrière avec le gros de ses troupes; les Barbares, au nombre de six à huit cents, se placèrent en embuscade dans un ravin sur le passage de cette petite escorte, afin de l'attaquer par le flanc. Celle-ci marchait en grande sécurité; surprise tout-à-coup par des forces de beaucoup supérieures, elle ne put tenir, et voulut se replier sur Roger, mais les Sarrasins avaient déjà coupé toute retraite. Alors les Normands abandonnèrent le butin dont ils avaient la garde, et cherchèrent en désordre un refuge sur les montagnes. — Le comte ne tarda pas à s'apercevoir de la déroute des siens, et son visage prit une expression de mépris et de colère; il s'élança sur le flanc de la montagne, et, d'une voix retentissante, appelant chacun par son nom, leur reprocha à tous une aussi lâche pusillanimité.

« Un soldat qui a du cœur, criait-il, meurt au

poste qui lui a été confié, mais ne prend pas la fuite ainsi qu'un timide agneau. »

La voix du chef, ces reproches de timidité honteuse qui couraient comme un cri d'indignation à travers les échos, arrêtèrent les fuyards. Ils virent l'armée de Roger s'avancer en bon ordre; alors ils se rallièrent et la rejoignirent.

« C'est au premier rang qu'il faut combattre pour effacer la honte d'une semblable action, leur cria le comte aussitôt qu'il les vit venir à lui. »

Ceux-ci coururent vaillamment contre les Sarrasins, dont la marche était embarrassée par le butin, les attaquèrent à leur tour, en tuèrent une grande quantité, mirent le reste en fuite, et reprirent tout ce dont les ennemis s'étaient emparés. — Cette rencontre, dit Fazelle, coûta au comte un de ses plus habiles et de ses plus vaillants capitaines, Gualtieri Simalo, et un bon nombre de valeureux guerriers (1).

Vers le commencement de l'année 1064, le duc Robert vint en Sicile rejoindre son frère. Tous deux, à la tête de troupes nombreuses, parcoururent une

(1) *Fazelle*, liv. VII.

grande étendue de pays, sans rencontrer nulle part aucune résistance sérieuse ; alors ils résolurent de mettre le siége devant Palerme, car cette ville importante les eût protégés à l'est de la Sicile, comme Messine les protégeait à l'ouest. — Les princes Normands vinrent donc établir leur camp sur une petite montagne, de laquelle ils pouvaient surveiller tous les mouvements de l'ennemi ; mais ils trouvèrent en cet endroit une si grande quantité d'insectes et de reptiles, qu'ils furent forcés d'abandonner ce poste. Ils allèrent camper à une très-petite distance de la ville, et commencèrent aussitôt à l'attaquer. Les Sarrasins avaient réuni toutes leurs forces sur ce point, aussi firent-ils une résistance des plus vigoureuses. — Après trois mois de tentatives inutiles, les Normands se décidèrent à lever le siége qui menaçait de traîner en longueur, et se contentèrent, en attendant une occasion plus favorable, de piller aux alentours de Palerme les châteaux et les maisons de plaisance dans lesquelles les seigneurs Sarrasins avaient entassé des prodiges de luxe et de richesses, de cette façon au moins, leur excursion ne restait pas sans résultat. Voulant se venger en outre de la résistance des ennemis, et du temps précieux

qu'ils avaient perdu, ils désolèrent tout le *Val-di-Mazara*, incendièrent les campagnes et les habitations, et arrivèrent ainsi à une petite place-forte appelée *Burgano* ou *Bugamo*. Celle-ci se défendit avec acharnement : aussi les Normands, après l'avoir prise d'assaut, la rasèrent du sol, firent tous les habitants prisonniers et les embarquèrent pour la Calabre, en leur assignant pour demeure une ville appelée *Scribla* ; cette ville, premièrement détruite et ensuite rebâtie, était restée depuis presque entièrement déserte.

Le duc retourna ensuite en Calabre. Le comte Roger continua à étendre sa domination en Sicile. Beaucoup de villes se rendaient volontairement à lui, et il fatiguait par des excursions et des dévastations continuelles, celles qui lui résistaient.

Afin de donner à ses troupes un lieu de repos et de protection dans cette partie de l'île, il fortifia et remplit de munitions de toute espèce un château-fort près de *Petraglia*, et partit de ce point pour réduire en son pouvoir ou tenir en respect une grande étendue de pays.

Les dissensions survenues entre les Sarrasins vinrent encore servir les Normands. — Occupés à se li-

vrer bataille les uns aux autres, ils ne pouvaient se réunir pour résister à l'envahissement du comte Roger (1).

Celui-ci, tout en continuant ses ravages, retourna du côté de Palerme. Les Sarrasins, indignés de voir ainsi leurs châteaux détruits et leurs maisons pillées, résolurent d'aller attaquer les Normands, et de mourir plutôt tous sur le champ de bataille, que de lâcher pied pendant le combat. — Ayant donc réuni une armée nombreuse et déterminée, ils sortirent de la ville et s'avancèrent le long de la mer, dans une portion de pays désignée sous le nom de *Baiara;* ils rencontrèrent les Normands à six milles environ de Palerme, dans une plaine appelée en langue sarrasine *Missilimir*, et qui depuis a conservé ce nom.

Roger, voyant venir à lui l'armée des Sarrasins, s'arrêta aussitôt; car il était venu seulement dans la pensée de faire quelques excursions à travers le pays, et n'avait pas avec lui des troupes assez considérables pour pouvoir livrer une grande

(1) Bergoshaschimar, grand seigneur de Sicile, avait déclaré la guerre aux Bénichielpides, famille très-puissante en Sicile, et la détruisit, l'an 1066.

Rerum italic. scriptores, t. 6. f° 613. — *Pagius*, an 1066. n° 12.

bataille. — Sa première résolution fut donc d'éviter le combat jusqu'à ce qu'il eût reçu les secours que le duc Robert devait lui envoyer de Calabre. Mais cette décision, conseillée par la prudence, ne put longtemps tenir place dans son esprit à côté des bouillantes impulsions de sa jeunesse et de son courage. Il mit toute sa confiance en Dieu, par le souvenir des victoires inespérées qu'il devait à la protection divine, et, sans plus tarder, se prépara au combat.

Des chants de victoire et des hymnes de prières retentissaient de toutes parts dans l'armée chrétienne.

Les Sarrasins, depuis la défaite de leur brillante armée près des murs de Cerami, avaient perdu la confiance, cette force morale qui centuple le courage et devient presque un gage assuré de la victoire. Le nom seul des Normands jetait la frayeur parmi eux, leur aspect les terrifiait; et, quelque ferme que fût leur volonté de combattre, ils n'avaient plus cette énergie, ce courage réel qui pousse en avant et fait affronter la mort avec un cœur tranquille; malgré eux, ils subissaient l'influence néfaste de tant de revers, de tant de

batailles perdues, de tant de prévisions trompées. — Aussi, raconter ce combat, ce serait répéter tous les récits que nous avons déjà tracés dans le cours de cette histoire, il faudrait montrer les Sarrasins combattant d'abord avec impétuosité, puis lâchant pied peu à peu, et finissant enfin par quitter leurs rangs et s'enfuir en désordre à travers la campagne; il faudrait montrer les Normands toujours infatigables, les frappant jusqu'à ce que leurs bras épuisés n'aient plus la force de supporter une épée; il faudrait raconter de nouveau ces scènes horribles de carnage, car peut-être jamais il ne fut si grand, si épouvantable, si terrible. Les historiens rapportent qu'il resta à peine quelque soldats pour porter à Palerme la nouvelle de ce nouveau désastre. Roger le fit savoir aux Palermitains d'une manière prompte et cruellement inattendue.

Les Sarrasins avaient l'habitude d'élever des colombes qu'ils nourrissaient avec du froment imbibé de miel. Quand ils partaient pour une expédition lointaine, ils emportaient avec eux les mâles dans des corbeilles, et lorsqu'ils voulaient faire connaître à leur famille inquiète un événement

important ou leur donner des nouvelles de leurs amis restés sur une terre étrangère, ils écrivaient quelques lignes sur des morceaux de papier qu'ils suspendaient au cou ou sous l'aile de l'oiseau, et le lâchaient ensuite dans les airs. — La colombe, attirée par le souvenir du froment imbibé de miel dont elle avait été nourrie, et par le désir de retrouver sa femelle, regagnait à tire-d'aile les lieux dont on l'avait enlevée (1).

Le comte Roger trouva parmi les dépouilles des Sarrasins beaucoup de ces corbeilles remplies de colombes. Après leur avoir fait attacher au cou et sous les ailes des morceaux de papier tachés du sang des infidèles, il fit ouvrir toutes les corbeilles. — Ce fut ainsi que les Palermitains apprirent le massacre des leurs (2).

(1) *Malaterra*, lib II. c. XLII. p. 572.

Moris vero Saracenis est, ut columbas frumento, et melle infuso domi nutrientes, cum aliquorsum longius digrediuntur, masculos sportulis inclusos secum ferant: ut cùm aliquid novi fortuna illis administraverit, quod domi scitum velint, chartulis eventus suos notantes, et collo avis, vel certè sub ala suspendentes, avibus dimissis per aëra, familiæ domi sollicitæ, utrum prosperè erga peregrinos amicos omnia agantur, notificare accelerant. Avicula enim, dulcedine grani melliti, quam domi gustare sæpius assueverat illecta, reditum accelerat...

(2) *Malaterra, idem.*

Hujus modi sportulâs cum avibus infectis sanguine chartulis dimissis, tristis fortunæ eventus Parnomitanis Comes repræsentat.

Toute la ville fut frappée d'épouvante ; la désolation régnait partout. Les gémissements des enfants et des femmes remplissaient les airs. — Aux uns la joie, aux autres le deuil, tel est le fruit du combat (1).

Les Sarrasins avaient placé leur suprême espoir dans cette dernière bataille : l'invasion des Normands les enveloppait de toutes parts comme un torrent furieux qui roule à travers la campagne, dévastant le pays et renversant les habitations. Palerme seule restait encore en leur pouvoir ; c'était pour ainsi dire leur dernier refuge, le dernier débris de cette domination si belle, si tranquille quatre années auparavant. La terreur était générale, et toutes les familles plongées dans le deuil, brisées par la douleur, attendaient, sans vouloir se défendre, la mort ou l'esclavage. — Si le comte Roger fût arrivé sous les murs de Palerme dans ce premier moment d'épouvante générale et de désolation, il se fût rendu maître de la ville presque sans coup férir ; mais déjà deux fois, trop confiant en lui-même,

(1) *Malaterra, idem.*
Urles tota concutitur : lachrymosæ voces liberorum, et mulierum per aëra cœlum attolluntur. Gaudium nostris, illis tristitia parturitur.

il avait inutilement entrepris le siége de Palerme, et il comprenait de quelle gravité serait une troisième tentative infructueuse. Ne se trouvant pas à la tête de forces assez imposantes, il aima mieux attendre une occasion plus sûre et aller rejoindre le duc son frère, qui était fortement occupé au siége de Bari, en Pouille.

Cette ville, la seule qui appartînt encore à l'empire byzantin, avait de grandes ressources en elle-même; située sur la côte, elle était redoutable à la fois par sa position et par une population très-nombreuse. Aussi résistait-elle vigoureusement au duc Robert, qui depuis trois ans la serrait de près par terre et par mer.

Les deux frères se réunirent pour éteindre à jamais dans cette contrée, par la prise de Bari, les dernières espérances des Grecs et effacer jusqu'au souvenir de leur domination. Les habitants attendaient de Constantinople un secours puissant; mais la flotte grecque ayant été attaquée et prise par les Normands, la ville fut enfin forcée de se rendre.

Le duc Robert ne pouvait encore quitter la Pouille; des machinations secrètes se tramaient

dans l'ombre et son absence eût encouragé les révoltes ; il voulut ruiner par une énergique manifestation ces dernières et folles tentatives. — Roger partit pour la Sicile afin de réunir les troupes divisées sur les différents points de l'île ; et le duc ne vint le rejoindre qu'en 1071 avec une flotte de cinquante-huit navires (1).

La guerre de Sicile quelque éclatante qu'elle fût, avait été jusqu'alors une course dévastatrice plutôt qu'une conquête ; elle avait répandu la terreur par toute la contrée, mais elle n'avait pas encore laissé des racines dans le sol. Les principales villes étaient encore au pouvoir des Sarrasins.

Le duc Robert, pour donner plus de sécurité aux Barbares, fit courir le bruit que cette nouvelle armée était destinée à la conquête de Malte, et alla secrètement se réunir au comte Roger qui l'attentendait à Catane, ville amie (2). Après avoir réuni leurs armées de terre et de mer, les deux princes se

(1) Les historiens ne sont pas d'accord entre eux ni sur l'époque du passage du duc Robert en Sicile, ni sur la date de la prise de Palerme ; mais leurs dissentiments sont de peu d'importance, car ils ne touchent que sur une différence de un ou deux mois. Nous citerons les auteurs les plus authentiques et leurs opinions différentes sur ce fait, ainsi que les dates indiquées.

(2) *Malaterra*, lib. II, cap. XLV.

dirigèrent sans plus tarder sur Palerme, bien décidés à se rendre maîtres de cette ville, soit en la prenant d'assaut, soit en la réduisant par la famine.

L'anonyme du Vatican dit en parlant de Palerme :

« C'était une ville riche et populeuse et la capitale de toute la Sicile ; mieux défendue par ses » fortifications que par la nature de sa position, elle » était devenue la principale résidence des Sarrasins. » Située dans un endroit délicieux, non loin du » mont Pelero, près de la mer, elle s'étendait en un » long circuit ; elle ne manquait d'aucune bonne » chose, si ce n'est qu'elle était privée de tout nom » chrétien (1). »

Palerme différait alors beaucoup de ce qu'elle est aujourd'hui. Elle était placée à l'extrémité d'un port ouvert entre deux forteresses ; l'une s'appelait, dit un chroniqueur italien *Castello a Mare* ; l'autre était désignée par les Sarrasins sous le nom de *Kalza*. Ce port

(3) *Muratori*, t. VIII. p. 764. An. Vat.
Erat autem Panornuum civitas dives, et popolosa, totiusque Siciliæ caput, et principalis sedes Tyrannorum, magisque opere, quàm natura munita. Juxtà mare delitiosa planitie non longe à Pelero monte, longo circuitu sita, nullius bonæ rei indigens, praterquam quod Christiani nominis erat aliena.

principal était divisé en deux golfes formant deux ports plus petits. La ville fut primitivement bâtie sur la langue de terre qui les séparait et reçut le nom grec, *Panormo* (1), parce qu'elle était entourée sur les trois côtés par le port. — Etant devenue sous les Sarrasins le siége du gouvernement, elle s'était, à cause de son extrême population, étendue peu à peu, du port oriental vers le côté où coule le fleuve *Orete*. — Cette partie s'appelait la *Cité-Neuve*.

Le comte Roger, dit Fazelle, établit son camp du côté de l'occident, au-delà du fleuve *Orete*, dans un lieu appelé depuis *S. Giovani di Lebroso;* et le duc, avec son armée venue de Pouille et de Calabre, se plaça au couchant, près de *la Cité-Neuve*, où se trouve aujourd'hui le couvent des minimes de *S. Maria della Vittoria.* La flotte, en s'étendant le long du port, en fermait l'entrée de tous côtés; mais Palerme était amplement pourvue de vivres et de munitions, et les Sarrasins avaient déjà oublié la plaine de Missilimir, et les papiers teints de sang que des messagers ailés avaient apportés dans la ville. Les deux tentatives de

(1) Port de tous côtés.

siége inutiles avaient relevé leur confiance si souvent terrassée par de désastreux revers; aussi les Palermitains virent-ils sans frayeur ces formidables apprêts de siége. Quand les Normands firent approcher les machines de guerre, un grand nombre d'habitants se portèrent sur les murs, raillant les chrétiens avec des huées et des rires.

Ceux-ci commencèrent l'attaque avec impétuosité; les Sarrasins firent pleuvoir sur les assaillants une grêle de pierres et de javelots. — Le combat, des deux parts, devint très-acharné; mais telle était l'audace des habitants, telle était leur confiance en eux-mêmes, qu'ils dédaignaient de fermer les portes de la ville, alors même qu'ils étaient le plus vivement attaqués par leurs ennemis.

Plusieurs historiens (1) racontent qu'un chevalier normand (*l'Anonyme du Vatican*, le dit neveu du comte Roger) indigné de voir les Sarrasins laisser ainsi les portes de Palerme ouvertes par mépris pour ses compagnons d'armes, voulut rendre à l'en-

(1) *Fazelle*, lib. VII, fº 641. — *Buffier*, p. 220. — *Burigny*, p. 396.

nemi mépris pour mépris, insulte pour insulte; et, s'élançant avec audace, il traversa de sa lance la poitrine d'un Arabe qui s'était insolemment placé à la porte extérieure. Les Sarrasins accoururent aussitôt, et, avant que le Normand ait pu regagner ses compagnons et sortir de la ville, ils en fermèrent les portes. — Celui-ci, se voyant tout-à-coup entouré d'ennemis, frappe de violents coups d'épée, et, enfonçant ses deux éperons dans les flancs de son cheval, disparaît comme la foudre par des rues qui lui étaient inconnues; ceux qui le poursuivent l'ont bientôt perdu de vue. — Ainsi il arrive à la porte opposée, il la franchit, et sans avoir reçu aucune blessure, il se retrouve au milieu des siens. Les Normands, étonnés de le voir si miraculeusement échappé à une mort certaine, le regardent avec joie, comme s'il fût revenu de la tombe, et ne peuvent se lasser de le serrer dans leurs bras (1).

(1) Nous avons cru devoir citer ce fait, attesté par plusieurs écrivains, quoique nous doutions fort qu'il ait jamais existé; car Malaterra garde le silence, et lui, plus qu'un autre, aurait pompeusement raconté ce trait inouï de bravoure, surtout si le héros avait été un neveu du duc Robert et du comte Roger.

Voici ce qu'écrit l'*Anonyme du Vatican. Muratori*, t. VIII. fol. 765.

Contigit itaque die una, dum quidam Arabicus miles audacissimus, qui jam de nostris multos interfecerat aliquidem sibi in portam occurrentem

Pendant ce temps, le comte Roger, du côté du midi, et le duc Robert du côté du couchant, faisaient jouer vigoureusement les machines de guerre. On entendait de toutes parts retentir, ainsi que des gémissements funèbres, les coups des béliers frappant incessamment les murailles.

Déjà en deux endroits elles s'étaient écroulées, et deux grandes brèches avaient été pratiquées. En un instant la confiance des habitants se changea en épouvante, et des cris de désastres remplacèrent les huées et les malédictions dont ils accablaient les chrétiens du haut de leurs forteresses. — De toutes parts les Sarrasins accouraient à la défense de leur ville, élevant à côté du rempart de pierres écroulé, un rempart vivant sans cesse renouvelé.

Malgré ce premier succès des assiégeants, malgré l'énergie de leurs assauts continuels, malgré les

expectaret armatus, quòd unus Nomannigena, Ducis atque Comitis nepos strenua animositatis equum acriter urgens, per medium pectus illius lanceam acriter contorsit, et cùm hoste interfecto, ad socios redire festinaret, porta subitò clausa, et præsens hostium congeries reditum sibi per eamdem viam prohibuit. Mox ipse impiger per medios hostes, quam velocissimè longum iter arripiens, tamen per oppositam partem sævas insequentium manus Christo descente illæsus evasit; quem ad socios pro morte ipsius sperata lacrymantes redeuntum, ipsi quasi redivivum admirantes deosculari non cessant.

morts tombant par monceaux du haut des murailles, les chefs qui commandaient dans Palerme ne perdaient pas courage. Déjà ils avaient réparé les trouées faites par les machines de guerre, et les efforts des Normands n'arrivaient à aucun résultat. Le jour et la nuit, les Sarrasins fatiguaient l'ennemi par des sorties fréquentes et détruisaient les travaux commencés autour des murs. Ainsi se passèrent cinq mois pendant lesquels les Normands combattirent chaque jour sans relâche; et Palerme, toujours imprenable, toujours fière et opiniâtre dans sa défense, semblait se faire un jeu de ruiner leurs tentatives les mieux combinées et les plus audacieuses.

Le duc Robert désespérait de mener l'entreprise à bonne fin par la force des armes.—Seul, enfermé dans sa tente, il cherchait les moyens de se rendre maître de la ville par quelque ruse adroite, lorsque ses soldats amenèrent devant lui, un homme qui était entré dans le camp, en demandant à lui parler. Quand cet homme fut devant le duc, il rejeta la longue robe qui le couvrait et se montra vêtu comme l'étaient à cette époque les prêtres chrétiens :

« Duc Robert, lui dit-il, je suis Grec d'origine ;

j'étais archevêque de Palerme lorsque les infidèles y ont établi leur domination impure. Ils m'ont chassé de mon siége archiépiscopal, et je me suis réfugié dans la petite église de *San-Ciriaco*. Depuis lors, j'ai vécu pauvre et persécuté, priant avec les fidèles qui venaient près de moi recevoir les sacrements de la sainte religion. Chaque jour j'ai imploré avec ferveur le Dieu des chrétiens; c'est lui qui t'envoie aujourd'hui pour le triomphe de la foi. Quelques épreuves que tu aies à supporter, aie confiance en lui; cette confiance qui a seule soutenu mon courage au fond de ma pauvre église désolée et perdue. Au milieu des impies qui déshonorent la ville, autrefois sainte, il est encore des chrétiens, nobles serviteurs de la foi, qui sont prêts à mourir pour le Seigneur et pour toi. Ils sont dans la citadelle au service des Sarrasins : si telle est ta volonté, à un signal convenu, ils s'empareront de la forteresse, et viendront ouvrir une des portes basses des murailles qui avoisinent le château-fort. »

Le duc Robert s'inclina avec respect devant le ministre de Dieu :

« Ma volonté, dit-il, est de combattre pour la religion et de sauver les chrétiens mes frères; puis-

que vous avez des intelligences dans la place, faites-leur savoir que je vais passer cette nuit entière à méditer sur les moyens les plus favorables à l'exécution de ce projet; car il ne faut point, par une entreprise trop légèrement hasardée, exposer à une mort certaine et inutile les chrétiens qui combattent pour la foi. »

Ayant parlé ainsi, il s'agenouilla devant l'archevêque, qui lui imposa les mains et le bénit (1).

(1) Voici ce que dit *Inveghes* 8. III. p. 78. (Traduction.)

Et, d'après tous ces faits, je crois vraisemblable que l'archevêque se transporta plusieurs fois, de sa petite église *San-Ciriaco*, sous *Monreale*, qui était proche du camp des Normands, auprès de ceux-ci, et qu'il se rendit, tantôt à la tente du duc Robert, au couchant, tantôt à celle de Roger, à *San-Giovanni-di-Lebrosi*, encourageant ces deux princes à donner l'assaut et à s'emparer de la ville. Sans nul doute, soit par des lettres, soit par des espions, il persuada aux soldats chrétiens, ainsi que le raconte Fazelle, de livrer le château au duc; c'est pourquoi l'on peut dire qu'il fut le principal auteur de la prise de Palerme.

Il n'est pas étonnant que Malaterra ait passé ce fait sous silence, de même qu'il n'avait point parlé non plus de la participation des chrétiens dans le siége de Messine, pour laisser à ces héros la gloire entière de la prise de ces deux villes.

Voici ce que dit Fazelle, liv. VII. f° 642.

Egli era nella rocca, la qual oggi si chiama il palazzo, molti cristiani i quali avendo molti anni servito fedelmente in guerra i Saracini finalmente mossi da coscienza a da religione e anche per levarsi dal collo il giogo della servità, e tornar in libertà, pigliaron partito tra loro di dare la citta à Normanni et tiranti nella lor fantasia tutti gli altri soldati, mandaron secretamente in campo a Roberto Guiscardo a fargli intendere quanto essi avessero determinato di fare.

Le duc voyant dans la venue du saint archevêque une manifestation éclatante du ciel en sa faveur, fut certain du succès, et ne douta plus de la prise de la ville ; néanmoins il était important de prendre des mesures sages et prudentes.

Voici ce qui fut résolu par les deux princes et convenu avec les chrétiens. — Le comte Roger, secondé par toute la flotte, devait se porter du côté opposé de la forteresse avec le gros des troupes, tandis que le duc, avec l'élite choisie de ses soldats, au nombre de trois cents environ, se cachait dans les jardins dont Palerme est entourée. Aussitôt le signal donné par les chrétiens, le comte commençait l'attaque vigoureusement avec toutes ses troupes, afin de concentrer exclusivement sur ce point l'attention et les forces des assiégeants, laissant ainsi complètement dégarni de soldats le côté par lequel le duc Robert devait s'introduire dans la ville. — Toutes les mesures ainsi prises avec prudence, les princes normands firent dire de solennelles prières devant toute l'armée, et chacun se prépara au combat.

Les chrétiens qui occupaient le château-fort tuèrent d'abord les chefs sarrasins; et, après avoir

massacré les geôliers des prisons, délivrèrent les esclaves chrétiens, leur donnèrent des armes et s'emparèrent de toute la forteresse aux cris de liberté. Alors ils donnèrent le signal convenu. Aussitôt Roger attaque vigoureusement la ville. Les Sarrasins, ainsi qu'on l'avait prévu, courent à la défense des murs, et laissent seulement un petit nombre de soldats dans cette partie de la ville que l'armée ennemie semblait avoir abandonnée pour concentrer toutes ses forces sur le même point. Pendant ce temps le duc Robert sortait des jardins où il s'était caché avec les siens, s'élançait à l'assaut, et, avant que les révoltés eussent eu le temps même de venir à son secours et de lui ouvrir une des portes, il avait escaladé les murailles à l'aide d'échelles, et était entré dans la ville. Bientôt les Normands sont réunis aux soldats chrétiens, et tous ensemble se répandent par les rues et les faubourgs. — Les Sarrasins s'aperçoivent alors qu'ils ont été trompés, et que l'assaut du comte Roger n'était qu'une feinte pour les attirer de l'autre côté de la ville; ils courent à la rencontre du duc Robert. Mais le duc soutient le choc sans faiblir; une mêlée furieuse s'engage. Des deux parts la valeur est

égale ; cependant le nombre des Sarrasins augmente à chaque instant, et les Normands sont refoulés de rues en rues. — Le comte Roger, de son côté, voyant que la défense des murailles est moins vigoureuse, et que le plus grand nombre des ennemis s'est porté vers l'endroit où combat le duc son frère, reprend l'assaut avec une nouvelle énergie ; il dirige une partie de ses gens vers une petite porte, qui conserve encore maintenant le nom de *Porte de la Victoire ;* et, pendant que ses soldats, combattant avec courage, cherchent à escalader les murailles, lui, avec l'aide des machines de guerre fait des efforts désespérés, brise cette porte et entre dans la ville. — Dès-lors tout est perdu pour les Sarrasins. Le duc Robert, par prudence, cédait le terrain pied à pied, en se retirant du côté de la forteresse dont les chrétiens s'étaient emparés, il ne tarde pas à s'apercevoir que les ennemis sont attaqués par derrière, et que Roger aussi a pénétré dans la ville ; alors il change de manœuvre ; il ne se retire plus devant l'ennemi, il l'attaque au contraire avec fureur, et le repousse à son tour. Les Sarrasins se trouvent ainsi serrés de près d'un côté par le duc, de l'autre, par le comte ;

ils veulent fuir, ne pouvant plus se défendre; mais les cavaliers normands parcourent au galop toutes les rues et frappent les fuyards avec des armes mortelles. — La ville extérieure est prise, les portes sont ouvertes.

Toute défense devenait impossible, aussi les infidèles se réfugièrent dans la partie de la ville appelée *Cité-Vieille*. — La nuit seule fit cesser le combat. Pendant cette nuit chacun des deux partis se retira dans les quartiers qui étaient en son pouvoir, Des deux côtés on plaça des sentinelles et des gardes; les Normands occupèrent donc toute la partie de la ville dont ils s'étaient emparés ainsi que le château-fort, c'est-à-dire la *Cité-Neuve;* les Sarrasins se tinrent dans la *Cité-Vieille* sur laquelle ils avaient été refoulés. Les Normands, victorieux, attendaient le jour avec impatience; car le jour devait avec le combat amener la victoire.

Ce fut dans le camp des chrétiens une nuit de triomphe et d'allégresse; dans le camp des Barbares, au contraire, une nuit d'abattement et de triste méditation. Ceux-ci voyant aux mains des assiégeants la forteresse sur laquelle reposaient leurs plus fermes espérances, comprirent que tout était

perdu; la *Cité-Vieille* avait été un refuge mais ne pouvait pas être longtemps une sauve-garde contre l'attaque de leurs ennemis; alors les chefs de l'armée réunis entre eux, tinrent conseil et résolurent de se rendre sous condition.

Dès que le matin fut venu, ils firent donc savoir au duc Robert et au comte Roger qu'ils consentaient à rendre la ville, et à payer en signe d'obéissance, un tribut chaque année, à la condition qu'ils ne seraient soumis à aucune violence, comprimés par aucune nouvelle loi, et qu'ils auraient le droit d'exercer en paix la religion mahométane. Ces conditions furent traitées et débattues, et les princes normands acceptèrent la reddition de la ville, heureux d'arrêter un combat inutile, qui aurait pu coûter la vie à leurs plus vaillants soldats.—Ils firent proclamer dans toute la Cité par la voix des crieurs publics et des interprètes, que les Sarrasins étaient libres, ou de se faire chrétiens, ou de persévérer dans leur religion; et que nul d'entr'eux ne serait soumis à aucune violence à cet égard.

C'est ainsi qu'à la grande joie du peuple chrétien les Normands entrèrent dans Palerme, la ville

royale et souveraine de tout le royaume, l'an de l'incarnation du Seigneur 1071 (1).

Le premier soin du duc Robert fut d'envoyer

(1) *Malaterra*, lib. II. cap. XLV.

Anon. du Vatican. Muratori, tom. VIII, f° 764.

Pagius, an 1071. n° 20.

Postquam Robertus, Apuliæ dux Barium primarium Apuliæ oppidum, etiamnum probe, munitum, Saracenis die XV. Mensis aprilis currentis anni, uti anno MLXVIII. Num IX. Diximus, eripuit, *mense Julii dux prædictus transmeavit Adriatici maris pelagum, perrevit que Siciliam cum quinquaginta octo navibus*, inquit *Lupus Protospata* in chron. Ad annum MLXXI. Quod habet *chronographus Barensis* ad eumdem annum, *et in mense Magi*, inquit, *exivit, et perrexit Palermo cum navali exercitu, et obsedit eam per mare et per terram.*

Malaterra, L. II. cap. XLV.

Anon. du Vat. Muratori. T. VIII. p. 764.

Inveghes, T. III. p. 76. — (Traduction.)

Mais les écrivains ne s'accordent pas sur l'année, le mois et le jour où arriva ce siége remarquable. *Malaterra* désigne l'année de N. S. 1071, et *Leo Ostiensis* le place dans la même année.—*La basilique de S. Bénédict* a été dédiée le même jour des *calendes d'octobre*, *l'an de N. S.* 1071, le samedi 9me. Pendant ce temps, Robert assiégeait Palerme, il ne put donc pas assister à une pareille solennité. Deux anciens marbres de Palerme, que je vais rapporter, *Sigonio Gordonio* qui cite *Pandolfo*, et *Bardi* qui met aussi en avant le *Biondo*, *Emilio et Sigiberto*, *Summonte*, *Fazelle*, *Mauroli et Camillo Pellegrini* donnent la même date, 1071.—Mais *Protospata* la met l'année suivante; an 1072. — *Au mois de juin, le* 10, *Robert, le duc, entra à Palerme*; son assertion est approuvée par *l'anonyme de Bari. En* 1072, *Palerme fut prise par le duc, le* 10 *du mois de janvier.* — Je n'ai donc pas voulu m'écarter du sentier frayé. Je trouve aussi des avis contraires sur le mois et le jour où le duc et le comte, firent leur entrée solennelle dans la cité heureuse, *citta felice;* car *l'anonyme de Bari* écrit que ce fut le 10 du mois de janvier; *Protospata* écrit : *mense junii* 10 *intravit dux.* — *Fazelle :* ils entrèrent au mois de juillet. — *L'Ostiensis* dit : *Ipsa die kal. Octobrium.*

chercher en grande pompe l'archevêque qui traînait une vie obscure et malheureuse dans la pauvre église de Saint-Ciriaco (1), afin de le rétablir sur son siége archiépiscopal, dans l'église métropolitaine autrefois érigée sous le nom de *Notre-Dame*, mais que les infidèles avaient profanée par leurs exercices impies. Lorsque le saint homme fut aperçu proche de la ville, le duc Robert et le comte Roger firent ouvrir la grande porte de Palerme pour le recevoir dignement. Quand il fut arrivé à cette porte, les deux chefs normands s'agenouillèrent avec dévotion et, lui demandèrent de réconcilier avec Dieu la Basilique de Palerme par les cérémonies sacrées de la Sainte-Église romaine. L'archevêque, après avoir rendu grâce au Tout-Puissant de l'heureuse délivrance de la ville et de l'expulsion des impies

(1) *Malaterra* ne dit pas le nom de cet archevêque.

Voici ce que rapporte à ce sujet Inveghes, T. III, p. 77.—*Fazelle, Mauroli, Buonfiglio, Gio. Lellio et Pirrus* écrivent qu'il s'appelait *Nicodemo.* Ils ont retrouvé sans nul doute ce nom dans une ancienne bulle du pape *Calliste II* adressée à *Pietro*, archevêque de Palerme, en 1122, où il dit : *Dignitatem quoq. et quæ a prædecessoribus nostris sacratæ memoriæ Alexandro II, Gregorio VII et Paschali II. Rom. Eccl. pp. prædecessoribus tuis Panormitanis archiepiscopis Nicodemo, et alcherio et per eos Panormitanæ ecclesiæ concessa dignoscuntur confirmamus.* —D'où l'on voit que le pape Alexandre accorda, de son vivant, ces priviléges à Nicodème, qui, sans aucun doute, est cet archevêque, car c'est sous le règne de ce pape qu'écrit Malaterra.

qui l'avaient si longtemps souillée, fit tout préparer pour les cérémonies de la *la purification de l'église.*

Dès le point du jour, toutes les rues étaient couvertes de fleurs et de feuillages; et un *Saldistorium* avait été préparé sur un riche tapis devant la porte principale de l'église. A côté du *Saldistorium* il y avait quatre vases, l'un contenant de l'eau, l'autre du vin; le troisième était rempli de sel, et le quatrième de cendres.

Le Pontife s'avança suivi d'un nombreux cortége de chrétiens entonnant des chants religieux; il était vêtu du manteau, de l'aube, de la ceinture, de l'étole, et recouvert d'un long pluvial blanc; il avait sur sa tête la mître simple, et portait dans sa main droite le bâton pastoral. — Il se plaça devant le *Saldistorium* et bénit, avec le sel, l'eau que contenait un des vases; puis, retirant la mître qu'il avait sur la tête, il prit de l'herbe d'hysope et fit une aspersion en prononçant les mots consacrés: « *Asperges me, Domine...* »

L'archevêque récita ensuite à haute voix le *Miserere*; et ayant repris sa mître, répandit de l'eau bénie dans le circuit extérieur de l'église, tantôt sur les

murs, tantôt sur l'autel, et dans tous les lieux souillés.

Après avoir prononcé trois prières, il entra dans la Basilique en chantant les litanies; il s'arrêta devant le maître-autel, dépouillé de tout ornement, et tenant son bâton dans la main gauche, il fit le signe de la croix en répétant trois fois :

« Seigneur, daigne laver et réconcilier cette église et cet autel; écoute et exauce nos prières. »

Ensuite il se prosterna. — Toute la foule qui encombrait l'église, s'était pieusement agenouillée et avait répété à demi-voix les paroles du saint archevêque. Celui-ci se releva et bénit un vase contenant de l'eau mêlée avec du sel, de la cendre et du vin; puis, il fit trois fois le tour de l'église en aspergeant les murailles et le pavé avec de l'eau bénie.

Le Pontife s'étant arrêté au milieu de l'église; deux écuyers portant, l'un, l'épée du duc Robert, l'autre, celle du comte Roger, vinrent s'agenouiller devant lui; celui-ci retira sa mître et aspergeant les deux glaives avec l'eau sainte, il prononça la formule sacrée de la bénédiction.

Les deux écuyers se relevèrent, et se placèrent alors, l'un à la droite de l'archevêque, l'autre à

sa gauche, tandis que les deux princes normands pliaient tous les deux le genou; alors l'archevêque prit des mains des deux écuyers les épées bénies et les ayant remises, l'une au duc Robert, l'autre au comte Roger, il leur dit:

« Pieux et vaillants guerriers, redoutables et invincibles à vos ennemis, recevez chacun cette épée au nom du Dieu puissant dont je suis un des ministres sur cette terre, employez-la toujours pour la défense de la Sainte-Église, la confusion des ennemis du Christ et le triomphe de la foi chrétienne. Dieu veillera sur vous et vous rendra grands et forts autant que peut l'être une fragile créature humaine.»

Les deux princes se signèrent et mirent chacun l'épée à son côté.

Alors le profond silence qui avait régné dans l'église pendant cette sainte cérémonie fut interrompu par les chants religieux; — et ce fut ainsi que le saint archevêque quitta l'église purifiée des souillures de l'impiété (1).

Un grand nombre de Sarrasins poussés par la curiosité étaient venus assister à ce spectacle, et

(1) *Inveghes.* Vol. III, p. 78.
Le moderne pontificale de Pie V.

plusieurs, profondément émus, embrassèrent la religion chrétienne.

« C'était en effet, dit un auteur contemporain, un « spectacle digne d'étonnement et d'admiration ; et « la plume serait aussi impuissante que la parole pour « exprimer la profonde impression que firent ces « saintes cérémonies, et la sublime simplicité de ce « cortége entonnant les hymnes du Seigneur, au mi- « lieu des rues où les fleurs et les feuilles n'avaient « pu entièrement cacher les traces du sang qui, la « veille, coulait encore. »

Lorsque les deux frères eurent ainsi rendu à la religion chrétienne son éclat et sa splendeur, ils s'occupèrent de réparer la ville et les fortifications presqu'entièrement détruites.

Afin de s'assurer la fidélité des Sarrasins et leur ôter toute pensée de rébellion ou de mauvaise foi, ils firent construire deux forts redoutables, l'un d'un côté de la mer et l'autre du côté du couchant. — Ils élevèrent aussi une église qu'ils appelèrent *Notre-Dame de la Victoire*, et y mirent cette inscription :

Roberto Panormi duce et Siciliæ Rogerio comite imperantibus, Panormitani cives ob victoriam habitam,

hanc ædem B. Mariæ sub victoriæ nomine sacrarunt anni Domini 1071.

La porte par laquelle Roger entra dans Palerme fut aussi nommée la *Porte de la Victoire* comme fait foi cette seconde inscription :

Porta hæc quam Rogerius invictissimus Siciliæ Comes irrumpens, aditum exercitui christiano ad urbem hanc Panormum pateficit, Victoriæ cognomento ab eodem victorum hostium summo cum honore ob insignem reportatam victoriam, Deiparæ Virginis cultui auctoris egusdem principis ardenti ac pio desiderio consecrata est quintili mense, Dom. incar. anno 1071 (1).

Le duc Robert fut très-enchanté de la ville de Palerme, de sa beauté intérieure et de sa position qui la rendait à la fois délicieuse à habiter et redoutable à ses ennemis; aussi il résolut d'en faire sa résidence en Sicile, et demanda à son frère le droit de conserver Palerme dans le partage qui devait être fait de cette

(1) *Inveghes*, T. III, p. 81.

Le père Pagius, an 1071, n° 20, pense que ces inscriptions ne peuvent être du temps, parce qu'elles ne s'accordent pas, selon lui, avec la date probable de la prise de Palerme. Nous avons déjà cité plus haut les différentes assertions des historiens à cet égard, et nous ajouterons que tous ne font pas commencer l'année à la même époque; ainsi *Malaterra* cite 1071, mais ne fait dater le commencement de l'année que le 25 mars; — *Fazelle*, également.

conquête, en y joignant la moitié de *Messine* et la moitié du *Val-di-Demona*. Roger prit pour lui l'autre partie de la Sicile : les deux princes distribuèrent ensuite différentes portions du territoire à ceux de leurs proches dont ils avaient reçu de bons et loyaux services, comme s'ils eussent à jamais expulsé les Sarrasins, et soumis le pays à leur domination. Serlon fut mis en possession de la ville de Cerami et de plusieurs places importantes, ainsi que d'une partie du pays environnant qui était resté au pouvoir des Sarrasins. Un autre parent des princes normands eut aussi part à leur générosité, et reçut en partage une assez forte portion de pays qu'il avait à défendre et même à conquérir contre les infidèles.

Robert Guiscard prit le titre de duc de Sicile, Roger celui de comte, et Tancrède, neveu de Robert et de Roger, ayant obtenu, à titre de comté, la ville de Syracuse, se fit toujours appeler depuis comte de Syracuse, ainsi qu'on le voit dans plusieurs actes cités par *Ughellus* (1).

En faisant ainsi de la Sicile plusieurs propriétés distinctes, dont chacun devait défendre pour soi-

(1) *Inveghes*, T. III, p. 84.

même la possession et les droits, les princes normands employaient certainement le plus sûr moyen d'arriver à l'entière conquête du pays et à l'expulsion des Barbares; ceux-ci, il est vrai, perdaient jour par jour leurs plus belles villes et leurs places fortes, *ainsi que l'on voit, à l'approche de l'hiver, tomber les feuilles d'un arbre*, mais n'en continuaient pas moins à parcourir le pays en dévastateurs, se cachant à l'approche de l'armée chrétienne, soit sur les montagnes, soit au fond des ravins, ou se réfugiant dans quelques-unes des villes qui restaient encore en leur possession.

La partie de l'île donnée à Serlon était une de celles où les Sarrasins faisaient les plus fréquentes et les plus audacieuses excursions, car la ville d'Enna (Castrogiovanni), défendue par sa position bien plus que par les armes, était toujours restée aux Sarrasins. Cerami, la résidence de Serlon, était très-proche d'Enna. Ce brave capitaine défendait vaillamment le pays contre les infidèles, et avait augmenté ses domaines de plusieurs châteaux-forts dont il s'était rendu maître. Ses hauts faits d'armes, sa force prodigieuse, son audacieuse témérité et la

valeur qu'il déployait chaque jour l'avaient rendu la terreur des Sarrasins. Aussitôt qu'ils le voyaient s'avancer à la tête des siens, ils lâchaient pied, saisis d'épouvante. Serlon, profitant avec habileté de ce sentiment de terreur, avait réduit au silence ou à la soumission presque tout le pays qui entourait Cerami.

Les Barbares, ne pouvant triompher par les armes de cet ennemi redoutable, cherchèrent à s'en débarrasser par la trahison. Un nommé *Brachino* ou *Brahen* (1), l'un des plus distingués et des plus puissants de la ville d'Enna, accepta cette lâche mission, et prépara dans l'ombre le piége dans lequel il voulait attirer son ennemi, d'abord. Il commença par faire savoir au capitaine normand qu'il désirait grandement entrer dans son amitié ; car il le tenait, disait-il, en grande estime à cause de sa bravoure et de son habileté militaire. — Serlon avait le cœur trop franc et trop loyal pour soupçonner la déloyauté ; il fit dire au Sarrasin que s'il voulait se rendre à sa résidence de Cerami, il y serait reçu en ami et traité comme tel, avec distinction et hon-

(1) Malaterra le nomme *Brahen ;* Fazelle, et, probablement d'après lui plusieurs historiens, l'appellent *Brachino.*

neur. Brahen accepta la proposition du comte, et, se faisant accompagner de riches présents, il alla en toute hâte à Cerami. Il connaissait assez le noble caractère de Serlon pour être sans crainte, et savait les chrétiens incapables de concevoir une indigne pensée. — Ainsi, pendant qu'il préparait la plus lâche des perfidies, il se fiait tout entier à la loyauté de celui dont il méditait misérablement l'assassinat.

Les portes de la ville s'ouvrirent devant le Sarrasin aussitôt qu'il eut déclaré le motif qui l'amenait; et il fut conduit sans retard à la forteresse où Serlon avait établi sa demeure. Comme il s'arrêtait indécis et presque tremblant à l'entrée de la salle où se tenait le neveu du comte, celui-ci alla à lui et lui tendit la main, après avoir retiré son gantelet de fer. Brahen ne put s'empêcher d'être saisi de respect et de remords devant ce noble jeune homme, aussi bienveillant après le combat qu'il était redoutable dans la mêlée. Par ce sentiment naturel et consciencieux que la volonté de Dieu a mis dans le cœur des infâmes, lui, lâche et traître, il osait à peine toucher cette main qui portait l'épée si rudement, mais si loyalement à la fois. Ce regard hon-

teux jeté sur lui-même ne rendit pas Brahen longtemps interdit ; il fit étaler devant le comte tout ce qu'il avait apporté, et lui demanda en grâce l'honneur d'être tenu par lui pour ami et frère adoptif, *en se touchant mutuellement par l'oreille*, selon l'habitude de son pays (1). Serlon accepta sans défiance aucune, et ordonna que des présents égaux en valeur à ceux du chef sarrasin, fussent remis aux gens de sa suite.

Depuis lors Brahen entretint avec le capitaine normand de fréquentes et amicales relations. Quelques mois se passèrent ainsi, et un jour Serlon reçut une lettre par laquelle le Sarrasin lui faisait savoir en secret, qu'à un jour désigné quelques Arabes, au nombre de sept environ, devaient se rendre, pour faire du butin, sur le territoire où il avait l'habitude de se livrer à la chasse, l'engageant fortement à diriger sa course ce jour-là vers un autre point, ou à se faire accompagner, contrairement à son habitude, par quelques-uns des siens. Le perfide Sarrasin savait bien par avance quelle serait la réponse

(1) *Malaterra*, L. II, cap. XLVI.
Saracinus autem de potentioribus Castri-Joannis nomine Brahen, cum Serlone ut eum facilius deciperet fœdus inierat, corum que more per aurem adoptivum fratrem, alter alterum factum vicissim susceperat.

de Serlon, et combien était inaccessible à la peur cette âme fortement trempée. Aussi, le jour indiqué, le neveu du comte sortit de Cerami accompagné seulement de sa suite habituelle : plein de mépris pour des ennemis qu'il avait déjà tant de fois vaincus, il ne voulut même pas, en cas de combat, revêtir son armure et porter avec lui ses armes de bataille.

Cette confiance en lui-même et ce dédain des autres furent sa perte ; il ne tarda pas à apercevoir les Arabes dont Brahen lui avait donné avis, et qui dévastaient la plaine, chassant devant eux des bestiaux dont ils s'étaient emparés. De toutes parts des cris de terreur signalaient leur passage, et le ciel était obscurci par la fumée qui s'élevait des habitations embrasées. Le brave Serlon ne put retenir à cette vue sa colère et son indignation ; et sans se rappeler qu'il avait dédaigné de se vêtir pour le combat, il s'élança contre les Sarrasins avec fureur. Ceux-ci semblent d'abord se préparer à la résistance; puis tout-à-coup ils lâchent pied, entraînant à leur poursuite Serlon et les siens jusqu'au lieu où Brahen avait disposé une embuscade. Emporté par son ardeur et par le désir de châtier l'insolence des Arabes, le neveu du comte Roger, quoi-

qu'il ait pour seule arme une épée légère, frappe sur les fuyards des coups terribles dont plusieurs sont mortels.

Tout-à-coup, derrière lui, devant lui, autour de lui, se dressent sept cents cavaliers et deux mille hommes de pied qui, de toutes parts lui barrent le chemin. A leur tête est le lâche Brahen. Serlon comprend qu'il est tombé dans un piége, mais trop tard. — Les Sarrasins approchent en bon ordre, et le resserrent à chaque instant dans un cercle plus étroit. L'intrépide normand combat comme un lion furieux, faisant sans cesse tourner son cheval sur lui-même pour faire face à ses ennemis de tous les côtés. Son écuyer, jeune homme de vingt ans à peine, voit le danger que court son noble maître, il n'écoute que son dévoûment, et pendant que tous s'acharnent contre Serlon qui fait encore bonne contenance avec les siens, il s'élance dans la plaine à travers les ennemis; par miracle, il échappe à leurs coups et arrive à Cerami, couvert de sang et de poussière.

« On assassine le valeureux Serlon, s'écrie-t-il d'une voix affaiblie, volez à son secours et portez-lui des armes! »

A peine a-t-il prononcé ces mots qu'il tombe épuisé par le sang qui s'échappe d'une large blessure.

Pendant ce temps l'odieuse trahison s'accomplissait.

Serlon, avec un courage et une force surnaturels, était parvenu à se frayer un chemin sanglant, lorsque son cheval, déjà couvert de blessures, tombe percé d'un javelot qui lui traverse le poitrail.

Tout espoir de salut est perdu ; aussi le brave capitaine ne combat plus pour sauver sa vie, mais seulement pour rendre sa mort terrible à ses ennemis. Il s'élance avec les derniers des siens sur une roche élevée, et s'y adosse, menaçant et redoutable encore, semblable à un sanglier pressé par les chasseurs : à défaut d'autres armes, il fait rouler des pierres énormes sur les Sarrasins qui tentent de le suivre ; — mais que peut-il seul contre cette multitude d'ennemis qui l'entoure et fait pleuvoir sur lui une grêle de flèches? Frappé de toutes parts à la fois par des blessures cruelles et innombrables, il tombe sans vie et sans mouvement. Parmi ceux qui l'accompagnaient deux seulement étaient parvenus à se sauver en se cachant sous les cadavres amoncelés.

Quand les Sarrasins virent tomber Serlon, ils poussèrent des cris de joie furieuse, et tous ensemble s'élancèrent sur cette roche ou nul n'avait pu parvenir tant que le guerrier normand en défendait l'accès — Déjà, depuis longtemps, son âme courageuse s'est envolée vers le ciel, qu'ils le frappent toujours de coups redoublés; on eût dit que la vue seule de ce cadavre les effrayait encore.

Un historien du temps, et avec lui Malaterra, rapporte qu'ils exercèrent sur ce corps mort les plus horribles cruautés.

«S'étant approchés de lui, dit cet historien, ils se « livrèrent à toute l'animosité de leur haine; ils lui « ouvrirent le corps, et lui ayant arraché ce cœur « dont ils connaissaient tout le courage et l'énergie, « ils le partagèrent par morceaux et le dévorèrent, « pour s'incorporer par ce sanglant festin quelque « peu de son courage si redoutable (1). »

(1) *Anon. du Vat. Muratori.* T. VIII. p. 764.

Tandem felicem animam ejus exhalare coëgerunt : et tunc accedentes qui animositatem a corde procedere audierunt. Aperto corpore, cor illius, quod ferè omnium audacissimum fuisse cognoverant, per singulos divisum sibi incorporare festinaverunt.

Malaterra, lib. II. c. XLVI. *Muratori,* T. V.

Serlone excenterato Sarraceni cor extrahunt. Ut audaciam ejus, quæ multa fuerat, conciperent, comedisse dicuntur.

Puis ils lui coupèrent la tête, et après l'avoir mise au bout d'une pique, la promenèrent en triomphe par toutes les rues de la ville. — Devant celui qui portait ce sanglant trophée marchait un homme qui disait à haute voix :

« Voici la tête de l'homme qui, plus que tout autre, « combattait contre la Sicile. Lui mort, l'ennemi « est vaincu ; car dans tous ceux qui vivent nul n'est « égal à Serlon. »

Mémorable et féroce hommage que les Sarrasins rendaient, à l'insu d'eux-mêmes, au courage et à la valeur du capitaine normand. — Chacun dans la ville voulait voir la tête de Serlon et la toucher du doigt. — La roche sur laquelle il fut tué en combattant, conserva longtemps le nom de *Roche-Serlon*.

Lorsque le comte Roger apprit, à Palerme, la nouvelle de ce cruel événement, il fut saisi d'une profonde douleur; car il avait pour son neveu autant d'affection, qu'il avait d'admiration pour la science et le mâle courage du capitaine. Toute l'armée en fut terrifiée et le comte ne put retenir ses larmes. — Le duc résista à son affliction avec cette énergie de caractère et cette force virile qui, jamais

en lui, ne s'était démentie, craignant d'augmenter par sa tristesse personnelle la cruelle impression que ressentaient déjà ses soldats.

« Laissons aux femmes les pleurs et les lamentations, leur dit-il d'une voix haute et ferme, nous sommes des hommes et nous avons des armes pour la vengeance (1). »

Néanmoins les Normands ne purent marcher immédiatement contre les Sarrasins, et venger dans leur sang la mort du brave Serlon ; le duc Robert fut rappelé en Pouille et en Calabre, et ne put différer plus longtemps de s'y rendre, car sa présence était continuellement nécessaire pour maintenir dans l'obéissance ces deux contrées aussi près de la révolte que de la soumission. — Il partit donc laissant le comte Roger à Palerme.

Pour conserver cette conquête, il fallait se prémunir à la fois contre les révoltes des habitants à l'intérieur, et contre les excursions des Sarrasins à l'extérieur: aussi le comte fit-il élever deux châteaux-forts très-redoutables, l'un à *Paternio*, pour tenir en respect

(1) *Malaterra*, lib. II. cap. XLVI.
Fœminis, inquit, lamenta permittantur; nos autem in vindictam armis accingamur.

la ville de Catane qui avait tenté un soulèvement après la mort du Sarrasin Benhumen, et un autre à *Mazara*, afin de pouvoir plus facilement et avec plus de sécurité parcourir le pays d'alentour.

Tandis que Roger, avec une prévoyance et une activité infatigables, travaillait ainsi à consolider sur tous les points la domination chrétienne en Sicile, il se passait à Salerne, où était le duc, des événements que nous ne pouvons passer sous silence; car ils eurent de graves résultats pour les deux princes normands.

Robert Guiscard avait prêté l'oreille aux plaintes et aux supplications des habitants d'Amalfi contre Gisulphe, prince de Salerne, duquel ils relevaient, et lui avait envoyé des ambassadeurs pour le prier de traiter ses vassaux avec une dureté moins inflexible. Non-seulement le prince reçut les envoyés du duc avec une grande arrogance, mais, prétendant que tout le littoral jusqu'au port de *Fico* lui appartenait, il déclara vouloir faire rentrer dans son domaine cette partie du territoire dont le duc Robert s'était emparé. — Celui-ci après avoir essayé d'honorables moyens de conciliation, fit mander à son frère Roger de venir

se joindre à lui; et le duc, pendant que le comte de Sicile assiégeait avec énergie la ville de *San-Séverino*, qui ne tarda pas à se rendre, s'empara de Salerne. Bagelard, selon *Fazelle*, ou Abengelard selon *Inveghes*, fils d'Omfroy, et Herman, son frère, furent vaincus; Herman même fut fait prisonnier; et Robert Guiscard ajouta à ses titres celui de duc de Salerne (1).

Le duc Robert, enorgueilli par tant de victoires brillantes, ne sut pas mettre un frein à son ambition, et, soit dans l'intention de poursuivre Gisulphe, qui s'était mis sous la protection du Pape, soit, comme le dit le cardinal Baronius, dans celle d'envahir toute la Campanie, qu'il voulait ajouter à sa principauté de Salerne, il ne respecta pas les États du souverain Pontife; et, aidé du comte d'Averse, il mit le siége devant *Campiano*, possession de l'Église romaine. La marche du prince normand dans la Campanie ne tarda pas à être connue à

(1) *Inveghes.* Vol. III.

Da questo anno 1073. Il principato di Salerno s'uni col ducato di Puglia, Calabria e Sicilia.

Mais l'*Anonymus cassinensis* et *Tolomeo di Luca*, prétendent que cette réunion de la principauté de Salerne au duché de la Pouille ne s'opéra que deux ans plus tard. (1075.)

Rome; et le Pape Grégoire VII, qui montra toujours, durant son pontificat, une inflexibilité si rigoureuse et si énergique pour les intérêts du Saint-Siége, prit les armes, afin de repousser l'agression du duc. Il le contraignit à rebrousser chemin, mais celui-ci ne voulut pas abandonner complètement ses projets, dans la crainte de donner ainsi au Pontife romain une trop orgueilleuse estime de sa force militaire, et vint assiéger la ville de Bénévent, pendant que le comte d'Averse, prince de Capoue, enveloppait Naples avec toutes ses troupes.

Grégoire VII assembla aussitôt un grand concile à Rome, et lança solennellement les foudres de l'excommunication contre Robert Guiscard et sa sacrilége entreprise, chargeant des mêmes anathèmes et des mêmes malédictions de l'Église tous ses adhérents en quelque lieu qu'ils pussent se trouver. Le comte Roger, frère du duc, se trouva ainsi frappé par la même excommunication, quoiqu'il fût retourné en Sicile après la prise de Salerne et de San-Séverino (1).

(1) Il est positif que l'excommunication lancée par Grégoire VII, contre Robert Guiscard, fut dans le commencement de l'année 1074.

Le cardinal Baronius en donne une preuve irrécusable en citant une

Le pape Grégoire, animé en cette occasion d'un ressentiment juste, mais peut-être trop aveugle, oublia les grands services rendus par les princes normands à l'Église romaine et à la propagation de la foi chrétienne; il ne se souvint pas que, depuis

lettre du pape, écrite, dans le mois d'octobre de l'année 1074, à Béatrice et Mathilde, dans laquelle on trouve la satisfaction que le duc repentant envoya plusieurs fois au Pontife, par ses ambassadeurs. *Scitote Guiscardum sæpe supplices legatos ad nos mittere.*

Mais Grégoire, doutant que ce repentir fût véritable, resta inexorable; et ce fut par cette raison que le duc, écrit *Baronius*, resta excommunié jusqu'à l'an 1080, *(usque ad annum Gregorii papæ VII, domini 1080).*

Voici ce qu'écrit le cardinal Baronius, au sujet de l'excommunication de Robert : Baronius, vol. XVII. — Anno 1074. — Cap. XLI. — p. 391. In ac eodem synodo ab eodem Gregorio Pontifice constat, excommunicatum fuisse Robertum Guiscardum, Normannorum principem de quo ista infine epistolarum libri primi ejusdem Gregorii de rebus ab eo gestis hoc anno. — *Celebravit Pontifex Romæ synodum in quà inter cætera, quæ ibi gesta sunt excommunicavit atque anathematisavit Robertum Guiscardum ducem Apuliæ et Calabriæ atque Siciliæ cum omnibus fautoribus suis quoùsque recepisceret.*

De his enim hæc *Leo Ostiensis*, L. III. — Robertus Campaniam expugnaturus ingreditur. Ista ubi Gregorio papæ nuntiata sunt ducum Robertum et Gisulfum principem Salernitanum a liminibus ecclesiæ separans; collecto exercitu adversus eos ire deposuit, et eum excommunicavit.

Excommunication de Robert Guiscard et de ses adhérents. — Inveghes, Vol. III. p. 88. cap. XVI.

Anno dominicæ incarnationis 1074. *Secondo Malaterra*, e regnando gl'istessi christiani prencipi; il Duca unitosi con Riccardo Conte d'Aversa, e Prencipe di Capua, il Prencipe assedio Napoli e il duca *Benevento* pure della chiesa : onde Gregorio VII. Congrego in Roma un concilio e ivi scommunicò il Duca con tutti i suoi fautori. — *Ici Inveghes cite le texte de Baronius; Sigonio* dice, che il Duca fu scommunicato due volte da Gregorio VIII La prima volta *solo* nel presente anno 1074. Quia Mar-

trente-sept ans, Robert Guiscard et ses aînés avaient combattu pour la religion du Christ ; qu'ils avaient purifié avec leur sang les autels chrétiens des souillures de l'impiété, et marqué chacun de leurs pas par des actes religieux ; il ne se souvint pas que, dans leur foi extrême, ils avaient fait graver sur le saint étendard, présent d'un souverain Pontife, cette devise pleine d'humilité : — *La droite du Seigneur a fait des prodiges, la droite du Seigneur m'a élevé.* Inclément dans sa colère, malgré les préceptes de la miséricorde divine, il accabla l'ancien serviteur de l'église du poids de son indignation.

Ce fut pendant cette période de quarante-deux ans le seul dissentiment vraiment sérieux qui sépara

chiæ firmanæ oppida pontificia invasisset ; secunda volta *propter ruptum Salernum. — E Aggiunge Summonte,* che il Prencipe Riccardo disciolse l'assedio à Napoli per aver veduto S. Gennaro in abito Viscovale sulle mura della città. Io però non ho voluto discostarmi del Baronio, il quale aggiunge che in una lettera di papa Gregorio VII, scritta nel mese d'ottobre del présente anno 1074 à Beatrice e Mathilde ; si legge la sodisfattione che per suoi ambasciadori il Duca pentito dell'errore, più volte mandó al Pontefice : *Scitote Guiscardum sæpe supplices legatos ad nos mittere,* ma Gregorio dubitando di sodisfattione finta, non volle mai riseverla : e percio scrive il cit. Baronio il Duca visse scommunicato 7. Anni, cioe *usque ad annum Gregorio papæ VII, domini* 1080.

Et io aggiungo che questa *scommunica papale* allacció per tre anni anco il conte Rugiero, come che *favori* le armi del Duca suo fratello nella presa di Salerno, si come nel 1076. Chiaramente si vedera.

les princes normands des bénédictions du Saint-Siége, sans toutefois les arrêter ou les ralentir dans l'accomplissement de l'œuvre chrétienne qu'ils avaient entrepris en Sicile.

En effet, nous voyons en 1057, le pape Léon IX, secrètement excité par les Apuliens, marcher contre les fils de Tancrède; mais bientôt, touché jusqu'au fond de l'âme par la noble conduite et la foi religieuse de ceux qu'il croyait ses ennemis, il les combla de saintes bénédictions et des plus insignes faveurs. — Cinq ans plus tard, Nicolas II excommunia aussi Robert Guiscard, mais cette excommunication fut non-seulement aussitôt relevée par le Saint-Siége, mais suivie de l'investiture authentique des duchés de la Pouille et de la Calabre et du titre de Capitaine de l'Église romaine. L'excommunication prononcée contre les deux frères par le Pontife Grégoire ne fut pas, ainsi que les deux précédentes, le résultat soit d'insinuations calomnieuses que la vérité vint anéantir, ou le premier mouvement d'une grande colère ; ce fut un fait froidement raisonné, sérieusement accompli, énergiquement maintenu, qui sépara pendant sept années consécutives cette grande domination nais-

sante qu'on appelait les Normands, et cette puissance souveraine qui planait sur toutes les autres et ne relevait que de Dieu.

Plusieurs historiens racontent, avec une grande naïveté religieuse, précieux cachet de la physionomie de cette époque, que le comte d'Averse, poussant le siége de Naples avec une grande vigueur, les habitants mirent leur dernière espérance en Dieu et *saint Janvier*, leur patron. — Ils firent alors par toute la ville de grandes et solennelles processions, et des prières publiques furent ordonnées par l'archevêque.

Voici le récit de *Leo Ostiensis*.

« Le lendemain le Saint parut armé de pied en « cap et combattit pour la ville. Le comte d'Averse, « croyant voir en lui l'archevêque de Naples, lui fit « de grands reproches :

« Voilà un étrange équipage pour un prêtre! lui dit- « il ; porter un casque et manier une lance, au lieu de « rester dans son église à remplir des fonctions sacrées!

« Le saint répondit au comte :

« Sachez que l'archevêque de Naples est malade « dans son lit depuis longtemps ; pensez donc quel est « le prélat auquel vous vous adressez; et apprenez seu-

alement que saint Janvier a toujours protégé cette ville.
« Le comte d'Averse fut contraint de lever le siége « et mourut quelque temps après. »

Le comte Roger, de retour en Sicile, continua ses travaux de fortifications, un instant interrompus, et fit construire une forteresse sur le mont *Calaxibetta*, dans le but d'inquiéter sans relâche les Sarrasins d'Enna, et de ravager et détruire tout le pays aux alentours; car les deux années écoulées ne lui avaient point fait oublier qu'il avait une vengeance éclatante à tirer des assassins de Serlon; et, pendant qu'un bon nombre de ses soldats brûlaient les moissons et dévastaient les campagnes, la garnison du fort battait vigoureusement la place.

Les Sarrasins de Sicile, traqués ainsi sur tous les points, refoulés de ville en ville, firent un appel désespéré à leurs frères d'Afrique.

Le roi de Tunis, prince de leur nation, avait un grand nombre de vaisseaux qui pirataient dans la Méditerranée; il réunit en une seule flotte tous ces vaisseaux, et cette flotte, rasant les côtes de Sicile et de Calabre, sur lesquelles elle faisait de nombreux butins, s'abattit tout-à-coup à l'improviste sur la ville de *Nicotra*.

C'était le 28 juin, la veille de la fête de *Saint-Jean*, et les chrétiens célébraient ce jour avec grande solennité ; les Sarrasins descendirent pendant la nuit de leurs vaisseaux, entrèrent dans Nicotra sans résistance, égorgèrent la plus grande partie des habitants, firent esclaves tous ceux que le fer avait épargnés, et, après avoir incendié toute la ville, se retirèrent en pleine mer.

Enhardis par l'heureux résultat de cette entreprise, ils résolurent de tenter une descente sur les côtes de la Sicile ; l'année suivante, ils vinrent, ainsi qu'une nuée de noirs corbeaux, s'abattre sur la ville de Mazara, qui borde, du côté de la mer, le *Val-di-Mazara*. — La ville n'étant point fortifiée, ne put résister longtemps ; mais la forteresse, que le comte avait fait élever deux ans auparavant, se défendit vigoureusement. Pendant huit jours les Sarrasins tentèrent vainement de s'en rendre maîtres ; leurs efforts vinrent se briser contre des murailles inébranlables. — Les assiégés parvinrent à faire savoir au comte Roger, qui était toujours aux environs d'Enna, la prise de la ville et la position difficile dans laquelle ils se

trouvaient. Roger ne tarda pas à venir à leur secours avec l'élite de ses plus braves soldats. Il arriva pendant la nuit très-près du château-fort, et put y entrer avec les siens par la porte de secours sans que les Sarrasins s'en fussent aperçus.

Avant les premières clartés du jour, il sortit avec impétuosité de la forteresse, et, se précipitant dans la ville, massacra les Barbares plongés dans un sommeil confiant. — Ceux-ci parvinrent néanmoins à se rallier et essayèrent de résister aux Normands ; mais, refoulés de rues en rues et resserrés dans un espace étroit où il leur était impossible de se développer, ils abandonnèrent la ville en désordre, et cherchèrent un refuge dans les vaisseaux qui les attendaient au rivage. Roger poursuivit les fuyards jusqu'à la mer, et fit prisonnier le neveu du roi de Tunis. — Après s'être remis en possession de Mazara et y avoir rétabli l'ordre et la tranquillité, il l'entoura d'une ceinture de fortifications, afin de la garantir désormais de pareilles invasions.

Les affaires d'Italie forcèrent le comte à quitter encore la Sicile pour quelque temps. Il laissa le commandement de cette île à un jeune seigneur originaire du Maine, Hugon de Gircœa, auquel il avait

donné une de ses filles en mariage (1). Quoiqu'il eût grande confiance dans la valeur d'Hugon, Roger laissait à regret un aussi jeune capitaine investi du commandement en chef; car chaque jour la guerre contre les Sarrasins devenait plus difficile et plus dangereuse. Instruits pour ainsi dire malgré eux par tant de revers et de défaites, ils avaient acquis une certaine habileté dans l'art de la guerre, ils combattaient avec plus d'ensemble, savaient mieux ménager leurs forces, distribuer leurs troupes et profiter des avantages du terrain.

Aussi, se méfiant à bon droit de Benarvet, seigneur de Syracuse, qui tenait sous son commandement tous les Sarrasins de l'île, il recommanda à son gendre de bien approfondir les dispositions pleines de ruse et d'artifice de cet homme; et quelles que fussent ses provocations, de ne jamais s'éloigner de la ville pour le poursuivre.

Mais comment réduire à l'inactivité un jeune cœur avide de gloire et de dangers? — Comment, dans ces temps de guerres et de témérités audacieu-

(1) Fazelle et quelques historiens disent Hugon de Cozzetta; mais Malaterra dit, L. III, c. X. *Comes vero totam Siciliam servendam Hugonem de Gircœa delegavit.*

ses, donner de la maturité à cette jeunesse inaccessible à la crainte, qui voyait s'accomplir devant elle tant de hauts faits incroyables et surnaturels? comment glacer son sang et son courage au point de la rendre insensible aux insultes et aux provocations des ennemis? Hugon se disait que les exploits les plus signalés étaient ceux qui, dédaignant les voies ordinaires, s'appuyaient sur l'énergie et l'intrépidité. Aussi, dès que le comte fut parti, il alla en toute hâte trouver Jordan, fils naturel de Roger, qui commandait à Trayna et lui proposa de venir pour se concerter avec lui sur quelque hardie et glorieuse expédition. — Jordan était aussi plein d'audace et d'énergie : il accepta avec empressement l'offre de ce dernier, et prenant avec lui ses meilleurs soldats, il les joignit aux troupes d'Hugon ; puis tous deux reprirent ensemble le chemin de Catane.

Benarvet ne tarda pas à avoir connaissance du départ d'Hugon et de la route qu'il avait suivie, il ne douta pas que ce ne fût pour se réunir à Jordan et tenter quelqu'excursion dans le pays. Il rassembla aussitôt la plus forte armée qu'il lui fut possible de mettre sur pied et se porta dans le *Val-di-Noto*.

Le terrain qui avoisine de Catane tantôt coupé par des ravins profonds, tantôt montagneux, servait merveilleusement ses projets d'embuscade. Il s'y cacha avec la plus grande partie de ses troupes, et lorsque ses éclaireurs eurent signalé l'approche des deux jeunes capitaines, il envoya un petit nombre des siens voltiger en pays découvert et dévaster les campagnes sous les murs même de la ville. — Dès que Jordan les aperçut, il résolut de châtier sévèrement une si audacieuse insolence; mais Hugon se rappelant les conseils prudents du comte, et craignant quelque ruse de Benarvet, eut soin d'envoyer en avant une trentaine de soldats pour reconnaître le terrain et s'assurer des dispositions de l'ennemi; puis ensuite, il se précipita avec Jordan sur les Sarrasins. Ceux-ci soutinrent pendant quelque temps le choc, puis ensuite prirent la fuite à travers la campagne. Hugon et Jordan s'élancèrent avec rapidité à leur poursuite et, entraînés par l'ardeur du combat, ne s'aperçurent pas qu'ils dépassaient la ligne de leurs éclaireurs. N'écoutant que leur courage et leur indignation, ils poussèrent en avant; alors l'émir sarrasin sortit de son embuscade à la tête de tous les

siens, et attaquant à la fois les Normands par-devant et par-derrière, se plaça ainsi entre les troupes d'Hugon et les soldats envoyés à la découverte. Ceux-ci se voyant coupés par l'ennemi et dans l'impossibilité de rejoindre leurs compagnons, allèrent chercher un refuge à Paternio. (*Inissa*).

La multitude des Barbares, loin de terrifier les deux jeunes capitaines, ne fit qu'augmenter leur courage et redoubler leur énergie.

« Compagnons! s'écria Hugon en arrêtant son cheval et en se retournant vers ses soldats, le nombre des ennemis ne sert qu'à rendre la victoire plus éclatante; ils nous croient entre leurs mains: montrons-leur que les Normands passent à travers leurs ennemis comme le tonnerre à travers les arbres d'une forêt. »

Tous se réunissent alors, et serrés les uns contre les autres, ils s'élancent sur ceux qui leur barrent la route de Catane. Alors s'engagea une mêlée terrible, les Normands firent des prodiges de valeur et de force. Autour d'eux les morts s'amoncelaient; ils parvinrent enfin à traverser cette mer furieuse d'ennemis dont les flots les entouraient; mais bien de

braves et nobles soldats étaient tombés en chemin, et parmi eux le plus brave et le plus noble de tous, Hugon de Gircœa (1).

Jordan retourna à Catane. La mort du brave Hugon fut un deuil général dans cette ville. Dans l'espace de trois années les Normands avaient perdu deux de leurs chefs les plus valeureux. — Serlon avait péri sous les murs d'Enna; Hugon sous ceux de Catane.

Dès que le comte apprit cette triste nouvelle, il retourna immédiatement en Sicile, pénétré d'une affliction profonde. Ces deux morts chéris qui laissaient deux places vides dans son cœur, demandaient de sanglantes représailles; il assembla une armée considérable pour mareher contre Benarvet. Sur sa route il mit le siége devant *Zotika*, place forte qui appartenait aux Sarrasins, et l'ayant prise d'assaut, égorgea tous les habitants, détruisit la ville de fond en comble, et envoya les femmes et les

(1) *Inveghes.* — cap. XIX. f° 91.

Benarvet e partitosi de Syragusa con una grossa squadra di so'dati, ando alla volta di Catania, e lasciata imboscata la miglior parte della sua gente, con 30 cavalli, savvicinò à Catania; contro li quali uscendo Ugone e Giordano dall'imbos cata nemica Ugono fu ucciso, e Giordano si salvò fugendo nelle fortezza di Paterno.

Voir les détails dans *Malaterra*, lib. III. c. X. p. 578.

enfants en Calabre pour y être vendus ainsi que des esclaves. La vengeance de Roger n'était pas satisfaite par la destruction de Zotika. Il se répandit dans le *Val-di-Noto* et mit à feu et à sang le pays qui avoisine Noto; incendia les maisons et porta de tels ravages dans les campagnes, que dans les parties de la Sicile qui appartenaient encore ux Sarrasins, la famine se fit ressentir avec une extrême rigueur.

CHAPITRE CINQUIÈME.

1076. — 1085.

SOMMAIRE :

Le comte, à la tête d'une armée formidable, marche sur Trapani. — Siége de Trapani. — Entreprise audacieuse de Jordan. — Sa réussite. — Reddition de Trapani. — Le comte se dirige sur Castrum-Nuovum. — Un habitant de la campagne, poussé par la vengeance, lui livre les moyens de s'emparer de la ville. — Roger cherche à se réconcilier avec le pape. — Lettre du pape à l'archevêque Arnold. — Réconciliation de Roger avec le Saint-Siége. — Il marche contre Taormina. — Un Breton nommé Évisand, sauve la vie au comte. — Apparition d'une flotte tunisienne. — Reddition de Taormina et de plusieurs places importantes. — Révolte de la ville de Jaci. — Tentative inutile du comte pour se rendre maître de cette ville. — Il ravage tout le pays environnant. — Les habitants de Jaci ouvrent enfin leurs portes. — Mariage de Mathilde, fille du comte Roger, avec Raymond d'Est, comte de Toulouse et marquis de Provence. — Réconciliation du duc Robert avec Grégoire VII. — Discussion des historiens à ce sujet. — Serment d'hommage et de fidélité du duc. — Traité avec le Saint-Siége. — Roger quitte la Sicile. Trahison de Bencimen, commandant à Catane. — Il livre la ville à Benarvet. — Jordan, investi du commandement de l'île, marche sur Catane. — Grande et mémorable bataille. — Les chrétiens reprennent Catane. — Fuite de Benarvet et de Bencimen. — Mort de Bencimen. — Le

comte Roger, de retour en Sicile, fortifie et embellit Messine. — Il élève des églises. — Le comte est mandé en Pouille par le duc Robert pour marcher avec lui contre le comte d'Averse. — Jordan, fils du comte Roger, se révolte pendant l'absence de son père. — Il entraine dans son parti les principaux capitaines de l'armée. — S'empare de plusieurs villes. — Douleur du comte à cette nouvelle. — Feinte réconciliaton de Roger avec les coupables. — Supplice horrible des complices. — Pardon accordé à Jordan. — Conquête du duc Robert en Orient. — Maladie de son fils Boemond. — Accusation d'empoisonnement contre Shigelgaite femme du duc. — Récit *d'Ordericus Vitalis.* — Derniers moments du duc Robert Guiscard. — Sa mort. — Récit *d'Ordericus Vitalis.* — Son corps, après avoir essuyé une horrible tempête, est transporté à Venose. — Testament de Robert Guiscard. — Son caractère. — Ses qualités. — Ses défauts.

L'année suivante, le comte équipa une flotte considérable et marcha sur Trapani *(Drabni)*. Jamais, peut-être, il n'avait eu une armée plus brillante et plus magnifique, tant par le luxe déployé que par la fleur de la noblesse dont les riches bannières flottaient au vent. La flotte aborda près de Trapani ; et sur tout le rivage on entendait retentir au loin le son des trompettes et les cris de guerre des soldats chrétiens.

La ville fut attaquée vigoureusement, mais très-proche de Trapani était une péninsule qui, réunie à cette ville par une langue de terre, s'étendait ensuite au loin, et formait une grande plaine couverte

d'herbes et de pâturages. Quand les habitants de Trapani virent s'avancer l'armée du comte, ils se préparèrent à une défense énergique, envoyant, chaque jour, leurs bestiaux paître dans cette plaine, sous la garde de nombreux soldats. — Le siége menaçait de traîner grandement en longueur, car la ville était abondamment pourvue de vivres et de munitions : Jordan conçut alors une pensée dont l'audacieuse témérité souriait à son esprit aventureux et guerrier. Craignant que le comte, par le triste souvenir de la mort de Serlon et d'Hugon, ne s'opposât à son projet, il ne lui en donna pas connaissance; mais lorsque vint la nuit, il monta dans de petites barques avec une centaine de soldats déterminés, et se dirigea vers la péninsule. Favorisé par les ombres de la nuit, il débarqua sans bruit avec les siens, et se mit à parcourir la plaine en silence; il découvrit un ravin couvert d'épaisses broussailles, et s'y cacha jusqu'au jour, attendant l'heure où les bestiaux venaient d'ordinaire paître dans la plaine.

Dès le matin, en effet, les bestiaux sortirent de la ville, Jordan et les siens s'élancèrent aussitôt sur eux et les chassèrent du côté du rivage où se trou-

vaient les barques. Pendant ce temps les gardiens des troupeaux coururent vers la ville avec de grands cris et une grande confusion. Les assiégés sortirent en grand nombre et se répandirent dans la plaine. Jordan les laissa s'aventurer jusque dans un terrain difficile et désavantageux ; puis abandonnant tout-à-coup les bestiaux et revenant sur ses pas, il fondit sur eux avec une grande impétuosité. Les Sarrasins avaient à la fois à combattre leurs ennemis et les difficultés du terrain, aussi ne purent-ils résister au choc des Normands ; ils perdirent tout espoir de réconquérir leurs troupeaux, et, regagnant les portes par lesquelles ils étaient sortis, ils se renfermèrent dans l'intérieur de la ville. Jordan embarqua les troupeaux et revint triomphant au camp. Le comte en lui faisant de justes et affectueux reproches sur la témérité de son entreprise, ne put s'empêcher d'applaudir à ses heureux résultats ; car les habitants, découragés par cette perte, pour eux irréparable, rendirent la ville sans conditions.

Le premier soin du comte Roger fut de relever les murailles et les bastions qui avaient beaucoup

souffert, et de construire autour de la ville de nouvelles et solides fortifications. Après y avoir laissé en garnison un bon nombre de soldats, il continua ses courses dans le pays : douze petites places que les Sarrasins occupaient encore dans les environs tombèrent en son pouvoir; il les distribua aux douze seigneurs de sa suite, qui s'étaient le plus distingués dans cette expédition. — Plusieurs historiens s'accordent à dire que ce furent les premiers Barons de Sicile.

Il s'arrêta quelques jours dans la forteresse de Biscari pour donner à ses soldats un repos dont ils avaient grand besoin ; ensuite il marcha sur Castrumnovum *(Castra)*, qui appartenait encore aux infidèles, et que gouvernait un émir sarrasin nommé Bechus. L'Emir s'était attiré la haine générale par son injustice et sa barbarie. Tout récemment encore, il avait fait arrêter, sous un prétexte futile, un habitant de la campagne ; en sa présence on l'avait dépouillé de ses vêtements, et par ses ordres quatre soldats sarrasins l'avaient frappé de verges. Le sang qui coulait sur tout le corps du malheureux, les chairs bleuâtres tombant en lambeaux mutilés, les cris arrachés par la douleur; rien n'a-

vait pu toucher l'extrême rigueur du Sarrasin, et le supplice avait cessé seulement lorsque le malheureux, à force de souffrance et de sang perdu, était tombé sans mouvement sur la terre. L'émir avait en outre par une indigne spoliation réduit ce pauvre homme à la dernière misère. — Celui-ci n'eut plus alors qu'une seule pensée : la vengeance. Il passa des jours et des nuits près de la porte du château-fort qu'habitait Bechus, tenant un couteau caché sous ses vêtements : mais l'émir sortait toujours entouré de gardes et de soldats, et il ne put arriver jusqu'à lui.

Lorsque les Normands approchèrent de la ville, ce malheureux, d'une condition infime et d'une intelligence étroite, puisa dans sa haine pour ainsi dire une nouvelle nature; il comprit qu'il pouvait se venger de l'émir par les chrétiens ; et s'étant concerté avec plusieurs habitants ennemis déclarés du gouverneur, il conçut un projet à la fois étrange et audacieux. — Muni d'armes et de munitions préparées en secret depuis plusieurs jours, il résolut de monter avec ses compagnons au sommet d'une roche élevée qui dominait Castrumnovum, et que chacun croyait inaccessible. L'entreprise était har-

die et aventureuse, et nul pied humain n'avait jamais touché les aspérités luisantes de cet immense rocher. — La mort qu'il fallait braver presque à chaque pas n'effraya point cet homme poussé par l'ardent désir de la vengeance, et par la force de son inébranlable résolution ; il rendit ses compagnons comme lui déterminés, et sans crainte; et, pendant une nuit obscure, ils commencèrent à gravir le rocher, s'aidant avec des crampons en fer et des cordes dont ils s'étaient entouré le corps. —A chaque pas leurs pieds glissaient sur le roc; et s'ils ne se fussent retenus aux racines des plantes sauvages, ils eussent roulé dans le fond des ravins. Mais ils avançaient toujours, reprenant sans relâche leur course infatigable ; — leurs mains étaient en sang, leurs pieds déchirés, ils laissaient aux aspérités des rochers des lambeaux de chair et de vêtements, mais ils continuaient de monter, s'excitant mutuellement par d'énergiques paroles; ainsi ils parvinrent au plateau le plus élevé. Aussitôt, sur un signal convenu, un des leurs fit savoir au comte Roger, qu'il serait impossible à la ville de résister, si les Normands parvenaient à gravir cette hauteur; ajoutant que, loin de combattre les chrétiens, les

gens placés au sommet de la roche leur procureraient les moyens d'y arriver facilement.

Le comte ne perdit pas une si belle occasion, quelque difficile que fût cette entreprise. Il laissa devant les murs de Castrumnovum une forte partie de ses soldats, et en envoya un bon nombre vers l'endroit indiqué par le transfuge sarrasin. Dès que les Normands furent arrivés au pied du rocher, ceux qui étaient au sommet leur jetèrent des cordes que retenaient en haut des crampons de fer fortement enfoncés dans le sol; ceux-ci, à l'aide de ces cordes qu'ils tenaient avec leurs mains et en s'aidant des pieds contre les aspérités rocailleuses, parvinrent rapidement au sommet. Malgré toutes les précautions employées par le comte pour cacher ce projet aux ennemis, Bechus en fut instruit et envoya immédiatement une grande multitude de soldats pour empêcher les chrétiens de gravir la hauteur; mais Roger avait tenu en réserve un corps de troupes pour protéger et soutenir celui qui devait gravir le rocher. Dès que les Normands aperçurent les Sarrasins, ils les chargèrent vigoureusement sans leur laisser le temps de prendre position:

ceux-ci, forcés de se défendre contre ceux qu'ils croyaient attaquer, eurent grand peine à soutenir l'impétuosité de ce choc inattendu, et ne purent empêcher les chrétiens d'exécuter leurs projets.

Quand Bechus vit malgré tous ses efforts, les ennemis maîtres de cette importante position, il désespéra de pouvoir garder la place plus longtemps ; aussitôt que vint la nuit, il sortit par une petite porte basse qui donnait dans un profond ravin couvert de broussailles, et s'enfuit avec tout ce qu'il put emporter.

Le lendemain, les habitants privés de leur chef, se rendirent. Le comte les traita avec une extrême bienveillance et construisit de nouvelles fortifications pour protéger la ville contre les irruptions probables des Sarrasins.

Au milieu de toutes ces conquêtes, le comte Roger, dont la foi était grande et la religion sincère, se souvenait toujours de l'excommunication lancée contre le duc son frère et contre lui; il désirait ardemment se réconcilier avec le Pape, persuadé que Dieu ne viendrait pas au secours de ses armes, s'il ne rentrait pas en grâce auprès du souverain

Pontife. Dans ce but il quitta de nouveau la Sicile, et alla demander au Pape, avec l'absolution de ses péchés, la bénédiction apostolique, et la grâce d'être appelé fils de l'Église romaine. Le Pape, tout en lui donnant les plus grandes marques d'estime et de considération, ne lui accorda pas immédiatement ce qu'il demandait; mais il écrivit, le 4 mars, à l'archevêque Arnold, dont le siége épiscopal était à Achéronte, la lettre dont la teneur suit :

« Grégoire, évêque, serviteur des serviteurs de « Dieu, à Arnold, son frère et évêque d'Achéronte, « salut et bénédiction apostolique. »

« Vous avez appris, mon frère, que le comte Ro-« ger, frère du duc Robert, réclame du siége apos-« tolique, avec la bénédiction et l'absolution, la « grâce d'être appelé son fils, et de l'être véritable-« ment. C'est pourquoi avec un soin pastoral nous « vous imposons la charge de cette mission, et au « nom de saint Pierre nous vous ordonnons de vous « présenter à lui sans retard et sans délai, revêtu « de toute l'autorité de nos ordres; si, selon ses « promesses, il veut nous obéir et montrer le re-

« pentir qui convient à un chrétien, vous briserez « la chaîne de ses péchés, et vous en délivrerez éga- « lement les soldats qui vont avec lui combattre les « payens ; mais à la condition pourtant qu'ils mon- « treront du repentir.

« Nous vous enjoignons aussi de lui donner le « pieux conseil de se tenir en garde contre les pé- « chés mortels, et d'employer tous ses efforts à la « propagation du nom chrétien parmi les infidèles, « afin qu'il mérite de remporter la victoire sur ses « ennemis.

« S'il vous parle en quelque chose de son frère, « le duc Robert, répondez-lui que la porte du par- « don de l'Église romaine est ouverte à tous ceux « qui, conduits par le repentir, abandonnent le « scandale du péché, et désirent retourner d'un « pied inoffensif dans la voie de la vertu.

« Si donc le duc Robert a l'intention d'obéir à la « Sainte Église romaine comme un fils soumis, je « suis prêt à le recevoir avec l'amour d'un père, à « faire justice à sa prière, à briser entièrement « pour lui les chaînes de l'excommunication, et « à le compter parmi les brebis du Seigneur. « Mais si le duc s'y refuse, il ne pourra pas obtenir

« du Si[illegible] apostolique la permission de commu-« nier. » (1)

Le [illegible]e Roger accueillit l'archevêque Arnold [illegible]ands honneurs, il jura solennellement obéissance au Pape, et reçut l'absolution et la bénédiction apostolique pour lui et ses soldats.

Après sa récon[illegible] le Saint-Siége, Roger retourna en S[illegible], et [illegible] le siége devant *Toarmina* (2).

Cette ville était très-importante tant par sa position, que par le nombre de ses habitants ; le comte l'entoura de vingt-deux forts, et de fossés remplis de haies et de pierres, tandis que du côté de la mer il l'enveloppait avec ses vaisseaux. Ainsi toute communication avec le dehors était interceptée, et la place ne pouvait recevoir aucun approvisionnement, soit de vivres, soit de munitions.

Taormine ne pouvait être prise que par la famine ; le comte le savait ; aussi ordonna-t-il de garder les murailles avec la plus grande vigi-

(1) Voir pour le texte latin, les notes à la fin du volume, N° IV.

(2) *Taormina*, de nos jours *Taormine* portait sous les Sarrasins le nom de *Tauromana*, Cette ville s'appela sous les Normands *Tauromenium*, et sous les Aragonais *Tabermina*.

lance, et, lui-même, pour que la surveillance fût plus active encore, allait souvent avec quelques-uns des siens, visiter les forts, à travers les précipices d'un mont rocailleux. Quoique la route qu'il suivait, comme le rapporte *Fazelle*, fût fermée par des murs, les Sarrasins trouvèrent moyen de s'y introduire ; et se glissant ainsi que des reptiles à travers les haies et les broussailles les plus épaisses, ils étaient parvenus à se cacher au milieu d'un petit bois de myrte, dans un passage très-étroit et très-difficile. Aussitôt qu'ils aperçurent le comte, marchant avec confiance à la tête des siens, ils se placèrent à l'extrémité du petit bois, et s'élancèrent sur lui ; mais un Breton nommé Evisan, très-dévoué au comte, ayant entendu quelque bruit et vu les myrtes agités, se jeta entre Roger et ses assassins; et le couvrant de son corps comme d'un bouclier, tomba frappé d'un grand nombre de coups, dont neuf étaient mortels. Le dévoûment de ce fidèle soldat sauva la vie au prince normand, car il lui donna le temps de prendre ses armes et de se mettre en état de défense. — Ainsi furent déjoués les lâches projets des meurtriers, écrit *Malaterra* : et Dieu, qui pénètre seul dans le fond des cœurs, connaissait

les nobles pensées du comte pour le présent et pour l'avenir, et ne permit pas que les ennemis triomphassent en cette occasion (1).

Les assassins se précipitèrent dans le fond des ravins pour échapper à la fureur des soldats, mais resserrés entre deux murailles et vigoureusement pressés par les Normands, ils furent presque tous massacrés. Le comte ne put retenir ses larmes en voyant étendu sur la route le corps ensanglanté de son fidèle serviteur, et tint longtemps une des mains d'Evisan serrée dans les deux siennes ; puis il le fit transporter au camp avec les plus grands honneurs : et lui-même, tête nue, suivit le funèbre cortége. Il ordonna que des prières publiques et solennelles fussent dites pour le repos de l'âme du soldat breton, et lui fit faire de splendides funérailles.

Le siége se continuait avec énergie et activité, lorsque l'on aperçut en mer quatorze navires, que l'on appelait *Galafrès*, appartenant au roi de Tunis ; ils s'arrêtèrent devant Taormina, et jetèrent les

(1) *Malaterra*, lib. III. c. XV.
Sed cordium solus inspector Deus bonam intentionem principis in præcedentia sive subsequentia per eum futura bene prænotens, aliter quam illi moliebantur rem transtulit.

ancres à peu de distance de la flotte normande. Celle-ci, dont la plus grande partie de l'équipage armé était employée sur terre, ne se trouvait pas en état de combattre ; aussi le comte ne voulant pas attendre la décision des pirates, fit mettre à la mer une embarcation, et envoya un de ses capitaines, accompagné d'un bon nombre de soldats savoir du commandant de la flotte dans quel but il avait jeté l'ancre dans le port, qui il était, et de quel lieu il venait, lui demandant s'il se présentait en ami ou en ennemi. D'après les ordres du comte, le capitaine ajouta, que le plus terrible châtiment serait réservé à quiconque tenterait le moindre ravage et la moindre invasion sur les possessions des chrétiens en Sicile. Le chef barbare reçut le capitaine normand avec honneur et bienveillance et lui déclara que jamais il n'avait eu l'intention de faire la moindre descente sur les possessions du comte, mais qu'il parcourait les mers d'après l'édit du roi de Tunis pour en expulser les pirates dont ces parages étaient infestés. Les Normands leur offrirent alors tout ce dont ils pourraient avoir besoin en vivres et en munitions. Ceux-ci acceptèrent avec reconnaissance cette généreuse proposition, mais

au moment où le lendemain ils se préparaient à envoyer des embarcations vers la flotte du comte, un vent terrible s'éleva suivi d'une pluie violente, et l'orage éclata avec une telle force, que les chaînes des ancres se rompirent, et les navires poussés en pleine mer par un vent furieux, disparurent bientôt, laissant dans le port des débris de mâts rompus et de voiles déchirées.

Malgré les efforts continuels des Normands, la ville résista depuis le commencement du mois de janvier jusqu'au premier jour du mois d'août, ensuite la famine devint si grande qu'elle fut enfin forcée de se rendre. Le comte malgré la longue résistance des habitants, les traita avec générosité.

La reddition de Taormina, amena celles de plusieurs places fortes. Le comte Roger voyant ainsi le *Val-di-Demona* soumis tout entier à sa domination, érigea Trayna en capitale ; et par reconnaissance de la façon miraculeuse dont il avait échappé à la mort, éleva dans cette ville l'église de *Santa-Maria*, ou il établit un siége épiscopal avec une riche dotation (1).

(1) *Inveghes*, vol. III. p. 97.

Malgré une si grande étendue de pays ravagée et conquise, toute pensée de révolte ne s'éteignit pas parmi les Sarrasins.

La ville d'*Aci* ou *Jaci* refusa ouvertement de payer aux chrétiens le tribut qu'elle avait acceptée (1).

Cette ville placée sur le revers d'une montagne aride était habitée par treize mille familles sarrasines. Le comte de Sicile avant d'en arriver aux dures extrémités d'un siége, chercha par la persuation à faire rentrer les habitants dans le devoir, les prévenant qu'un joug sévère et inexorable peserait sur eux, s'ils persistaient dans une résistance inutile et dans une révolte coupable.

Loin d'écouter ces avertissements sages et raisonnables, les habitants n'en devinrent que plus insolents et plus décidés à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, convaincus que le comte Roger employait ainsi des voies de douceur et de conciliation par l'impossibilité où il était

(1) *Malaterra*, lib. III. cap. XX.

Incarnati verbi anno 1079 Jacenses jugum nostræ gentis abhorrentes statutum servitium et censum persolvere renuntiant.

de les réduire par la force. — En effet le seul chemin conduisant à Jaci était un sentier étroit, taillé dans le roc et bordé par des précipices à pic ; d'un autre côté, la montagne sur le revers de laquelle était bâtie la ville s'étendait en un trop vaste circuit pour qu'il fût possible de l'enfermer dans une ceinture de soldats, et de nombreux bestiaux paissaient ainsi en sûreté, protégés contre toute attaque du dehors par les plis avantageux du terrain : outre tous ces avantages, contre lesquels la valeur des assiégeants ne pouvait rien, de grandes cavernes pratiquées dans l'intérieur de la ville, conduisaient dans la campagne par des souterrains cachés et inconnus.

Le comte Roger fortement irrité d'une telle résistance et surtout de la confiance excessive des habitants en eux-mêmes, tenta plusieurs assauts furieux, et s'élançant au-devant de ses soldats, s'exposa aux plus grands périls. Mais quelqu'assurance qu'il montrât extérieurement pour exciter l'énergie des siens, il était trop habitué à cette guerre de ravins et de montagnes, pour ne pas avoir compris dès le premier moment l'impuissance de ses efforts contre une ville placée

ainsi qu'un nid d'aigle au sommet d'un rocher. I
se contenta donc de se rendre maître de plusieu
places fortes dans les environs, et d'élever quelqu
forteresses dans les positions les plus favorables
Après avoir ainsi établi tout à l'entour de la vill
une garnison qui la tenait sous une rigide surveil
lance, il parcourut la campagne avec le reste d
ses troupes, ravageant le pays, brûlant les moisson
et répandant sans pitié la désolation dans les lieu
où la veille régnaient encore la fertilité et l'a
bondance. Quand les habitants virent au loin le
flammes de cet immense incendie courir à tra
vers la campagne, ils furent saisis d'épouvante, e
comprirent que les plaines étant ainsi dévastées,
ils seraient tôt ou tard atteints par la famine, et livrés sans merci à la juste colère du comte. Alors les principaux personnages de la ville réunis en conseil, résolurent d'aller en députation porter les clés de la ville au prince normand en le suppliant de les tenir en grâce, et d'arrêter une si cruelle dévastation. — Roger, trop généreux pour se rappeler leurs refus insolents à travers l'humilité de leur prière, se contenta de leur imposer des conditions qui rendissent impossible toute pen-

sée de révolte et de mauvaise foi pour l'avenir.

Ce fut à cette époque que le fameux Raymond d'Est, Gille, comte de Toulouse, et marquis de Provence, rechercha l'alliance du comte de Sicile. Ce puissant seigneur envoya des ambassadeurs chargés de riches présents pour complimenter le comte sur ses hauts faits d'armes, dont la renommée parcourait avec bruit toute l'Europe, et lui demander en mariage, sa fille nommée Mathilde (1). Celui-ci reçut avec distinction l'ambassade du comte de Toulouse, et accepta joyeusement une si noble et si honorable alliance. Raymond attendait avec impatience le retour de ses envoyés, car la jeune Mathilde était d'une très-grande beauté : aussitôt qu'il reçut la réponse de Roger, il partit avec empressement pour la Sicile, accompagné d'un riche cortége et d'une nombreuse suite de serviteurs chargés de splendides présents pour sa fiancée. Le comte Roger fit tout préparer pour recevoir avec les plus grands honneurs, celui qui portait un si beau nom et qui allait entrer dans sa famille. Les noces se firent avec une pompe royale, et l'évêque de

(1) La jeune princesse Mathilde était fille de la première femme du Comte de Sicile.

Trayna bénit l'union des deux époux. — Raymond d'Est après la célébration du mariage resta quelques jours encore en Sicile, et put apprécier par lui-même, l'œuvre immense qui s'accomplissait pour la plus grande splendeur de la religion chrétienne et la gloire de la nation normande. Lorsque le jour du départ fut arrivé, le comte fit équiper ses plus beaux navires, les chargea de riches présents, tant pour son gendre que pour les seigneurs de sa suite, et accompagna jusqu'au rivage sa fille chérie ; bientôt un vent favorable gonflant les voiles, les navires s'éloignèrent rapidement.

Le comte resta debout sur le rivage, jusqu'à ce qu'ils eussent entièrement disparu à l'horizon ; alors il fit de la main un dernier signe d'adieu et retourna à sa vie agitée de fatigues et de combats (1).

Ce fut dans cette même année, rapportent les historiens les plus authentiques et les plus dignes de foi, que le duc Robert se réconcilia avec le Pape Grégoire VII, et fut délivré de l'excommunication

(1) *Malaterra*, lib. III. cap. XXII.

portée contre lui et tous ses adhérents, l'an 1074 (1). Grégoire VII, malgré son orgueil altier et sa volonté inflexible quand il agissait au nom de l'Église Romaine, devint plus conciliant par le besoin qu'il prévoyait avoir des Normands dans sa guerre avec Henri, roi de Germanie, et depuis Empereur. Le Pape

(1) Il y a quelques dissentiments entre les historiens sur la date de la réconciliation du duc Robert avec le Pape Grégoire VII. Voici, à ce sujet, la note du critique *Pagius*, qui a fait des annotations aux *annales ecclésiastiques du cardinal César Baronius.*

Pagius, sans cependant s'appuyer sur aucune date positive, ou aucun acte authentique, prétend que cette absolution ne fut pas prononcée en 1080, et il s'appuie sur *Leo Ostiensis.*

Verum anno MLXXVII Gregorius VII et Robertus dux fœdus adversùs Henricum regem sanxerre, ut eo Christi anno ostendemus, ideoque quæ Leo Ostiensis citatus de absolutione Roberti refert, anno MLXXVII contigere : ut mox ostendam. Leo itaque morte Richardi et Jordanis filii successione narratis, subdit; inde inter ducem Robertum ac principem (Jordanum) orta dissensio est. Princeps enim Gregorio favens, acceptis a Beneventanis quatuor millibus quingentis Byzantiis, castra quæ Dux ad urbis (nempe Beneventi) expugnationem instruxerat destruens, cum omnibus Apuliæ Comitibus adversus eum conspirat... his compertis Desiderius pater (abbas nempe Casinensis et cardinalis) Ducem adiens, eum quæ passi sunt rogare instituit. Cujus monitis Robertus obtemperans, pacem cum principe facit. Inde Dux exercitum movens castrum quod monticulus dicitur : cepit, et alia itidem castella quinquè belli jure quæsivit. — Interea Desiderius ægerrime ferens Ducem a matris ecclesiæ gremio diutius exulem agi : profectus Romam Gregorium orare cœpit, ut Ducem ab anathematis vinculo solveret. Quod cum impetrasset pacis amator desiderius ad Ducem cum cardinalibus pergens, eum a sententiâ excommunicationis absolvit.

en effet, ayant assemblé un concile à Rome avait excommunié l'Empereur Henri, et l'avait même déchu de l'empire, proclamant à sa place, Rodolphe, duc de Saxe, dont les Saxons embrassèrent hautement le parti. — L'empereur Henri, après avoir défait Rodolphe dans une sanglante bataille, tint un conciliabule à Mayence, le 23 juin 1080 et fit procla-

Pagius dit ensuite qu'elle fut prononcée en 1077, et voici les seules preuves qu'il apporte de son assertion. — *Baronius*, f° 392. *Notes de Pagius.*

Certe Leo Ostiensis qui lib. III. cap. XLIV, de excommunicatione Roberti Ducis, ejusdem absolutione uno tenore agit, statim cap. XLV et XLVI recitat quæ Gregorius VII adversus invasores monasterii Casinensis in concilio Romano V, anno MLXXVIII, congregato statuit, quæ Baronius eo anno num. XXII. et seq. cum eo Consilio accurrate alligat, idea que tam excommunicatio Roberti, quam ejus absolutio à Leone cap. antecedenti narratæ, illum Christi annum et Cons. Rom. V præcessere.

Ni Pagius ni Leo Ostiensis n'appuient d'une manière sérieuse leur opinion; ce n'est qu'une dissertation sans base positive, elle montre l'homme érudit. — *Erudite Pagius disputat, sed quantum assequi possum, non vere.*

Un anonyme contemporain place formellement cette absolution en 1080, — *Amicatus est cum Gregorio Papa ense junio et confirmata fuit ab illo omnis terra quam habebat. Robertus Dux in Apulià Calabrià et Sicilia.*

Le cardinal Baronius place également cette absolution en 1080.

Tertio kalend. Julii Robertus ille Guiscardus quem hactenus audisti hostem implacabilem Romanæ ecclesiæ, et invasorem bonorum ejus, ob idque sæpe ab eodem Pontifice in conciliis Romæ habitis excommunicatum sponte veniens, se eidem Gregorio papæ subjecit et ipsius et universæ Romanæ ecclesiæ defensorem fidelissimum exhibens, præstitit eidem juramentum fidelitatis verbis istis secundum formulas consuetas.

mer Antipape sous le nom de Clément, Guibert, archevêque de Ravenne. Ce fut peu de jours après l'élévation de l'Antipape Clément, qu'eut lieu la réconciliation du duc Robert avec le Saint-Siége (1).

Selon *Guillaume de la Pouille*, Grégoire VII et

Et *Baronius* cite le traité signé par le Pape et Robert dont nous donnons la teneur.

Inveghes, p. 100, cite *Baronius* sans commentaires aucun, quoique cet historien se livre d'ordinaire à de longues dissertations et à de consciencieuses recherches sur les dates qui lui paraissent devoir être mises en doute.

Tous les historiens qui ne donnent pas de date précise à l'absolution du duc Robert, disent seulement que cette absolution fut prononcée sept ans après l'excommunication, et il est constant que cette excommunication, ainsi que nous l'avons dit plus haut, fut lancée en 1074.

Malaterra passe sous silence l'excommunication des princes normands.

Nous avons cru important de présenter le tableau de cette discussion sur les dates, pour que l'on puisse juger des raisons qui nous ont fait adopter l'époque indiquée par *le cardinal Baronins*, et parce que cette excommunication, lancée contre les princes normands, entièrement dévoués aux intérêts et à la gloire de l'Église, ainsi qu'à la propagation de la religion chrétienne, nous a semblé un fait sur lequel il n'était pas permis à l'historien de passer légèrement.

(1) *In actis pontificalibus Gregorii VII. — Baronius, p.* 393. *XVII. V. Notes de Pagius. — (Traduction.)*

Cependant, le vénérable Pontife ayant reçu les ambassadeurs de Robert Guiscard, l'illustre chef des Normands, se dirigea vers la Pouille, après l'octave de la Pentecôte, et eut, à Aquino, une conférence avec lui ; ayant reçu une satisfaction convenable, il le délivra d'abord des chaînes de l'excommunication, et reçut ensuite son hommage de fidélité ; puis, il le déclara premier soldat de saint Pierre et lui donna l'investiture du duché de la Pouille et de la Calabre par le sceau du siége apostolique.

le duc Robert eurent une entrevue secrète à Bénévent.

Quelles furent les promesses du Pontife pour exciter l'ardeur du duc à servir chaudement les intérêts du Saint-Siége ? — Quelles furent d'un autre côté les espérances ambitieuses de Robert? c'est un fait resté trop obscur pour qu'il soit du domaine de l'historien. Les résultats seuls doivent être mentionnés : d'un côté, ce fut l'entière soumission du prince normand aux volontés du Pape, de l'autre, l'absolution de toutes les excommunications lancées contre le duc, et la nouvelle et éclatante confirmation de l'investiture des terres qu'il possédait et qu'il reconnaissait relever du Saint-Siége.

Pour céler d'une manière inviolable ce nouveau pacte de fidélité et de protection, Grégoire VII et le duc Robert signèrent le traité suivant :

Moi Robert, par la grâce de Dieu et de saint Pierre, duc de la Pouille, de la Calabre et de la Sicile, je serai à l'avenir fidèle à la sainte Église Romaine, au Siége Apostolique et à vous, mon seigneur Grégoire, Pape universel. Je n'assisterai jamais à aucun conseil, et je n'aurai point de part

à aucune entreprise, où il s'agirait de vous faire perdre la vie, ou quelque membre, ou même la liberté. Je ne découvrirai pas volontairement dans le but de vous nuire, le dessein que vous m'aurez confié sous le secret. Je vous aiderai de tout mon pouvoir, vous et la sainte Église Romaine, à garder, acquérir et défendre les possessions de saint Pierre, envers et contre tous. J'en excepte la partie de la Marche Firmane, Salerme et Amalphi, dont nous ne sommes pas encore convenus. Je vous viendrai en aide afin que vous puissiez posséder en toute sûreté et honneur le souverain Pontificat, et la terre de saint Pierre que vous avez et que vous devez avoir. Je ne souffrirai pas qu'on la ravage; je payerai exactement la pension dont je suis redevable, à cause de la terre de saint Pierre que je possède ou que je posséderai. Je la payerai tous les ans suivant nos conventions. Je laisserai toutes les églises qui seront sous ma domination avec leurs possessions en votre pouvoir: je serai leur défenseur, et je témoignerai en tout de ma fidélité à l'église Romaine : et si vous ou vos successeurs, sortez de cette vie avant moi, suivant les avis que je recevrai des meilleurs Cardinaux, des Clercs et des Laïques de Rome, j'aiderai à faire élire un Pape qui puisse con-

ribuer à l'honneur de saint Pierre. J'observerai toutes ces choses exactement; je serai fidèle à vous, et à vos successeurs qui me confirmeront la présente investiture que vous m'avez accordée.

Moi, Grégoire, Pape, je vous donne à vous, Duc Robert, l'investiture de la terre que Nicolas et Alexandre mes prédécesseurs, de sainte mémoire, vous ont accordée. Quant à la terre de Salerme, d'Amalphi et la partie de la Marche Firmane que vous possédez injustement, je prends patience en considération de la toute-puissance de Dieu et de votre bonne volonté, et j'espère qu'à l'avenir vous vous conduirez à l'égard de l'honneur de Dieu et de saint Pierre, comme il convient; de sorte que nos âmes ne courront aucun danger.

Ce traité fut conclu à Ciprani, la troisième kalende de juillet.

Quelques pressantes que fussent les instances du Pape, le duc ne put cependant pas lui venir en aide pour le présent dans sa querelle avec l'empereur d'Allemagne, ayant lui même fait de très-grands préparatifs pour une expédition sérieuse en

Orient : mais il promit aussitôt son retour de servir chaudement les intérêts de l'Église.

Le duc se dirigea donc vers l'Orient pour venger son gendre Constantin, fils de l'empereur Michel.

Le comte Roger, de son côté, s'était vu contraint de quitter la Sicile pour étouffer, dès leur naissance, les desseins ambitieux d'Angelmar. Ce seigneur, par suite de son mariage avec la veuve de Serlon, avait reçu en possession une partie de la terre de Geraci ; comptant sur l'assistance des habitants, pour la plupart Grecs, Angelmar fomentait des projets d'usurpation dont Roger ne voulut même pas supporter la première pensée.

Avant de retourner en Calabre, le comte de Sicile avait laissé pour commandant, à Catane, un Sarrasin appelé *Bencimen*, selon Malaterra, ou *Becumen*, selon Fazelle. — Le caractère des nobles âmes est de ne jamais soupçonner la trahison et la lâcheté, et d'admettre difficilement la pensée du mal dans les autres, parce que cette pensée révolte en eux des sentiments d'honneur et de loyauté. Aussi le comte, se souvenant trop en cette circonstance de la fidélité avec laquelle le Sarrasin Benhumen l'a-

vait servi, avait-il entière confiance dans cet autre Sarrasin Bencimen, dont il avait reçu solennellement les serments de dévoûment et de fidélité. Mais l'Émir sarrasin Benarvet, prince de Syracuse et de Noto, comme nous l'avons mentionné précédemment, n'attendait que le départ du comte pour entourer de paroles artificieuses le commandant de Catane, et chercher à le séduire par de brillantes promesses. Benarvet était d'une nature perfide et rusée ; aucune pensée mauvaise ne le trouvait indécis; habitué à la trahison, et faisant une vertu, pour ainsi dire, de la déloyauté, il connaissait mieux sa race que ne le faisait le prince normand. Il savait quelles racines profondes ses paroles et ses promesses laisseraient dans le cœur de Bencimen. Actif et infatigable dans ses projets, il le fit circonvenir de toutes parts et presser par des sollicitations de toute nature, laissant briller devant ses regards ambitieux les plus grands honneurs, les plus riches possessions. — Bencimen n'eut pas la force d'y résister, et parjure à ses serments, traître à la foi jurée, il promit de livrer la ville de Catane à l'Émir; Benarvet était à la fois trop audacieux et trop rusé, pour ne pas organiser

facilement les moyens d'accomplir cette trahison projetée. Il combina un plan par lequel la ville entière tombait en son pouvoir sans coup férir.

Voici quel était ce plan ; — pendant la nuit, les troupes de Benarvet, divisées en plusieurs corps, devaient se rendre secrètement par des chemins détournés, aux différentes portes de la ville. Sur un signal donné, Bencimen ouvrait les portes de Catane aux troupes de l'Émir, qui entrant ainsi sur plusieurs points à la fois, rendait inutile toute tentative de défense de la part des chrétiens.

Bencimen, sous l'influence des fascinations de Benarvet, accepta sans opposition; et la ville, trahie et livrée par celui qui aurait dû la défendre, retomba une seconde fois au pouvoir des Sarrasins (1).

Jordan, avait le commandement de l'île en l'absence du comte Roger son père ; il ne tarda pas à

(1) *Malaterra*. L. III. c. XXX.

Paganus verò nominis sui competens imitator, avaritia cœcatus, fidei, sacramentorumque, quœ comiti dederat oblitus, infra urbem illum cum maxima multitudine suorum fraudulenter de nocte accipiens, traditionis nomen sibi perpetualiter vindicavit.

apprendre la trahison du commandant de Catane; et ne pouvant supporter la pensée de voir les Sarrasins rentrer en possession d'un des points importants de la Sicile, il rassembla ses troupes à la hâte, et accompagné de Robert Surdavallus, et d'Elias Cartamensis, sarrasin converti à la foi chrétienne (1), il marcha sur Catane. Les espions que l'artificieux Benarvet entretenait avec une grande activité, lui apprirent l'arrivée des troupes de Jordan. Il attendait cette rencontre avec impatience; car il savait l'armée des Normands affaiblie par l'absence du comte et par les nombreuses garnisons répandues dans l'intérieur des terres. Il se prépara donc avec joie au combat, annonçant à ses capitaines que le jour était enfin venu de punir l'insolence et l'usurpation des Normands. — Les Sarrasins avaient une grande confiance dans Benarvet, dont le courage et les talents militaires leur étaient connus; aussi prirent-ils les armes avec la certitude de la victoire, et allèrent se ranger en

(1) Ce Sarrasin converti, ayant été pris par les infidèles, près de Castrogiovanni, aima mieux subir la mort que de renoncer à la foi de Jésus-Christ, et de rentrer dans la religion de Mahomet.

Malaterra. L. III. c. XXX. — *Buffier.* — *Burigny.*

ordre de bataille dans une plaine en dehors de la ville.

Certes, l'armée de Benarvet, était bien capable de justifier cette confiance et cette conviction du succès. Les fantassins, au nombre de vingt mille, formaient l'aile droite ; et devaient soutenir le premier choc des Normands ; les cavaliers tenaient l'aile gauche, attendant l'ennemi, et prêts à secourir les fantassins dans le cas où ceux-ci viendraient à faiblir (1).

Bientôt, sur le haut d'une colline, l'on vit apparaître l'armée de Jordan, marchant en bon ordre et s'avançant vers la plaine où Benarvet avait pris son campement. Lorsque les Normands furent proche des Sarrasins, ils s'arrêtèrent pour régler leurs dispositions de bataille. Ils étaient trop habitués depuis longtemps à combattre des ennemis toujours supérieurs en nombre, pour que la vue de

(1) *Malaterra.* L. III. c. XXX.

Pedibus quidem usque ad vigenti millia dextro latere suo in occursum hostium paulisper anteponens, ipse cum equestri legione in sinistro cornu fixus manens, hostes præstolatur. Nostri autem cùm centum sexaginta tantum modo milites essent, nil remorati, certamen, Deum invocantes ineunt. Tertio que super pedites impetu facto cùm immobiliter persistentes flectere nequeunt, declinantes eos, super equites irruant fortiterque congredientes multa strage factà, in fugam vertunt.

cette multitude formidable les rendît craintifs ou indécis. Jordan, d'un coup-d'œil rapide et exercé, examina d'abord la position de l'ennemi, le terrain sur lequel allait se livrer le combat, et les différents chemins qui y aboutissaient, afin d'éviter toute surprise et toute embûche de la part de Benarvet. Il forma de sa troupe deux légions; et la première, après s'être agenouillée pour demander à Dieu aide et protection, se précipita avec des cris de joie et de valeur contre les Sarrasins. Les infidèles, dans leur immobilité, semblaient un mur bardé de fer; les soldats chrétiens vinrent s'y briser sans pouvoir l'entamer dans aucune partie. La lutte fut terrible et acharnée; trois fois les Normands reprirent du terrain et s'élancèrent sur cet ennemi inébranlable; trois fois ils furent repoussés. Leurs vaillantes épées étaient teintes de sang, et quelques-uns des leurs frappés de larges et cruelles blessures, combattaient encore, plus avec leur courage qu'avec leurs forces.

Jordan s'était placé sur une éminence afin de suivre et de diriger le combat; il comprit que les siens étaient trop faibles en nombre pour pouvoir entamer les Sarrasins, et que ceux-ci, plus habiles et

plus exercés dans l'art de la guerre, combattaient avec régularité. Alors il changea son plan de bataille, et faisant cesser ces attaques inutiles et sanglantes, commanda au contraire à ses soldats de lâcher pied peu à peu, tandis qu'il attaquerait d'un autre côté la cavalerie sarrasine : puis il se mit à la tête de la seconde légion et fondit sur les ennemis avec de grands cris. — Les Normands avaient reçu l'ordre de frapper surtout les chevaux ; ceux-ci effrayés ou furieux de douleurs, se roulaient à terre et méconnaissaient le frein de leur cavaliers. Bientôt le désordre fut dans les rangs ; les Normands redoublèrent d'énergie et d'impétuosité. Alors Benarvet ébranla ses fantassins pour venir au secours de la cavalerie désorganisée. Les Chrétiens attendaient ce moment avec impatience ; ceux qui avaient reçu l'ordre de lâcher pied, pour ne pas s'épuiser dans une lutte inégale, regagnèrent du terrain, aussitôt qu'ils virent les fantassins se mettre en marche, et s'élancèrent sur eux.

Les Sarrasins ne sachant ce qu'ils devaient faire, ou se défendre contre ceux qui les attaquaient, ou marcher au secours des cavaliers, n'obéirent plus à cette même unité d'action et de pensée,

leur principale force. Il en résulta parmi eux, une grande confusion. Loin de porter secours aux cavaliers, ils vinrent au contraire augmenter le désordre et la mêlée. Benarvet, plein de courage et d'audace, combattait encore à la tête des siens, cherchant à les ranimer par son exemple, et à rétablir l'ordre du combat.—Vains efforts! tentatives impuissantes! les Sarrasins n'obéissaient plus à la voix de leur chef, et combattaient encore seulement avec cet instinct naturel qui fait lutter jusqu'au dernier moment contre la mort (1).

Benarvet était trop habile dans l'art de la guerre pour ne pas voir l'impossibilité de rallier ses soldats; alors il tourna bride, et jetant un dernier regard d'abattement et de morne tristesse sur cette victoire tant espérée qui lui échappait encore, il regagna la ville avec un bon nombre des siens. Les fantassins, dont la fuite ne pouvait être aussi rapide que celle des cavaliers, furent horriblement maltraités; et quelques-uns seulement purent arriver à Catane, après avoir laissé un grand nombre des leurs sur la place; d'autres dispersés dans la plaine, cachés dans

(1) Voir Malaterra, lib. III. c. XXX.

les ravins ou sur le haut des montagnes, attendirent la nuit pour chercher silencieusement un refuge dans quelques places appartenant encore aux Sarrasins.

Bencimen était parvenu à regagner Catane à la suite de Benarvet. Jordan se garda bien de poursuivre l'ennemi; et l'enivrement de la victoire ne lui fit pas oublier qu'il avait pris les armes, non pour livrer bataille aux Infidèles, mais pour leur enlever Catane dont ils s'étaient traîtreusement rendus maîtres. Il les laissa donc en déroute errer dans les campagnes, et vint placer ses tentes sous les murs mêmes de la ville; ne doutant pas que la défaite des Barbares eut répandu la terreur dans tous les esprits, il commanda immédiatement l'assaut et fit battre vivement les murailles. — Les soldats, laissés à la garde de la ville, étaient loin de s'attendre à cette attaque soudaine. Benarvet, lui-même, avait une si grande confiance dans le résultat de la bataille, qu'il n'avait point organisé les moyens de défense en cas de siége. Les murailles étaient dégarnies, et la désolation et l'abattement remplaçaient le courage dans le cœur des combattants. Aussitôt son retour dans la ville, l'Émir sarrasin parcourut les rues pour se rendre un compte exact de sa position

et de ses ressources ; voyant qu'il lui serait impossible de soutenir un siége, il fit porter un bon nombre de soldats vers les remparts, du côté où les Normands avaient commencé l'attaque, afin de les arrêter au moins jusqu'à la nuit, et gagner le temps nécessaire aux préparatifs de sa fuite.

Ainsi, pendant que les Normands, ayant Jordan à leur tête, rentraient triomphalement dans la ville de Catane, Benarvet et le lâche Bencimen, profitant des ombres de la nuit, fuyaient honteusement vers Syracuse.

C'est ainsi que Catane, perdue par trahison, rentra au pouvoir des chrétiens (1). Dieu voulut en cette circonstance donner un exemple terrible et solennel à ceux qui eussent été désireux d'imiter Bencimen, en trahissant leurs serments et en violant la foi jurée.

Aussitôt qu'il fut à Syracuse, cet homme perfide et infidèle, se présenta devant Benarvet pour lui demander la réalisation de ses promesses et le prix de sa trahison.

(1) *Malaterra*, lib. III. c. XXX, f° 585.
Sed Benarvet vero clam de nocte urbe digrediens cum pagano traditore ugiens Syracusis se recepit, sic que urbs a nostris recuperatur.

« Que viens-tu chercher ici ? répondit Benarvet, traître à la foi que tu avais jurée, tu trahirais les Sarrasins tes frères, comme tu as trahi les chrétiens. Tu me demandes des honneurs et des richesses, je te dois ce que mérite un traître. »

Et avant que Bencimen terrifié sous le coup de cette réponse inattendue eût fait un mouvement, Benarvet le frappa d'un coup de poignard dans la poitrine (1). Bencimen ne jeta même pas un cri et tomba ; un instant encore il se roula dans les dernières convulsions qui séparent la vie de la mort. Benarvet le regarda froidement et poussant ensuite avec mépris le cadavre du pied, il s'éloigna.

La défaite de l'Émir et la prise de Catane si subitement reconquise par les chrétiens, terrifièrent les Infidèles.

Le comte ne tarda pas à revenir en Sicile, et aussitôt à son retour entreprit de fortifier et d'embellir Messine. Regardant à bon droit cette cité, comme la clé de toute la Sicile, il voulut la rendre

(1) *Fazelle*, lib. VII. — *Buffier*. — *Anonymus Cassinensis*.
Malaterra, lib. III. c. XXX.
Paganus traditor a Benarvet, ne Syracusam, sicut Catanam fecerat, tradat, dum præmia pollicita requirit, truncatur.

à la fois florissante et inexpugnable; aussi il y établit sa résidence et commença à élever des tours et des châteaux-forts sur les points les plus importants. Il fit venir de Calabre des hommes habiles et leur donna la direction des travaux ainsi que la surveillance sur les ouvriers : lui-même venait très-souvent apprécier par ses propres yeux la marche progressive des ouvrages entrepris, et encourager les travailleurs par des récompenses et de bienveillantes paroles.

Chacun dans le ressort de sa capacité, déploya une si grande activité, qu'en un très-court espace de temps, on vit s'élever des tours d'une proportion gigantesque et la ville fut entourée de nouveaux et solides remparts, principalement du côté de la marine, — le comte fit aussi construire une forteresse à la pointe de l'arc que décrit la rivière, dans l'endroit où fut édifiée plus tard l'église de *San-Salvatore* avec le couvent des moines de *Saint-Basile* qui en fait partie.

(1) *Fazelle*, liv. VII, p. 647.
E l'adorno di nuove muraglie e di nuovi forti, e massime di versola marina, e fece il tutto da fondamenti. Fece far anchora una fortezza alla piegatura del lito, cioé alla punta dell' arco della riviera dove fu fabricata anchora la chiesa di san salvadore con convento dove stavano i monarchi di san Basilio, ch'é congiunto a detta chiesa.

Il fit bâtir aussi dans le même temps une superbe église qui fut appelée, église de *Saint-Nicolas*, et dans laquelle il déploya une grande magnificence; il y attacha des revenus considérables, voulant que les monuments élevés à la propagation de la foi chrétienne et destinés au service divin, dépassassent tous les autres en splendeur et en richesse. — C'était ainsi qu'ils cellait du cachet inaltérable de la religion chacun de ses pas sur cette terre souillée si longtemps par l'impiété des païens; c'est ainsi que dans sa foi, grande et profonde, même avant la domination des hommes qui conquéraient pied à pied cette terre arrosée de leur sang, il établissait la domination du Christ. — Il érigea la nouvelle église de *Saint-Nicolas*, en cathédrale après l'avoir réunie toutefois à celle de Trayna, dont Robert, son parent était évêque; mais le siége épiscopal fut transféré à Messine. (1).

Le comte ne put rester en Sicile aussi longtemps qu'il le désirait; il fut mandé par son frère, le duc Robert, pour marcher de concert avec lui contre Jourdain, comte d'Averse, qui, ayant pris parti pour

(1) *Malaterra*. L. III. c. XXXII.
Fazelle, L. VII, f° 649.
Buffier, p. 119.
Burigny, vol. I. p. 404.

l'empereur Henri, contre le Pape, tenait la campagne avec une forte armée.

Le duc avait des motifs antérieurs de mécontentement contre Jourdain, et était trop enchanté de cette occasion pour la laisser échapper; il résolut donc de ravager les terres du comte d'Averse, et de porter la désolation et la misère dans toute l'étendue de ses domaines, en détruisant les moissons qui étaient très-abondantes (1).

Le comte Roger partit pour aider son frère dans cette expédition, et donna à son fils Jordan, ainsi qu'il en avait l'habitude, le gouvernement de l'île pendant son absence.

La volonté de Dieu ne laisse jamais une existence quelque brillante qu'elle soit, sans l'abreuver de cruelles amertumes, comme pour rappeler au milieu des grandeurs et des triomphes, le triste souvenir de la fragilité humaine; aussi le ciel réservait au comte un coup plus terrible que celui dont il l'avait frappé par la mort de Serlon et celle d'Hugon. —

(1) *Malaterra*, liv. III. c. XXXV.

Porro dux fratre Comite à Sicilia arcessito admoto plurimo exercitu, super Jordanum nepotem suum principem Aversæ messes vastatum vadit.

Buffier, — *part.* 2. p. 88.

Ce fut l'ingratitude de Jordan, son fils naturel; — car il l'avait toujours comblé de bontés, et lui avait donné dans son cœur et dans sa maison une place plus grande que n'avait droit d'en espérer un fils illégitime (1). Les larmes verseés sur une tombe sont moins amères que ces cruels désenchantements des affections les plus chères et les plus saintes.

Égaré par de mauvais conseils, poussé peut-être par une ambition aveugle, Jordan, sans se rappeler qu'il devait, aux seules bontés du comte, une position élevée et brillante, rêva des projets insensés de révolte, et voulut se servir de cette puissance qui lui avait été si généreusement octroyée, pour trahir son bienfaiteur. L'absence de Roger lui offrait une occasion favorable. — De concert avec quelques jeunes seigneurs attachés à sa personne il médita une rébellion contre son père, et attira dans ses coupables projets, par l'appât de riches récompenses, plusieurs

(1) *Inveghes. Palermo nobile, vol. III. An.* 1082. *(trad.)*

Ce Jordan fut fils bâtard du Comte, comme l'explique très-clairement *Malaterra. — Erat autem Jordanus ex concubinâ, tamen magnæ viris animi et corporis et magnarum rerum gloriæ, seu dominationis apetitor.* C'est pourquoi je ne puis comprendre comment *Pyrrhus* peut l'avoir déclaré fils légitime du comte, et reprendre *Mauroli* qui l'avait appelé bâtard.

gentilshommes aussi ambitieux que lui; car ceux qui trahissent leurs serments ne savent pas que les fruits de la trahison sont brillants aux regards, mais mortels aux mains qui veulent les toucher.

Le comte de Sicile, en investissant Jordan du commandement en chef, avait ordonné qu'on lui obéît en toutes circonstances comme à lui-même. Quand celui-ci eut son plan bien sûrement arrêté, il profita de la noble confiance du comte pour compromettre à leur insu un grand nombre de fidèles capitaines qui exécutèrent ses ordres, sans chercher à s'en rendre compte, tant était loin d'eux la pensée d'une aussi ingrate trahison.—Cependant ils finirent par soupçonner la vérité, et sans oser formuler une accusation positive, ils se consultèrent entre eux et murmurèrent sourdement.—Jordan vit qu'il était temps de parler à voix haute et à visage découvert; il les réunit donc en un conseil secret, et leur déclara nettement ses espérances et ses projets. — Cette révélation frappa tous les assistants d'une muette stupéfaction; mais Jordan, par un geste impératif, arrêta les paroles que plusieurs d'entre eux allaient prononcer.

« Je n'ai besoin ni de conseils, ni de remontran-

ces, leur dit-il ; ce que j'ai résolu, je le ferai, parce que je veux le faire. »

Et comme il voyait que les plus vieux et les plus valeureux capitaines sur l'assistance desquels il avait compté, se levaient silencieusement et allaient se retirer, il s'écria :

« Aucun de vous ici n'a plus le droit ni la possibilité de s'éloigner ; que vous me suiviez, que vous partiez, vous êtes tous mes complices ! »

Alors il déploya à leurs yeux le réseau d'artifices dans lequel il les avait enveloppés à leur insu, leur démontrant que par leurs actions ils étaients entrés involontairement dans sa pensée de révolte, et qu'au point où ils en étaient arrivés, ils avaient tout à craindre en se séparant de lui, tout à espérer au contraire s'ils lui donnaient franchement aide et assissistance. — L'ambition aveuglait le malheureux Jordan au point de lui inspirer ce triste raisonnement puisé dans la déloyauté la plus astucieuse.

« Ces serments que vous avez faits à mon père, vous ne les violez nullement en cette circonstance, leur disait-il, et nul ne peut trouver à vous condamner, puisque le comte Roger en partant vous a donné ordre d'obéir à tous mes commandements.

— C'est moi qui vous ordonne d'agir ainsi, j'assume donc sur moi seul la responsabilité entière de cette action (1). »

Joignant à ces paroles de brillantes promesses, Jordan attira dans son parti un grand nombre de hauts seigneurs. — Il se mit aussitôt à leur tête, livra au pillage toute la province, et s'empara des châteaux-forts de *Mistreta* et de *Saint-Marc*, puis il se dirigea en toute hâte sur Trayna où Roger avait laissé de grandes richesses; mais les habitants de cette ville, fidèles au comte, prirent tous les armes jusqu'au dernier et combattirent avec ce noble courage que donne le dévoûment et l'affection. L'audacieux usurpateur fut repoussé loin des murs de Trayna et contraint, après d'inutiles efforts à abandonner la place.

Le comte de Sicile ne tarda pas à apprendre l'indigne conduite de Jordan; longtemps il refusa de

(1) *Malaterra*, liv. III, c. XXXVI.

Quibus quisque talibus assentire renitens improbè hortatur, ne fidem datam mentiri velit. Sacramenta patri exhibita in hoc salva fore, quod proficiscens quidquid Jordanus vellet, vel præciperet, omnibus obedire debere imperaveret.

Burigny, vol. I, p. 404.

Fazelle, liv. VII, p. 647.

Buffier, p. 2, f° 120.

croire celui qui lui apportait ce triste message, et se fit répéter plusieurs fois les mêmes paroles, pour qu'elles pussent entrer à la fois dans son cœur et dans sa pensée. — Quand le doute devint impossible, il fut écrasé sous le poids d'une si noire ingratitude, et, levant ses deux mains vers le ciel, il ne prononça que ces seuls mots :

« Seigneur! Seigneur! »

Mais il y avait dans cette exclamation plus de désolation et de douleur que dans de longues et énergiques paroles.

Le comte ordonna tout pour son départ; et, pendant les préparatifs auxquels il assista morne et silencieux, nul n'osa lui parler, ou l'approcher.— Au milieu de la nuit il quitta le comté d'Averse, et retourna en Sicile. — Ce fut un long et triste voyage.

A son arrivée, Roger dissimula son affliction et son ressentiment, s'efforçant au contraire de rendre son visage calme et serein, pour cacher l'orage qui grondait en lui; car il craignait que Jordan n'allât chercher un refuge chez les Sarrasins, qui n'étaient pas encore entièrement expulsés de l'Ile. Aussi fit-il savoir à tous qu'il rentrait en Sicile grandement at-

tristé de la conduite de son fils, mais plein d'indulgence et de pardon pour une erreur inspirée plutôt par la fougue de la jeunesse que par l'ingratitude du cœur.

Jordan, de son côté, regrettait déjà ces rêves insensés de rébellion, dont les seuls résultats avaient été de le couvrir de honte, et de lui aliéner le cœur de son père. Aussi apprit-il avec une extrême joie la clémence du comte à son égard; il n'hésita pas un instant, et, sans prendre souci des seigneurs entraînés malgré eux dans une révolte impossible, sans s'inquiéter de tant d'existences compromises et peut-être perdues par sa faute, il alla avec le plus grand repentir se jeter aux pieds de son père.

Le comte le reçut avec un visage joyeux en apparence, le releva, et lui dit qu'il oubliait ce qui s'était passé.

Le jeune capitaine, rempli de joie, remercia son père; mais quand le comte fut seul, alors tomba ce masque de tranquillité et de clémence dont il avait couvert son visage. — Il fallait étouffer dans l'avenir de semblables projets, et surtout terrifier ceux qui seraient tentés d'imiter Jordan ou ses complices, en frappant les coupables d'un terrible

châtiment, et les traitant sans pitié comme le méritaient des traîtres et félons.

Aussi, après avoir pendant quelques jours laissé renaître la confiance en eux, il manda les douze principaux fauteurs de la révolte, sous prétexte de service auprès de sa personne; aussitôt qu'ils furent arrivés il les fit charger de fers et conduire dans une salle où un homme les attendait. — Cet homme était le bourreau; et, malgré leurs supplications et leurs prières, le comte de Sicile, inexorable dans son juste ressentiment, leur fit crever les yeux.

Jordan arriva bientôt, ignorant ce qui s'était passé; car Roger avait pris soin qu'aucun bruit ne transpirât au dehors. Dès qu'il fut entré dans le palais, demandant à parler à son père, on l'introduisit dans la salle où les douze seigneurs avaient été livrés au bourreau. Le comte était assis, entouré des plus illustres gentilshommes de son armée. Son visage était si froid et si sévère, l'expression de ses yeux si farouche, qu'avant même d'avoir aperçu les malheureux suppliciés, Jordan fut saisi d'un sentiment d'indicible terreur, et ne put faire un pas vers le comte.

Roger lui fit signe d'approcher, et les gardes s'é-

tant écartés, il lui montra les douze gentilshommes, dont les visages ensanglantés n'attestaient que trop l'horrible supplice qu'ils venaient de subir.

« Ceux qui faussent leurs serments et leur foi ne sont plus dignes de voir le soleil, dit Roger d'une voix retentissante. Jordan, vous avez trahi l'affection de votre père et la foi que vous lui aviez jurée ; vous avez agi comme un traître, soyez puni comme ces traîtres ! »

Jordan tomba à genoux, mais le comte détourna les yeux, et fit un signe aux gardes qui attendaient. Ceux-ci, sans prononcer un mot, dépouillèrent Jordan de ses vêtements, et lui attachèrent les mains derrière le dos. Le malheureux jeune homme vit bien qu'il n'y avait plus d'espoir de fléchir la colère de son père, alors il rassembla ses forces et sa résignation, et suivit d'un pas ferme le bourreau. Mais les seigneurs qui entouraient le comte le supplièrent tant, en lui montrant l'extrême jeunesse de Jordan, et en lui rappelant sa conduite passée si dévouée et si glorieuse, que Roger consentit à lui pardonner. Il lui rendit, sinon intérieurement, du moins publiquement, sa confiance et son estime.

Geoffroy Malaterra rapporte ce fait dans de grands

détails et prétend que le comte de Sicile s'était entendu d'avance avec les seigneurs, pour donner à Jordan cette sévère leçon.

« Car, dit-il, la discipline et la rigueur de la jus-
« tice sont unies à la clémence ; ainsi qu'il est dit
« dans les saints psaumes, la vérité et la miséricorde
« sont allées au-devant l'une de l'autre, la justice et
« la paix se sont embrassées. C'est pour cela que le
« père, prévoyant ainsi qu'un sage médecin, terri-
« fia son fils par l'exemple d'une si grande sévérité,
« pour qu'il s'éloignât à jamais de la corruption du
« vice (1). »

D'autres historiens également dignes de foi, mentionnent l'intercession des gentilhommes, mais ne parlent point de cette circonstance.

Après ce triste épisode de rébellion, le comte Roger persévérant dans sa volonté et inaccessible au doute ou à la crainte, continua l'œuvre laborieuse qu'il avait entrepris. Sa foi chrétienne, sa fermeté, son courage accomplissaient l'expulsion des Barbares et l'affer-

Malaterra, liv. III, cap. XXXVI.

Nam disciplina et rigor justitiæ cum pace communionem habent, Psalmista attestante, qui ait : *misericordia et veritas obviaverunt sibi, justitia et pax osculatæ sunt.* Unde et providus pater ut sapiens medicus, hunc ipsum filium suum, ut a provitate compesceret, tanto rigore territum attrivit.

missement de la domination chrétienne en Sicile. Le duc Robert, de son côté, étendait en Orient par de brillantes conquêtes la gloire du nom normand. Après avoir réduit à l'obéissance les seigneurs rebelles, délivré le Pape assiégé jusque dans la ville sainte, et remporté de nombreuses victoires sur les armées de l'empereur d'Allemagne, il résolut de retourner en Orient où était resté son fils Bohémond; mais l'hiver s'annonçait avec une grande rigueur, et l'expédition fut heureusement ajournée; car il se déclara, à la suite des mauvais temps, une telle corruption dans l'air, qu'une maladie contagieuse exerça dans l'armée de grands ravages. Bohémond lui-même ne put échapper à ce terrible fléau, et se sentit si violemment attaqué, qu'il se fit transporter en Italie, espérant que la bonté du climat et l'air pur qu'on y respirait le rendrait à la vie et à la santé.

Voici ce que rappporte au sujet de cette maladie *Ordericus Vitalis*, historien normand fort ancien (1) :

(1) Parmi le petit nombre d'historiens qui ont écrit la vie de Robert Guiscard, *Ordericus Vitalis* est le seul qui entre dans de grands détails et sur

« Sigelgaïte, épouse de Robert Guiscard, avait « une profonde aversion pour Bohémond, fils d'un « autre lit, à cause de la grande affection et de l'es- « time que le duc avait pour lui, car elle craignait « que ce prince, dont la réputation et le renom « guerrier étaient si éclatants, éloignât Robert

la maladie de Bohémond, et sur la mort du duc Robert Guiscard. Les autres citent seulement les dates de ces deux faits. Les écrivains qui se sont occupés, depuis cette époque, de l'histoire de Sicile, ont tous pris pour base fondamentale de leur histoire les chroniques de *Malaterra*, et ont omis ou révoqué en doute tous les détails non relatés dans cette histoire contemporaine. Cette exclusion, presque complète des autres documents, nous paraît un tort.—Certes le moine *Geoffroy Malaterra* a fait, sur cette époque si éloignée, le travail le plus détaillé et le plus intéressant qui existe; mais il ne faut pas oublier non plus que ces chroniques sont un long panégyrique de Robert Guiscard et de Roger, et le récit, toujours louangeux, de leurs exploits, soit en Sicile, soit en Pouille, soit en Calabre, soit dans tout le reste de l'Italie. On ne doit donc pas espérer de cet écrivain un jugement, ni même un récit impartial des faits qui se sont passés; et il faut se rappeler que ce moine, historiographe des princes normands, ne pouvait retracer dans ses écrits des faits qui n'étaient ni à la gloire, ni à l'honneur des princes dont il chantait les hauts faits. Ainsi, bien souvent on trouve des lacunes positives et incontestables. Le silence de *Malaterra* ne serait donc pas pour nous une raison de repousser le récit d'*Ordericus Vitalis;* presque tous les historiens en parlent, plusieurs en le traitant de fable, mais ces mêmes historiens s'appuient plus tard, pour la validité et l'authenticité d'autres faits importants, sur ce même écrivain, dont ils semblent en cette occasion révoquer en doute la vérité historique.

Les autres chroniques, étant presque toutes des histoires générales, ne sont pas entrées dans des détails sans importance pour les auteurs qui s'occupaient beaucoup plus des faits que des personnes.

Guillaume de Malmisbury raconte ces faits dans le sens d'*Ordericus Vitalis*. Cette même accusation d'empoisonnement se trouve aussi dans *Roger de Houeden*, p. 710, — et *Jean Brompton*, p. 1010 et 1219.

« Guiscard de son autre fils Roger, dont elle était la « mère, et que celui-ci ne fût dépossédé après la « mort du duc des duchés de Pouille et de Calabre, « qui lui revenaient par droit d'hérédité. Ayant appris « la maladie de Bohémond et son arrivée en Italie, la « duchesse, poussée par l'ambition et aussi par ses « craintes exagérées sur l'avenir de son fils, envoya « une potion empoisonnée aux docteurs psalermi- « tains, parmi lesquels elle avait été élevée, et qui « lui avaient appris à distinguer les plantes véné- « neuses des plantes salutaires. En recevant ce breu- « vage, ceux-ci comprirent la pensée cachée de ce « message, et portèrent la boisson mortelle à « Bohémond, qu'ils étaient chargés de guérir.

« A peine le jeune prince l'eut-il avalée, que les « symptômes les plus terribles se manifestèrent « aussitôt; Bohémond comprit au froid mortel qui « lui parcourait les veines que sa mort était proche; « et le fit savoir à son père. Le duc, auquel n'avait « point échappé l'aversion de Sigelgaïte pour Bohé-

Tout en ne nous prononçant pas sur la question du plus ou moins de foi que l'on doive ajouter aux assertions de l'historien normand, nous avons pensé que le récit d'Ordericus Vitalis, tant sur la maladie de Bohémond que sur la mort de Robert Guiscard, ne serait pas lu sans intérêt; aussi nous le rapportons dans ses principales parties.

« mond, à la vue des souffrances si rapides et si « subites de son fils chéri, soupçonna quelque « mauvaise action. Aussi, il fit venir Sigelgaïte en « sa présence, et d'un accent plein de tristesse, il « lui parla ainsi :

« Le noble Bohémond vit-il encore ?

« Je l'ignore, seigneur, répondit celle-ci.

« Que l'on m'apporte, reprit le duc, le texte du « Saint-Évangile et une épée.

« Lorsqu'on eut déposé devant lui ce qu'il avait « demandé, il congédia d'un geste tous les assis- « tants, et quand il fut seul avec la duchesse, il « prit l'épée et la posant en signe de serment sur « le livre saint :

« Écoute, Sigelgaïte, reprit-il, je jure par ce Saint- « Évangile que si mon fils Bohémond trépasse par la « maladie dont il est frappé maintenant, je te tuerai « avec cette épée que voici.

« Cette terrible menace et le visage froid et résolu « du duc épouvantèrent à un tel point Sigelgaïte, « qu'elle prépara aussitôt en secret un salutaire an- « tidote et l'envoya en toute hâte à Salerne aux « médecins qui avaient donné à Bohémond la fatale

« boisson, les avertissant du danger qu'elle courait « et les suppliant avec de grandes prières de sau- « ver le malade. Ceux-ci voyant que leur crime « était découvert et craignant pour eux-mêmes la « colère du duc, employèrent tous leurs efforts pour « guérir le jeune prince (1). »

Pendant l'absence de Bohémond, le duc avait envoyé son fils Roger assiéger Céphalonie révoltée. Le siége traînait en longueur, car l'armée avait rencontré, par suite des fortes chaleurs de l'été, des obstacles imprévus. Le duc, impatient d'un si long retard qui redoublait la confiance des Céphaloniens et les affermissait dans leurs pensées de rébellion, s'embarqua pour aller presser le siége en personne. Dès son arrivée il fut pris d'une fièvre violente. Tous les secours de l'art devinrent bientôt inutiles; la maladie fit de rapides progrès, et les symptômes les plus terribles ne tardèrent pas à se manifester. — Les forces du duc étaient tellement épuisées qu'il pouvait à peine faire un mouvement sur son lit. Un si cruel état ne laissait plus de doutes sur sa fin prochaine, et la désolation s'était répandue par tout le camp. — Robert ne se dissi-

(1) Voir pour le texte latin les notes à la fin du volume. N° VI.

mula pas non plus la gravité du mal dont il était atteint et malgré le soin avec lequel on cherchait à lui cacher la triste vérité en lui donnant de trompeuses espérances de guérison, il sentit la mort venir à lui; mais il l'envisagea avec un cœur courageux et tranquille. Il l'avait trop souvent bravée, il s'était pour ainsi dire trop habitué à vivre côte à côte avec elle pour qu'elle pût l'effrayer à ses derniers moments. Sa foi en Dieu lui faisait accepter avec la religion et la sérénité d'un vrai chrétien ce que la volonté du Tout-Puissant ordonnerait de lui.

Aussi, ayant ranimé par une prière et par l'énergie de sa volonté ses forces prêtes à l'abandonner, il consola avec des paroles affectueuses ceux qui l'entouraient, leur rappelant que l'homme devait toujours être soumis à la volonté de Dieu, et, qu'à cette heure suprême, loin de se plaindre ou de regretter la vie, il devait, au contraire, remercier à mains jointes la protection divine qui lui avait fait, à lui pauvre et obscur gentilhomme, une destinée si brillante et si glorieuse.

Avec ce dernier mouvement d'orgueil que la pensée de Dieu n'avait pu tout-à-fait éteindre dans le cœur de l'homme, il retraça sa vie passée; sa voix,

un instant défaillante, se ranimait au récit des glorieux exploits et des grands coups d'épée qui avaient dispersé tant d'ennemis innombrables, et conquis pour lui et sa famille de fertiles et riches contrées.

Puis, il fit ouvrir sa tente afin que ses soldats pussent le voir jusqu'au dernier moment, et apprendre de leur chef à mourir avec fermeté et religion.

Ce fut un triste spectacle de voir ainsi étendu sur un lit-de-camp, et consumé par le feu brûlant de la fièvre, cet homme adoré par tous, ce grand et vaillant capitaine que les travaux les plus rudes, les fatigues les plus excessives n'avaient pu abattre. — A sa vue, tous ses soldats se prosternèrent, les mains croisées sur leur poitrine en signe de profonde tristesse, et les yeux remplis de larmes.

Le duc Robert appela près de lui le comte Robert Lorotelli et Geoffroy de Conversana, ses neveux, Hugon de Claromonte, Guillaume de Grant-Mesnil, ainsi que plusieurs encore, et les interrogea sur leurs projets futurs (1). Mais comme tous hési-

(1) *Historiæ Normannorum scripotres, Orderici Vitalis monacki.* Ecclésiast. hist. liv. VII. fº 645.

Magnanimus itaque dux Robertum Comitem Lorotelli, et Goisfredum de Conversana nepotes suos, Hugonem monoculum de Claromonte et Guillel-

taient et ne savaient ce qu'ils devaient répondre, il leur dit :

« La justice divine nous frappe à cause de nos péchés et veut réprimer en nous nos plus grandes passions. Ainsi le Seigneur châtie ses serviteurs et nous montre clairement que nous ne devons pas rechercher seulement la gloire de ce monde. Rendons-lui grâce pour tout ce qu'il a daigné faire en notre faveur, et supplions-le, du fond du cœur, de nous prendre toujours en pitié. Car nous sommes issus de parents pauvres et obscurs, nous avons abandonné des terres stériles et nos pénates vides des choses les plus nécessaires pour nous diriger vers Rome le cœur rempli de crainte (1). Puis, avec l'aide de Dieu, nous avons conquis de grandes et nombreuses cités, non, par nos propres forces ou par nos mérites, mais bien par la volonté divine. — Enfin nous avons envahi dans l'empire de Constantinople tout ce que nous avons pu

mum de Grentemaisnilio Odonem quoque Bonum marchisum sororium suum, alios que cognatos proceres que suos ad se convocavit, et quid acturi essent interrogavit.

(1) *Idem.* Ecce nos de pauperibus infimis que parentibus processimus, et sterile rus Constantini vacuos que necessariis rebus penates reliquimus, et profecti Romam cum magno timore vix pertransivimus.

en parcourir en quinze jours. Ma pensée était d'enlever à un peuple faible, livré et à la débauche une contrée dont il n'est plus digne, et de m'en emparer avec le secours de Dieu et de mes guerriers, afin d'arracher Jérusalem, la sainte ville du Seigneur, aux Mahométans, et d'étendre au loin la domination de l'empire chrétien.

« La volonté immuable du Tout-Puissant en ordonne autrement. — David voulut construire un temple à la gloire de Dieu dans la ville de Jérusalem, mais Dieu destina à Salomon, son fils, l'accomplissement de cette pieuse entreprise. — C'est ainsi que sa main m'arrête en chemin dans mes projets. L'avenir portera les fruits de mes rudes travaux, et le but si recommandable de mes efforts restera comme un aiguillon pour les temps futurs.

« Recevez donc, hommes courageux, un sage et dernier conseil : ne perdez pas cette ancienne vaillance dont vous m'avez donné tant de preuves dans des temps fâcheux et difficiles.

« Je ne suis qu'un homme semblable au reste des hommes ; mais vous êtes maintenant en grand nombre, vous êtes forts par la grâce et la protection du ciel : vous avez fait de grandes actions dont le

renom s'est étendu au loin, et jamais dans aucune histoire on ne vit de plus nobles faits accomplis par des hommes si faibles par leur nombre, si infimes par leurs ressourses. — Choisissez donc au milieu de vous le plus vaillant et le plus sage, et faites-en votre chef. — N'abandonnez pas cette terre féconde que vous avez acquise en si peu de temps, mais par un dur travail (1). »

Puis, le duc joignit dévotement ses deux mains, et ajouta en levant les yeux au ciel :

« O Dieu ! épargne-moi, aie pitié de moi, qui suis un pécheur. — Dieu puissant ! viens en aide à ton peuple, que j'ai amené ici. »

Robert Guiscard adressa encore à ceux qui l'entouraient quelques nobles paroles, et étendit une dernière fois ses mains vers eux, pour leur donner cette sainte bénédiction que Dieu a permis aux mourants de laisser à ceux qui restent sur la terre.

(1) *Idem.* Unus homo sum, ac ut reliqui mortales. Vos autem multi estis, mutisque charismatibus largiente Deo vigetis. Famosa vero gesta, quæ longè latequè divulgata sunt, vos fecistis; nec unquam majora a tùm paucis et infimis hominibus leguntur in aliquibus historiis quam juvante Deo a vobis facta sunt. Fortiorem itaque et sapientiorem de vobis eligite, ipsum que vobis Ducem constituite. Ne perdatis fæcundam tellurem quæsitam magno labore sed parvo tempore.

Voir la mort de Robert Guiscard, en entier, (texte latin), aux notes, à la fin du volume, N° VI.

Un prêtre était debout à côté de lui. Après s'être confessé à haute voix de tous ses péchés, le magnanime duc de Pouille reçut, avec une profonde dévotion, les derniers sacrements de l'église et rendit son âme à Dieu le 17 juillet 1085 (1).

Ainsi mourut, à l'âge de soixante et dix ans, et vingt-six ans après avoir reçu l'investiture du duché de la Pouille, Robert Guiscard, duc de Pouille, de Calabre et de Sicile (2).

Voici comment *Ordericus Vitalis* dont nous avons déjà cité un fragment, interprète la mort du duc Robert Guiscard :

« Pendant ce temps-là Sigelgaïte, sous le poids d'une « terreur incessante, roulait mille projets dans son es« prit à la fois ingénieux et cruel; car si son envoyé « éprouvait quelque retard à passer la mer, et si le « malade venait à trépasser avant son arrivée, elle ne

(1) *Anne de Commène*, p. 161, dit : Qu'il avait été prédit à Robert Guiscard qu'il mourrait à Athènes, près de Jérusalem. Le Duc, étant au promontoire de Céphalonie, apprit que ce promontoire portait le nom d'Athènes et n'était pas loin de Jérusalem, il fut profondément attristé, sachant que l'heure de sa mort était proche.

Inveghes, vol. III, p. 115. — *Era settima Normanna.*

Le duc Robert mourut le 17 juillet, jour de la fête de S. Alexis.—*Chron. de l'anon. de Bari.*

(2) Il se fit toujours appeler *Duc de Sicile*, bien qu'il n'y possédât que la ville de Palerme, et le duc Roger, son fils, prit le même titre ainsi que le prouvent les sceaux de plomb qui sont dans les archives *de la Cava*.

« pouvait pas échapper à la mort que Robert Guiscard « avait juré sur le Saint-Évangile de lui donner par « le glaive. Elle forma donc un projet plus noir et « plus exécrable encore. Oh! douleur! elle fit périr « le duc Robert par le poison. — Lorsqu'aux premiè- « res atteintes du mal elle ne douta plus de l'effet « du poison, alors, rassemblant pendant la nuit tous « ceux qui dans l'armée du duc, lui étaient dévoués, « elle gagna le rivage avec eux et un bon nombre de « soldats lombards. Parmi les vaisseaux, elle choisit « les plus sûrs et les mieux équipés, et dans la crainte « que les Normands, en apprenant son départ, ne « tentassent de la poursuivre, elle incendia tous les « autres navires. Mais lorsqu'elle toucha le rivage de « la Pouille, un des soldats qui l'avaient accompagnée « dans sa fuite, s'étant échappé sans être vu, arriva la « nuit à Salerne et courut en toute hâte trouver Bo- « hémond.

« Levez-vous, lui dit-il, et fuyez!

« Celui-ci lui en demandant la raison, le soldat « répondit :

« Votre père se meurt et la duchesse Sigelgaïte « est en Pouille ; elle vient ici pour vous tuer.

« En apprenant cette fatale révélation, Bohémond

« troublé, sortit en secret de la ville, et alla deman-
« der un refuge à Jordan, son cousin, prince de
« Capoue. Reçu par lui très-affablement, il échappa
« ainsi aux intrigues et aux coupables projets de sa
« belle-mère.

« De toutes parts les Normands étaient accablés par
« les plus grandes infortunes dans une contrée étran-
« gère. D'un côté ils voyaient la vie de leur chef le
« plus illustre et le plus vaillant, mise en danger
« par la perfidie d'une femme; de l'autre, la défec-
« tion des Lombards qui s'étaient enfuis secrètement
« avec la duchesse avait considérablement affaibli
« leur armée, et ils ne pouvaient retourner en Ita-
« lie sans de grandes difficultés; car tous leurs na-
« vires avaient été incendiés.

« Enfin, l'an de l'Incarnation du Seigneur 1085,
« Robert Guiscard, Duc insigne de la Pouille, et sans
« égal dans notre époque, après s'être lavé de ses pé-
« chés par la confession et fortifié par le saint Sa-
« crement de l'Eucharistie, fut enlevé de ce monde,
« non pas vaincu par les armes, mais frappé par le
« poison, non pas abattu par les fatigues de la guerre,
« mais assassiné par la trahison d'une femme, de

« même qu'Adam, le premier homme, fut rejeté du « paradis par les artifices d'Eve (1). »

Ici finit le récit de l'historien normand.

La mort du duc Robert était malheureusement certaine depuis longtemps, cependant elle frappa tous les esprits comme un événement terrible et inattendu. Chacun voulait voir ce pâle visage sur lequel la mort avait déjà placé son empreinte ineffaçable. Chacun voulait toucher ce bras si fort et si vaillant, qui maintenant retombait sans énergie, aussi froid que le marbre. La consternation la plus grande se répandit dans tous les esprits; le courage avait abandonné tous les cœurs, et, selon la belle expression d'un historien du temps: « on eût dit que le monde entier était tombé avec Robert Guiscard. »

Privée de son chef, l'armée n'avait plus ni pensée ni ambition. Aussitôt que les honneurs funèbres furent rendus au duc, elle se prépara à retourner en Italie (2) en emportant les restes précieux du vaillant capitaine qu'elle avait perdu.

(1) Voir le texte latin de ce récit aux notes, à la fin du volume, N° VI.

(2) Selon *Malaterra* — *Buffier* — *la chronologie de l'Histoire de Sicile*, la duchesse quitta le lieu de la mort du duc seulement lorsque celui-ci eut

A peine l'armée se fut-elle embarquée, que des nuages sinistres, poussés par un vent furieux, parcoururent le ciel; le tonnerre gronda, et une nuit sombre inattendue, remplaça subitement la clarté du jour. — C'était un de ces orages d'été foudroyants et terribles; le vent emportait au loin des débris de voiles qui montaient au ciel en tourbillonnant, les matures ébranlées craquaient avec un bruit sinistre, et la mer entr'ouvrait ses gouffres profonds sous les navires poussés les uns contre les autres, de telle sorte que plusieurs se brisèrent. Le corps du duc faillit tomber à la mer; mais ses soldats firent des efforts surhumains pour conserver ce dépôt précieux qu'ils menaient en Italie, et combattirent contre les vents déchaînés comme ils avaient combattu contre leurs ennemis; ils défendirent et protégèrent le duc mort, comme ils l'auraient défendu et protégé vivant. — Habitués à la victoire et secondés par la main de Dieu, ils restèrent vainqueurs dans cette terrible bataille avec les éléments; et l'orage s'étant enfin calmé, ils abordèrent à Otrante.

rendu le dernier soupir. — *Ordericus Vitalis* et *Guillaume de Malmisbury* seuls, disent que Sigelgaïte partit avant la mort du duc.

On s'aperçut que malgré l'embaumement (sans doute à cause de l'excessive chaleur et de la violence de l'orage), le corps commençait à se corrompre; alors on se détermina à laisser en cette ville le cœur et les entrailles, et après avoir de nouveau embaumé avec un grand soin le reste du corps, on le transféra à Venose, où il fut enterré dans le monastère de la *Sainte-Trinité* (1); lieu de la sépulture des autres princes normands.

Ces quatre vers furent gravés sur son tombeau:

Hic terror mundi Guiscardus hic expulit urbe
Quem Ligures regem, Roma Allemanus habet.
Parthus, Arabs, Macedûmque phalanx non texit Alexim,
At fuga; sed Venetum nec fuga nec pelagus.

D'après les dernières volontés exprimées par le duc Robert, dit *Summonte*, le partage des terres fut fait ainsi qu'il suit:

Bohémond eut les états conquis sur l'empereur de Constantinople. *Summonte* spécifie ce legs en disant la principauté de Macédoine. — Roger eut le duché de la Pouille et de la Calabre, ainsi que la princi-

(1) *Chronica monasterii.* — *Malaterra.*

pauté de Salerne; — Guidon, la seigneurie d'Amalfi et de Sorrente.

Le même historien ajoute à tort que Roger, le frère du duc, eut la Sicile et une partie de la Calabre (1); ce n'est point à Roger, frère de Robert Guiscard, mais bien à Roger son fils qu'appartint, outre le duché de la Pouille, de la Calabre et la principauté de Salerne, tout ce que le duc possédait en Sicile, ainsi que le rapportent d'autres écrits du temps (2).

Ce partage inégal donna lieu par la suite à de graves dissentiments entre les enfants de Robert Guiscard.

Bien qu'il mît en tête de ses diplômes: « *Moi, Ro-*

(1) *Il Summonte — Istoria di Napoli.* V. I et II.

Il Duca lasciò à Boemondo il Principato di Macedonia; à Rogiero, il Ducato di Puglia e di Calabria col Principato di Salerno; a Guidone, la signoria d'Amalfi e di Sorrento. Lasciò a Rogiero Bosso suo fratello la Sicilia con una parte della Calabria.

(2) On verra plus tard le Duc Roger céder tant au comte de Sicile Roger I qu'à Roger II, son fils, en reconnaissance des services soit d'hommes soit d'argent qu'il avait reçus de lui, différentes parties de la Sicile dont il avait hérité par le testament de Robert Guiscard. Ce qui prouve clairement que la portion de la Sicile appartenant à Robert Guiscard avait été laissée par lui à sa mort non au comte Roger son frère, mais au Duc Roger son fils. — La similitude des noms est la cause de l'erreur dans laquelle est tombé *Summonte.*

« *bert, par la grâce de Dieu et de saint Pierre, duc* « *de Pouille, de Calabre et de Sicile,* » il ne fut duc de Sicile que de titre, et parce qu'il voulait ainsi marquer la suprématie de l'aîné sur les cadets ; mais ce fut en Italie, en Pouille et en Calabre que se passa sa vie aventureuse et guerrière.

Le comte Roger, dernier fils de Tancrède, fut celui qui peut réellement être regardé comme comte et souverain de Sicile ; car il en fut le conquérant, et s'empara une à une de toutes les villes et de toutes les places-fortes, par la valeur et l'énergique persistance de ses armes.

Robert Guiscard eut une de ces existences brillantes et pour ainsi dire surnaturelles qui passent parfois sur la terre, enveloppées d'un prestige de gloire et d'immortalité, pour servir aux générations futures de modèle et de guide. — Ainsi dans le ciel, apparaissent ces étoiles plus brillantes que les autres ; un instant elles semblent s'arrêter pour dominer de leur éclat flamboyant toutes celles qui les entourent, puis tout-à-coup, comme poussées par une main invisible, elles disparaissent et s'engloutissent à l'horizon.

Ce fut par sa propre valeur que Robert, avant-

dernier fils de Tancrède, creusa à côté de ses aînés ce sillon glorieux qui devait plus tard lui donner à lui et à ses descendants de si brillantes conquêtes.

Soutenu par sa seule épée, il quitta l'obscure et pauvre maison d'un gentilhomme normand, et mourut prince souverain, laissant en testament à ses enfants des possessions en Pouille, en Calabre, en Sicile et même en Orient.

L'injustice des hommes, l'ingratitude de ceux qu'il servait avec dévoûment, la désunion répandue entre tous les partis, lui révélèrent quels pouvaient être dans ces temps d'ignorance et d'anarchie, la puissance d'un petit nombre d'hommes unis et audacieux contre des masses innombrables, semblables à ces immenses forêts dans lesquelles la main d'un seul bûcheron résolu et opiniâtre peut se frayer un passage. — Jamais ses victoires et ses triomphes ne le trouvèrent ingrat envers ses compagnons d'armes, ou moins reconnaissant envers la protection divine. La religion était le drapeau qui précédait toujours ses soldats au combat ; elle les guida à travers la multitude de leurs ennemis et les enflamma de ce courage surnaturel avec lequel seulement s'accomplissent de gran-

des choses. Jamais ce vaillant capitaine ne prit en main son épée, quelque glorieuse qu'elle fût, sans s'agenouiller d'abord et prier; car il avait compris que des créatures humaines ne pouvaient pas mener à bonne fin ce qu'il avait entrepris, s'ils n'avaient avec eux le souffle et la main du Seigneur.

Chaque conquête des Normands était un pas glorieux de la foi chrétienne sur le domaine souillé de l'impiété. — Si Robert Guiscard fut quelquefois en querelle avec le Pape, ce fut l'homme seul qu'il combattit, vénérant toujours le caractère sacré du souverain Pontife; et pendant tout le cours de sa vie il défendit avec un grand courage, souvent même avec une noble abnégation de lui-même, les intérêts de l'Eglise romaine et du siége apostolique dont il était le feudataire dévoué.

L'on peut lui reprocher peut-être avec justice l'excessive astuce, qui fut le point dominant de son caractère et l'entraîna quelquefois hors des bornes de la stricte et rigoureuse loyauté ; il savait composer admirablement son visage et lui faire exprimer des sentiments très-éloignés de son cœur. Son esprit ingénieux, on pourrait presque dire, en certaines occasions perfide, cherchait toujours à triompher

de ses adversaires, autant par les détours tortueux d'une trame habilement ourdie, que par la force des armes; il voyait le but et s'inquiétait souvent très-peu des moyens. Ce fut la seule tache qui vint parfois ternir les grandes et fortes actions du gentilhomme normand. — Aussi lui donna-t-on le surnom de *Guiscard* qui veut dire, en vieux langage normand, *rusé*.



CHAPITRE SIXIÈME.

1085. — 1090.

SOMMAIRE :

Dissentiments entre les fils de Robert Guiscard à l'occasion du partage des possessions du duc leur père.—Le comte cherche à les réconcilier.—Benarvet part secrètement de Syracuse.—Il met la ville de Nicotra à feu et à sang. — Les Sarrasins continuent leurs ravages sur le littoral. — Ils pillent deux monastères. — Le comte accourt pour tirer des Sarrasins une éclatante vengeance. — Il se prépare au combat, ainsi que son armée, par de nombreuses prières. — Largesses envers les pauvres. — Le comte donne le commandement de l'armée de terre à Jordan. — Il prend le commandement de l'armée de mer. — Tous deux marchent de concert sur Syracuse. — Courage d'un jeune gentilhomme normand qui pénètre la nuit dans le port de Syracuse. — Son retour. — La flotte des chrétiens vient en vue de Syracuse. — Les vaisseaux des Sarrasins vont à sa rencontre. — Combat naval. — Rencontre entre Benarvet et Roger. — Mort de Benarvet.—La flotte des Sarrasins est mise en complète déroute. —Siége de Syracuse. — Horrible famine. —Les principaux habitants de la ville s'échappent, pendant la nuit, avec la femme de Benarvet. — Ils fuient vers Noto. — Ils passent à travers la flotte des Normands sans être aperçus. — Les Sarrasins se rendent. — Générosité des Normands. —

Roger va à Girgenti. — Il l'attaque avec vigueur. — Les habitants lui apportent les clés de la ville. — Belle conduite du comte envers la femme et les enfants du chef sarrasin Chamut. — Les Normands s'emparent de tout le pays environnant. — Le comte part avec les siens et campe devant Enna. — Il demande un entretien à Chamut. — Entrevue du chef sarrasin et de Roger. — Chamut se décide à se rendre aux chrétiens. — Plan concerté avec le comte. — Chamut tombe volontairement dans une embuscade.—Il est fait prisonnier et est dirigé sur Girgenti. — Roger marche sur Enna. — Les habitants, terrifiés en apprenant la captivité de leur chef, mettent bas les armes. — Chamut, avec toute sa famille, embrasse la religion chrétienne. — Il passe en Calabre. — Le comte répare les églises par toute la Sicile, et en élève de nouvelles. — Il construit de superbes cathédrales à Girgenti, — Mazara, — Syracuse et Catane. — Le roi de France demande en mariage la fille du comte de Sicile. — Nouvelles discussions entre les fils de Robert Guiscard. — Médiation de Roger. — Siége de Butéra. — Arrivée du pape Urbain II en Sicile. — Roger quitte le siége de Butéra pour aller rejoindre le Saint-Père. — Division de l'église grecque et de l'église latine au sujet des azimes. — Roger retourne au siége de Butéra. — La ville est forcée de se rendre. — Les habitants de Noto offrent leur soumission au comte. — La conquête de l'Ile est terminée. — Tableau général de l'Italie à l'époque de la conquête de la Sicile par les Normands.

De graves dissentiments s'élevèrent entre les fils de Robert Guiscard, à l'occasion du partage que celui-ci avait fait de ses biens en mourant, et empêchèrent pendant quelque temps le comte Roger de s'occuper exclusivement des affaires et des intérêts de la Sicile. Il voyait avec douleur la discorde

régner entre ses neveux et les liens sacrés de la famille brisés par des désirs ambitieux; car le prince normand était d'un esprit trop élevé pour se laisser éblouir par l'enivrement de la gloire et de l'éclat dont il était entouré. Les fils de Tancrède, avaient conquis ce noble patrimoine par une grande unité de pensées et d'actions; leur vie entière s'était passée dans des luttes terribles de révolte et de trahison, et celui qui survivait le dernier de tous, avait appris combien les ennemis seraient ardents à profiter d'une discorde qui, en divisant les intérêts, divisait les forces et les volontés. — Roger savait surtout que le passé, pour exister sérieusement, a besoin de la consécration de l'avenir. Avoir conquis n'était rien; il fallait conserver: et plus l'étoile de leur fortune avait été brillante, plus la persistance de leur énergie et de leur fraternité devait être opiniâtre.

Aussi s'interposa-t-il entre ses neveux pour éteindre, autant qu'il était possible, leurs motifs de haine et de discorde, et il fit tant, que Bohémond déposa les armes, se contentant de la principauté de Tarente que lui céda son frère le duc Roger. Celui-ci, voulant montrer au Grand Comte combien il lui était

reconnaissant de son intervention, ajouta plusieurs villes aux possessions que le prince normand avait déjà en Calabre.

Pendant que Roger de Sicile s'occupait ainsi à réconcilier en apparence ses neveux entre eux, et à consolider le jeune duc dans ses droits sur les duchés de Pouille et de Calabre, Benarvet partait secrètement de Syracuse à la tête d'une flotte considérable, et venait fondre à l'improviste sur la ville de Nicotra. Les habitants étaient loin de s'attendre à cette attaque soudaine des Barbares : ils prirent à la hâte les armes pour se défendre, mais ce fut en vain ; les cohortes ennemies, innombrables et furieuses, se répandirent bientôt dans les rues comme les flots d'un torrent.

Ce fut alors un massacre impossible à décrire ; tout ce qui ne fut pas égorgé, fut emmené captif par les infidèles, et ceux-ci, pour venger d'un seul coup tant d'humiliations et de défaites successives, voulurent marquer leur passage du sceau de la plus épouvantable désolation. — La ville entière fut détruite.

Pendant que le feu dévorait d'un côté les principaux monuments, l'autre partie de la malheureuse cité, renversée par des mains impies, jonchait

le sol de ses débris épars. Rien ne resta debout, pas un autel, pas une maison. Les Sarrasins, dans leur aveugle fureur, voulaient porter la mort parmi les pierres comme parmi les hommes ; et bientôt, là, où la veille se voyait encore la ville de Nicotra calme et florissante, il n'y eut plus qu'un monceau de cendres fumantes (1).

Ce premier succès enhardit les Sarrasins et augmenta leur fureur dévastatrice contre tout ce qui appartenait aux chrétiens. Ils remontèrent dans leurs navires et, protégés dans leurs desseins par une nuit obscure, ils abordèrent devant Rhegium. Ayant débarqué à terre en silence, ils commencèrent à ravager tout le plat pays, détruisirent les moissons naissantes et dévastèrent les campagnes. Les demeures sacrées ne furent pas épargnées, et ils pillèrent, dans leur fureur impie, deux riches monastères élevés en l'honneur de *saint Nicolas* et de *saint Georges.*

A leur tête marche Benarvet, le plus impie et le plus furieux de tous. — Par son exemple, il excite au

(1) *Malaterra*, lib. IV. c. I, p. 590.
Benarvet Syracusi navigio apparato, navali exercitu apud Nicotrum veniens, a radice destruendo devastat. Direptis omnibus quæ potuit, viros et mulieres captivos asportat.

massacre et à la ruine; il renverse et foule aux pieds les images sacrées; il brise avec mépris ce qui sert au culte du Seigneur; et souillant les autels avec des vociférations d'injure et de malédiction, il emporte les vases les plus précieux et distribue à ses soldats les vêtements des prêtres; ceux-ci s'en couvrent avec ironie, et chaque cuirasse porte en trophée un lambeau béni. Mais là, ne devait pas se terminer la fureur sacrilége des infidèles; ce n'était pas en ce jour, les Normands qu'ils combattaient, c'était leur religion. Ivres de pillage et de meurtres, ils arrivent près de Scylla, dans un lieu appelé *Château de l'Ane* (*Roca Asini*), et se précipitent dans une abbaye de saintes sœurs élevée en l'honneur de la sainte Mère de Dieu, vierge Marie. Ils s'y livrent sans pudeur aux plus cruels excès; non-seulement tout ce qui tient à la religion est profané, mais le chef sarrasin abandonne les sœurs à la brutalité de ses soldats et les traîne en esclavage souillées par le viol (1).

(1) *Malaterra*, lib. IV. c. I. p. 590.

Ante Rhegium veniens ecclesiam haud longè in honore Beati Nicolai, et alteram in beati Georgii sitam depopulat; sacras imagines deturpando conculcat: sacras vestes vel vasa suorum usibus aptando asportat. Inde abbatiam in honore Sanctæ Dei Genetricis in loco qui *Roca asini* dicitur, conse-

Aussitôt que le comte eut appris la ruine de Nicotra et la désolation de tout le pays avoisinant Rhegium, ainsi que le pillage sacrilége des églises, des monastères et des abbayes, il fut outré de colère et pénétré de la plus profonde indignation, bien plus pour la religion dont il était à la fois le protecteur et le disciple, que pour les dommages causés à ses propres intérêts. — Les injures prodiguées à l'Eglise l'émurent plus profondément que le sang des siens répandu par flots ; car la propagation de la foi chrétienne était l'œuvre à laquelle il avait attaché toute sa vie; il eût perdu vingt batailles sans que le doute ou l'abattement fût entré dans son cœur, la destinée des hommes doit être comme les flots de la mer, tantôt calmes, tantôt tumultueux, engloutissant des navires et venant se briser contre un grain de sable du rivage ; mais les infidèles, en renversant les églises, en brisant les autels, venaient frapper Roger plus que dans son armée, plus que dans sa gloire, plus que dans son sang, ils le frappaient dans son Dieu, dans sa foi. Cependant quelque profonde que fût la

cratam aggrediens, devastat ; Sanctimoniales abductas turpi stupro deshonestatas abducit.

désolation de son cœur, l'homme souffrit, le chrétien ne murmura pas ; il espéra.

Une redoutable armée de terre et de mer fut levée en toute hâte.

« Dieu, par cette cruelle et sévère leçon, dit le Grand Comte de Sicile à ses capitaines, a voulu nous montrer clairement que nous avions commis une grande faute en laissant subsister en repos côte à côte avec la vraie religion, ce dernier débris de l'impiété, le Seigneur a dit : *Écrasez sans pitié la tête du reptile.* Que leur audace sacrilége soit le signal de leur mort ! — Nous avons à venger à la fois notre religion et nos frères. »

Ces paroles furent accueillies avec enthousiasme, et chacun attendit impatiemment la fin des préparatifs nécessaires à une aussi importante expédition. Le comte y mit une si grande promptitude, que la flotte fut entièrement équipée et prête à mettre sous voiles du premier octobre au huit mai.

La veille du départ fut un jour de fête ; mais aussi un jour de pieuse et grande dévotion ; car il ne s'agissait plus seulement de vaincre partiellement les Sarrasins, il fallait les expulser entièrement de la

Sicile, et détruire jusqu'au moindre vestige de leur domination impie.

Aussi le comte Roger donna lui-même l'exemple d'une foi profonde, et alla purifier son âme de tous péchés près du saint tribunal de la Pénitence; il partit de son palais pieds nuds, la tête découverte, portant les bras en croix, et récitant à haute voix les saintes litanies. Ainsi il traversa toute la ville et arriva devant la cathédrale. L'évêque l'attendait sur le seuil du portique, entouré du saint cortége. — Le comte s'agenouilla sur la première marche, ainsi que tous ceux qui l'accompagnaient, et la baisa de ses lèvres pieuses. Alors, le saint homme, dominant toutes ces têtes inclinées, leva ses deux mains vers le Seigneur, protecteur des âmes chrétiennes, et donna à tous les assistants une grande et solennelle bénédiction.

Le comte entra ensuite dans l'église, où il entendit l'office divin avec un religieux recueillement : puis il sortit processionnellement de la sainte demeure pour montrer à tous les habitants de la ville ce pieux exemple de foi sincère Ce fut ainsi qu'il rentra dans son palais aux acclamations de la

foule; et les cris de dévoûment d'une foule enthousiaste se mêlaient aux prières de l'église.

La journée entière se passa dans les exercices pieux (1), et des secours furent distribués aux pauvres avec de grandes largesses. —Le lendemain matin, le Grand Comte parut, revêtu de sa plus brillante armure, portant dans la main droite le saint étendard, présent du pape Alexandre II.

Son fils Jordan, auquel il donna le commandement de l'armée de terre, reçut l'ordre de se diriger sur Syracuse, tandis que lui, à la tête de la flotte, prendrait la même direction.

Le fils et le père s'embrassèrent avec effusion devant tous, car Roger avait rendu à Jordan la meilleure place dans son cœur et dans son estime.

Bientôt l'armée navale s'avança majestueusement sur la mer, et quand le comte, comme l'écrit *Malaterra*, vit ses navires fendre avec légèreté les ondes sans le secours du vent ou des rames, il tint

(1) *Malaterra*. L. IV. c. II.
Sicque sese affligendo summà devotione in litaniis, nudis pedibus, per diversas ecclesias processiones exequens, multa beneficia indigis largitus, navali periculo sese committens versùs Syracusam, vela diririgit.
Détails dans *Inveghes*.

pour certain que la faveur du ciel accompagnait cette expédition, et y vit un présage de victoire sur ses ennemis (1).

Après s'être arrêté le premier jour à *Tauromenium*, le second à *Lognina*, la flotte aborda le troisième jour à *Lesabalep*, aujourd'hui le port d'*Augusta*. — Les deux armées se rejoignirent en cet endroit (2); le comte en profita pour renouveler ses instructions à son fils, et envoya, dans une petite embarcation, le jeune Philippe, son parent, à la découverte aux environs du port de Syracuse. — Ce gentilhomme normand, plein d'audace et d'habileté, prit soin d'arriver en vue de Syracuse au milieu de la nuit afin d'exécuter un projet aussi hardi que dangereux. Comme lui et les siens, parlaient avec une grande facilité la

(1) *Malaterra*, liv. IV. c. II.

Videns naves nutu Dei agi: et nulla aura vel remige impengente rapidos æquorum undas è recto sulcare: ut facile perpenderet hanc expeditionem Dei favorem comitari, et hostibus prævalere debere. Comes igitur de victorià certior, factus primà nocte Tauromenium applicat.

(2) *Fazelle*, liv. VII. f° 648.

Fatto questo Ruggiero si parti con l'armata di Messina, et andò verso Taormina, di poi andò La ognina, et al porto di Lesabalep, oggi detto il porto d'Augusta, dove Giordano aspettava la venuta del padre.

Malaterra. L. IV. c. II.

langue sarrasine, il entra hardiment dans le port au milieu des vaisseaux ennemis, passa la nuit à compter leur nombre, à les examiner avec une grande attention, et à savoir des Sarrasins eux-mêmes quels étaient leurs préparatifs de guerre et leurs dispositions de combat en cas d'attaque de la part des Normands. Puis, avant les premiers rayons du jour, il quitta le port par une manœuvre adroite, sans avoir été reconnu.

A son retour, Philippe rapporta au comte que l'on pouvait attaquer les ennemis sans grand danger, surtout si on le faisait promptement. — C'était un samedi ; dès l'aube du jour, Roger, plein d'ardeur, et de foi en la victoire, entendit les hymnes du matin et le service sacré de la messe ; il employa tout le jour à veiller aux préparatifs du combat avec la sagesse et l'expérience d'un vieux capitaine, et vers le soir, il leva l'ancre, se dirigeant sans bruit vers Syracuse, à la faveur d'un de ces beaux clairs de lune qui donnent à la nuit la lumière du jour, en la protégeant contre les rayons ardents du soleil. — Quelque silencieuse et hâtive que fût sa marche, Roger ne surprit pourtant pas la flotte des Sarrasins,

qui veillait de son côté; aussitôt qu'elle eut aperçu les vaisseaux normands, dont les voiles gonflées par le vent se détachaient à l'horizon semblables à de nombreux oiseaux de mer rasant les flots de leurs ailes étendues, elle sortit du port et courut à leur rencontre.

L'attaque des Sarrasins fut impétueuse, mais les Normands la repoussèrent avec énergie, et le combat s'engagea de part et d'autre, acharné et sanglant. — Benarvet ne tarda pas à reconnaître le vaisseau que montait le comte; certain de triompher facilement d'un ennemi inaccoutumé à combattre sur mer, il porta droit sur lui, afin de le joindre à l'abordage.

Les Normands laissèrent approcher le navire sarrasin aussi près qu'il le voulut, et, ne doutant pas de son intention, ils lui présentèrent le flanc afin de rendre l'exécution de son projet plus facile. Mais à peine les deux vaisseaux se touchèrent-ils, que les Normands, quittant tout-à-coup leur attitude passive, se jetèrent avec furie sur leurs ennemis. Le comte Roger avait de son côté reconnu le vaisseau de l'Émir; de la vie ou de la mort du

chef sarrasin dépendait l'issue du combat ; aussi, voulant animer ses soldats par un exemple de courage, et ôter à Benarvet toute chance possible de fuite, il s'élança avec intrépidité, sur le vaisseau qui était venu l'attaquer. Les Normands coururent à sa suite avec des cris de victoire ; ce devint aussitôt un combat corps-à-corps, terrible et inexorable. Les blessés étaient précipités dans la mer ; le sang coulait partout et ren- ait le pied glissant sur les planches du vaisseau. A travers cette mêlée furieuse, le comte et Benarvet se trouvèrent tout-à-coup en face l'un de l'autre ; le comte leva à deux mains sa redoutable épée, Benarvet fit tournoyer une lourde masse d'armes garnie de pointes de fer ; mais dans le même moment, un trait lancé par un soldat normand appelé *Lupinus*, atteignit le Sarrasin dans le flanc, avec une telle force, que le fer traversa la cuirasse et entra profondément dans le corps. — Benarvet chancela ; il se défendait encore, lorsque voyant e chef normand prêt à le frapper d'un coup mortel, il voulut fuir et s'élancer sur un autre vaisseau qui touchait le sien. Mais il tomba dans la mer, et, entraîné par le poids de ses armes, affaibli par le

sang qui coulait abondamment de sa blessure, il disparut sous les flots (1).

La mort de Benarvet fut le signal de la victoire. Dès que la flotte des Sarrasins en eut connaissance, elle perdit tout courage, et, abandonnant le combat, chercha à fuir vers Syracuse. Les manœuvres se faisaient sans ordre, la confusion était partout, les vaisseaux se heurtaient les uns contre les autres, et l'on entendait monter vers le ciel des cris d'alarmes et de terreur. S'embarrassant eux-mêmes dans leur fuite, les navires sarrasins ne purent éviter la poursuite de leurs ennemis, et plusieurs bâtiments furent coulés à fond. Les autres rentrèrent dans le port de Syracuse à demi brisés.

Soit que Jordan, auquel avait été confié le commandement de l'armée de terre, ait eu un moment d'indécision, soit qu'il eût reçu l'ordre d'attendre un nouvel avis avant d'attaquer la ville, la

(1) *Malaterra*, lib. IV. c. II. f° 590.

Benarvet instinctu diaboli navem Comitis magno impetu grassans illorsum irruit: acriter bellatur; sed acriùs excipitur nam à Lupino quodam primum jaculo confossus dum à Comite qui navim ejus insilierat, minaci ense persequitur, ipse proximam navem de suis ad fugiendum saltu appetens, in mare cum pondere ferri demergitur, sicque injuriam, quam Deo arroganter intulit, divino judicio condigna ultione multatur pœnas luendo perpessus.

consternation des Syracusains, avait eu le temps de s'apaiser, lorsque les troupes de terre vinrent mettre le siége devant les murs.

Si Jordan fût arrivé dans le premier moment d'abattement et de grande douleur, il fût entré dans la ville presque sans coup férir; il y trouva au contraire une vigoureuse résistance : tous les cœurs semblaient s'être retrempés dans l'énergie du désespoir. Les Sarrasins, confiants dans la force de leurs murailles, et dans les difficultés d'un siége, espéraient comme toujours de nouveaux secours d'Afrique, aussi ils se défendirent avec grand courage; et, pendant quatre mois, c'est-à-dire du mois de mai au mois d'octobre, quels que furent les efforts des assiégeants et la vigueur de leurs assauts, ils ne purent arriver à aucun résultat favorable; les machines de guerre se brisaient contre des remparts inébranlables, tandis que les Barbares, du haut de leurs forteresses, lançaient des grêles de pierres et de flèches, et faisaient pleuvoir sur l'armée normande de l'huile bouillante et de la poix enflammée.—Mais, d'un côté, toutes les issues de terre étaient gardées avec une grande vigilance; de l'autre, la flotte défendait l'entrée du

port, ce qui fit que les vivres commencèrent à manquer, et Syracuse se vit une seconde fois livrée aux horreurs de la famine.

Les Sarrasins étaient assiégés eux-mêmes dans cette même cité où deux cent huit ans auparavant ils avaient assiégé les Grecs. La volonté de Dieu, immuable dans ses décrets, leur envoyait les mêmes tourments qu'ils avaient sans pitié fait endurer à leurs ennemis; alors se renouvelèrent des scènes de désolation, de détresse, de tortures infinies et de mort. On ne voyait plus apparaître sur les murs que des visages pâles et creusés par les souffrances terribles de la faim; à peine si les hommes les plus vigoureux avaient la force de porter leurs armes. Les enfants mouraient épuisés sur le sein tari de leurs mères, et leurs membres déchirés servaient ensuite de pâture.

Pour retracer ces scènes repoussantes de désolation, il faudrait répéter ce que le moine Théodose, jeté dans une prison infecte, écrivait plus de deux siècles avant :

« Nous en fûmes réduits (chose horrible à cou-
« vrir du silence), à nous nourrir de nos propres

« enfants, ne vivant, malheur épouvantable! que de « chair humaine. »

Les principaux chefs Sarrasins, n'espérant ni grâce ni merci de la part des chrétiens, voyant au dehors la mort par le fer des ennemis, au dedans une mort plus horrible encore par les tortures de la faim, se rassemblèrent en secret et prirent une résolution désespérée : C'était de fuir à travers la flotte ennemie, pour chercher un refuge dans la ville de Noto. — Lorsque la nuit fut venue, ils chargèrent une barque de tous les trésors qu'ils purent trouver; et emmenant avec eux la femme et les enfants de Benarvet, ils sortirent en silence de Syracuse, sans s'inquéter de leurs frères abandonnés lâchement à la fureur des chrétiens. De tous côtés les Normands veillaient avec une infatigable vigilance : et les fugitifs pour leur échapper, se traînaient à terre ainsi que des reptiles, retenant le souffle de leur respiration. Ainsi ils arrivèrent jusqu'au rivage, et, se couchant dans le fond d'une petite embarcation, pour tromper les regards de leurs ennemis ; ils parvinrent après mille dangers sans cesse renaissants à traverser le port.

Le lendemain lorsque les Sarrasins, enfermés dans la ville, virent la désertion de leurs chefs, un cri public d'indignation s'éleva de toutes parts. Dévorés par le fléau destructeur, les uns erraient dans les rues comme frappés de démence; d'autres tombaient épuisés sur le seuil de leurs maisons, laissant échapper de leurs mains des armes inutiles. Abandonnés par ceux qui devaient les commander et les rallier au moment du danger, épuisés par la faim, sans munition de guerre pour se défendre, ils n'avaient plus d'espoir que dans la générosité des Normands. Ils allèrent aux prisons, rendirent la liberté aux esclaves chrétiens, et, résignés au sort qui les attendait, ils ouvrirent les portes de la ville.

Ce fut en cette circonstance qu'ils purent voir et comprendre quelle différence il y avait entre eux et les chrétiens. Quand ils étaient entrés dans Syracuse, ils avaient égorgé avec le fer les malheureux Grecs presque agonisants, ils avaient fait périr dans d'horribles supplices ceux que la faim avait épargnés; vainqueurs ils étaient devenus des bourreaux : femmes, enfants, vieillards, aucun n'avait trouvé grâce. — Les chrétiens au contraire, s'arrêtèrent effrayés devant cet aspect de mort et de désolation qui creusait tous les

visages; les ennemis furent traités comme des frères, et, loin de trouver la mort parmi ceux qui les combattaient, les Sarrasins y retrouvèrent la vie.

Roger, après avoir laissé une forte garnison à Syracuse, partit aussitôt pour Girgenti, car les espions lui avaient apporté la nouvelle que Chamut, le seul chef capable de lui résister, s'était rendu à Enna où sa présence était indispensable, laissant à Girgenti sa femme et ses enfants. — L'occasion était trop favorable pour que le comte la laissât échapper; aussi le premier avril 1086, il vint camper devant Girgenti (1). Après avoir cerné la ville de manière à intercepter toute communication du dehors, il fit commencer vigoureusement l'attaque sur tous les points, ébranlant les murailles avec ses machines de guerre. Girgenti protégée par une position avantageuse, se défendit avec énergie, mais les habitants sentant leurs forces s'épuiser et l'ardeur des ennemis augmenter encore,

(1) *Malaterra*, lib. IV, C. 5.

Apud Agrigentinam urbem obsessum vadit anno Dominicæ Incarnationis 1086 primà die Aprilis, quam undiquè exercitu vallans, diutinà oppressione lacessivit studioque machinamentis ad urbem capiendam apparatis, tandem vicesimà quintà die Julii, viribus exhausta imminentibus hostibus patuit.

perdant en outre toute espérance de voir leur chef venir à leur secours, aimèrent mieux se fier à la générosité du vainqueur, et portèrent à Roger les clés de la ville.

La femme de Chamut vint avec ses enfants se jeter aux pieds du comte et implorer sa clémence. Roger la releva avec bonté : loin de la charger de fers, il la reçut avec honneur et ordonna que parmi les siens, tous la respectassent comme il la respectait lui-même (1); en traitant avec une distinction toute particulière celle qui légitimement était son esclave, il avait employé le moyen le plus sûr d'attirer à lui le chef sarrasin. Dès son entrée dans la ville il fit relever les remparts endommagés par le siége, et construisit sur le point le plus elevé un nouveau château-fort avec un mur d'enceinte.

Pendant l'exécution de ces travaux, les troupes chrétiennes, divisées par bandes, parcouraient le

(1) *Inveghes*, vol. III, p. 119, cite d'abord *Malaterra*, et ajoute : Narra però Gaufrido che il Conte prima di navigar in Puglia, *omnes potentiores Siciliæ a se debellatos gaudens*, *excepto Chamuto* Amiral, ò Principe de Giorgenti e di Castro-Giovanni: *prima die Aprilis* pose l'assedio alla città di Giorgenti, e dopo quattro mesi d'assedio 25 *die Julii* a forza d'armi l'espugnò, ove prese la moglie i figliuoli di Chamuto ma il Conte commandò, che fossero trattati cò ogni honestia, e fortificato castello vallo, *turribus et propugnaculis*.

pays et réduisaient les dernières places fortes restées encore au pouvoir des infidèles : nulle n'osait tenter une résistance inutile; et les Sarrasins consternés par la marche victorieuse des Normands ouvraient les portes sans combat. — C'est ainsi que les chrétiens s'emparèrent d'un grand nombre de châteaux-forts (1).

Dans toute la Sicile, trois villes importantes appartenaient encore aux Sarrasins, une des trois était Enna, et les efforts des Normands s'étaient déjà brisés avec impuissance contre ses murs imprenables. Roger n'avait pu oublier tant d'assauts inutiles et ne doutait pas que Chamut, homme de courage et d'habileté ne fît bonne résistance et ne le forçât encore une fois à lever le siége, s'il tentait de prendre la ville d'assaut. Le plus sûr moyen était de profiter du hasard favorable qui avait mis entre ses mains la femme et les enfants du chef sarrasin, et tourner de ce

(1) *Malaterra*, lib. IV, cap 5.

Unde et usque ad undecim ævo brevi subjugata (castra) sibi alligat quorum ista sunt nomina : *Platonio, Missor, Gastajel, Satuti, Racel, Bifar, Muclose, Garo, Calatenissa*, quod nostrâ linguâ interpretatum resolvitur, *castra Fœminarum, Lœrata, Remise.*

côté toutes ses espérances ; — il partit donc de Girgenti en prenant seulement avec lui cent soldats choisis parmi les plus braves de son armée, et se rendit directement à Enna. Quand il fut en vue de la ville, il dressa ses tentes dans la plaine, et envoya demander une entrevue à Chamut. Celui-ci y consentit aussitôt ; et, plein de confiance dans la loyauté des Normands, sortit de la ville, accompagné seulement de quelques hommes, pour se rendre au camp de Roger.

Dès que le prince normand l'aperçut, il alla à sa rencontre, et le reçut avec les plus grandes marques d'honneur et de bienveillance.

Roger déploya aux yeux du chef sarrasin sa position victorieuse en Sicile, il lui montra tout le pays conquis, les infidèles refoulés pied-à-pied jusque dans leurs dernières limites, perdant une à une toutes leurs possessions ; il lui fit voir avec habileté, d'un côté les Sarrasins dont les forces étaient épuisées ; de l'autre, au contraire, les Normands devenus chaque jour plus nombreux et plus puissants. Il lui retraça l'horrible tableau de Syracuse livrée aux horreurs de la faim : tel devait être, tôt ou tard, le sort d'Enna, si cette ville n'imitait pas

Girgenti en se rendant à discrétion. La parole du comte Roger était éloquente, persuasive surtout, et Chamut voyait bien, à n'en pouvoir douter, que la domination des chrétiens désormais assurée en Sicile, rendait inutile la résistance des derniers sectateurs d'une cause perdue. Tout autour de lui flottait l'étendard de la religion chrétienne, et les églises du Christ s'élevaient sur les débris renversés des autels du paganisme. — Cet entretien eut le résultat que désirait le comte de Sicile; et il fut décidé que Chamut se livrerait aux chrétiens; mais, celui-ci, craignant la vengeance des siens, concerta avec le comte Roger un plan dont l'exécution ne se fit pas attendre.

Pour assurer plus encore le succès de cette importante entreprise et détourner tout soupçon, le comte retourna vers Girgenti avec les siens. Pendant ce temps le chef sarrasin préparait sa fuite en silence, emportant avec lui ce qu'il avait de plus précieux.

Au jour fixé les troupes normandes se rendirent secrètement dans le plat pays qui avoisine Enna, et s'arrêtèrent à un endroit convenu, où des plis de

terrain et des ravins tortueux les cachaient à la vue de tous.

Très-proche de l'embuscade était un petit chemin bordé de cactus et de plantes sauvages, par lequel Chamut devait passer accompagné d'un petit nombre de serviteurs fidèles.

Le comte ne doutait pas un instant de la bonne foi de Chamut, et de sa fidélité à tenir la promesse à laquelle il s'était engagé.

En effet celui-ci avait annoncé quelques jours avant qu'il voulait parcourir tout le pays environnant, et une partie du *Val* dans lequel se trouvait située *Butira* ou *Butera*, ville appartenant encore aux Sarrasins, afin de s'assurer par lui-même des ressources qui leur restaient, et approvisionner les châteaux-forts. — En conséquence il partit avec un grand nombre de chevaux et de mulets chargés de ses bagages, au milieu desquels des serviteurs dévoués avaient placé toutes ses richesses, et se dirigea vers l'endroit où se trouvaient les chrétiens. Des soldats habilement placés en éclaireurs aperçurent de loin Chamut cheminant avec toute sa troupe sur le flanc de la montagne et vinrent prévenir les Normands de son arrivée. Roger disposa alors ses

troupes de manière à cerner de toutes parts le chef sarrasin et son escorte. Lorsque celui-ci eut atteint le plateau, les soldats apparurent de tous côtés, ainsi qu'une ceinture de fer ; les Barbares s'apprêtèrent à combattre ; mais ils furent en un instant serrés de si près, que toute résistance devint inutile. — Chamut et tous les siens furent faits prisonniers (1).

Le comte Roger, après avoir dirigé sous bonne escorte ses prisonniers sur Girgenti, marcha en grande hâte contre Enna. Cette place n'était point préparée à une attaque aussi impétueuse, et les Sarrasins furent saisis de terreur, en apprenant la captivité de leur chef. Chamut était leur espoir, leur force et leur courage ; avec lui toute énergie s'était enfuie : aussi ils n'osèrent pas tenter une résistance impossible, et rendirent la ville sous conditions. — Le comte Roger fut grand et généreux envers les habi-

(1) *Malaterra*, lib. IV, cap. VI.

Statuto termino silenter exercitu conflato, haud procul à Castro-Joannis loco inter se prænotato insidiis occultatur. Chamut omnibus suis mulis et equis superpositis, quasi aliquorsum processurus urbe digreditur, ex industria super insidias nostrorum incidit, à nostris excipitur. — Comperto Castrum-Joannis à nostris oppugnatur.

tants d'Enna. — Le sang versé ne marqua pas les traces de son passage. Les femmes furent respectées, les hommes traités avec douceur ; mais pour éviter toute possibilité de revolte il envoya les principaux chefs en Calabre.

Enfin Enna, ce nid d'aigles, cette place-forte, si longtemps imprenable, était au pouvoir des Normands. — Roger en éprouva une grande joie; car sans cet événement inespéré, il eût perdu de longs mois à assiéger peut-être inutilement cette ville qui pouvait renouveler sans cesse ses approvisionnements par des passages souterrains dont on ignorait les issues. Tout le pays environnant fut bientôt réduit, et sur la tour la plus élevée de la forteresse on vit flotter l'étendard de la foi chrétienne, symbole de victoire et de miséricorde.

Le comte retourna ensuite à Girgenti. — Dès son arrivée il eut une entrevue avec Chamut. Le chef sarrasin se présenta devant lui avec une noble et calme dignité, non pas comme sont les traîtres et les renégats.

« Si j'ai agi ainsi, lui dit-il, ce n'est pas, vous le savez, par espoir de récompenses ou de richesses,

mais parce que votre parole est entrée malgré moi dans mon cœur. Cette religion inconnue qui vous a amenés en cette île, où depuis deux cents ans nous régnions sans partage, doit être grande et belle, puissante surtout, puisqu'elle a fait pour vous qui étiez si faibles et si peu nombreux, ce que le grand Mahomet n'a pu faire pour nous, dont les armées innombrables couvraient la face de l'île. Le Dieu qui vous conduit vous a rendus forts et victorieux, le prophète nous a laissés impuissants et captifs; vous avez relevé vos autels, les nôtres ont été brisés. Mahomet n'est plus le grand prophète; le grand prophète est celui que vous adorez à genoux; moi, ma femme et mes enfants nous venons à lui pour qu'il nous reçoive et nous bénisse. »

« Qu'il en soit ainsi! frère, lui dit Roger, ému par ce nouveau triomphe de la religion. »

Et dès le lendemain Chamut, et toute sa famille furent solennellement baptisés et faits chrétiens (1).

(1) *Malaterra*, lib. IV.
Buffier, p. 186,
Fazelle, lib. VII.
Inveghes, vol. III.

Le chef sarrasin demanda seulement qu'il lui fût permis de continuer de vivre avec sa femme qui était sa parente (1); et en embrassant le christianisme il voulut en suivre les maximes les plus dures et les plus sévères, accomplissant avec une grande rigidité tous les devoirs imposés par sa nouvelle religion.

Seulement après cette publique renonciation au paganisme, Chamut, soit qu'il craignît la haine et la vengeance des siens, soit qu'il voulût empêcher le comte de pouvoir, par la suite, suspecter sa bonne foi, demanda instamment à Roger la permission de passer en Calabre. Le prince normand accéda avec une grande bienveillance à la demande du chef sarrasin; et pour lui accorder à son tour une marque d'estime et de considération, il le mit en possession d'un domaine considérable, dans la province de Melito. — Celui-ci s'y retira et y vécut jusqu'à la fin de ses jours très-fidèle à la religion du christianisme et à la foi jurée.

(1) *Malaterra*, lib. IV, cap. VI.

Chamut cum uxore et liberis Christianus efficitur, hoc solo conventioni interposito, quod uxor sua, quæ sibi quàdam consanguinitatis lineà conjungebatur in posterum sibi non interdiceretur.

Fazelle, lib. VII.

La conversion subite de Chamut fit grand bruit parmi les Sarrasins; car tous l'avaient en grande estime et en haute considération. Ils en furent plus consternés que de toutes les victoires successives qui arrachaient les dernières racines de leur domination. — En jetant en arrière un regard sur le passé, ils lisaient malgré eux dans l'avenir.

Si l'enivrement de la victoire et la joie immodérée des succès eussent pu faire oublier à Roger sa sainte mission; certes, la conversion du chef sarrasin dominé par l'empire puissant de cette religion, dont l'aile protectrice s'étend à l'infini sur tous ses fidèles serviteurs l'eussent rappelé à la grande pensée de régénération chrétienne qui guidait chacun de ses pas dans cette île souillée par deux siècles d'impiété.

La prise d'Enna était un fait des plus importants et résumait la conquête de la Sicile; car de toute cette domination des Sarrasins, si puissante, si absolue, et qui semblait si inébranlablement attachée au sol, il restait deux villes; toutes deux dans le *Val-di-Noto:* — *Noto* et *Butera*, l'une sur le bord de la mer, l'autre dans l'intérieur des terres.

« Le comte, dit Malaterra (1), craignant d'être in-« grat envers Dieu pour de si grands bienfaits, « tourna plus encore son esprit vers les choses sa-« crées ; il montra dans ses jugements qu'il aimait « à vénérer la justice et la vérité; il fréquenta les « lieux saints avec une profonde dévotion, assista « chaque jour au service divin et consacra aux « églises la dixième partie de ses revenus, se mon-« trant en toute occasion le consolateur et le pro-« tecteur des veuves, des orphelins et des affligés. »

En outre il fit réparer les églises par toute la Sicile, en construisit denouvelles, et employa à l'exécution de cette grande et pieuse entreprise plus d'un tiers des fonds qu'il pouvait retirer de ses états (2).

(1) *Malaterra*, lib. IV, cap. VII, f. 592.

Comes videns propiciatione Dei omnem Siciliam, exceptà Buterà, et Noto suæ ditioni subeundo cessisse, ne ingratus tanti beneficii sibi a Deo collati existere, cœpit Deo devotus existere : juxta judicia amare, justitiam exequi, veritatem amplecti, ecclesiam frequentare cum devotione, sacris hymnis adstare, decimationes omnium reddituum suorum sacris ecclesiis attribuere, viduarum et orphanorum, sed et mærentium cum ratione consolator.

(2) *Malaterra*, lib. IV, cap. VII.

Ipse pluribus in locis de suo sumptus, quó facilius fiant attribuit.

Défense de la Monarchie de Sicile, par du Pin. p. 8 et 15.

C'est ainsi que ce pays eut, pour ainsi dire, *un peuple d'églises, d'évêchés et de monastères.*

Tous les bras travaillaient aux œuvres du Seigneur; car il fallait sur cette terre impie, pour effacer les dernières souillures du paganisme, élever dans les airs comme des phares protecteurs les monuments que la piété chrétienne consacrait à la religion du Sauveur. — *Girgenti*, — *Mazara*, — *Syracuse*, — *Catane*, furent les principales villes où Roger fit construire de superbes cathédrales, et établit de splendides évêchés. Toutefois ces travaux religieux, témoignages éternels de la foi chrétienne des premiers princes normands ne reçurent leur entière exécution qu'après l'entière conquête de l'île (1).

(1) C'est à tort que *Fazelle, Burigny, Buffier*, et même *Malaterra* placent vers *l'an* 1086 *la fondation de ces évêchés*, avant la prise de *Butera* et de *Noto*, et assignent cette date aux priviléges qui mettaient les évêques en possession, de leurs siéges épiscopaux.

Malaterra dit, en parlant de *Gerland, évêque de Girgenti : Huic ecclesiæ Gerlandum quemdam natione Allobrogum, virum ut aiunt magnæ, caritatis et ecclesiasticis disciplinis eruditum, episcopum ordinans, preficit.*

Il dit plus loin, en parlant de *l'évêché de Catane : Sic que solemniter episcopatum concedens, quod nulli episcoporum fecisse cognoscitur, totam urbem sedi suæ cum omnibus appendiciis suis sub chirographo et testibus hæredilitali possidendam assignavi, lib. IV, cap. VII.* — *Et plus loin*,

Le comte Roger, s'apprêtait à attaquer vigoureusement *Butera* et *Noto*, lorsque deux faits de peu d'importance, surtout par leurs résutats, vinrent entraver momentanément les desseins du comte. — Nous allons les indiquer sommairement.

Selon *Malaterra* et d'autres historiens, Philippe Ier, roi de France, fit demander par des ambassadeurs au comte Roger la main de sa fille aînée. Sans accepter comme véritables et authentiques les détails de l'historiographe du prince normand, il est constant que des embarras suscités dans cette affaire si honorable et si glorieuse pour le comte, empêchè-

lib. IV, cap. XIV, il ajoute, en parlant *du mariage de Roger avec la comtesse Adelaide,* — *anno igitur incarnati Salvatoris* 1809, *Comes....*

Or, non-seulement tous les diplômes, ainsi qu'on le verra dans nos citations, sont tous d'une date postérieure à la conquête de la Sicile, terminée en 1090; (le premier, celui de l'*évêque de Catane est de* 1091. — *Syracuse,* 1093. — *Agrigenti,* — 1093. *Mazara,* 1093;) mais en outre *la comtesse Adelaide (Adalasia), de Montferrat,* qui n'épousa le comte Roger qu'en 1089, après la mort d'*Eremburge, fille du comte de Mortain,* signa comme témoin le diplôme de l'évêque de *Catane.* — *Ego Adalasia Comitis uxor signum hoc.*

Les diplômes sont les seuls titres authentiques que conservent les archives; et il n'est pas présumable que Roger soit resté de 1086 à 1091 et 1093 sans régler par un acte solennel (*solemniter*) les droits des nouveaux évêques et l'étendue de leurs diocèses.

rent qu'elle arrivât à bonne fin. Cette princesse épousa plus tard le comte de Clermont.

Le second fait fut le réveil des anciennes discussions entre les deux fils du duc Robert Guiscard, Bohémond et Roger. Quoique le duc Roger, d'un caractère pacifique et conciliant, eût ajouté déjà plusieurs villes aux biens échus en partage à Bohémond dans l'héritage paternel; celui-ci uni à un jeune seigneur appelé Mihéra élevait de nouvelles prétentions. — Le comte Roger vint une seconde fois en aide à son neveu dans cette circonstance. Après avoir rudement châtié les révoltés et réuni à son domaine les terres de Mihéra et celles de son père qui avait ouvertement pris les armes contre lui; il retourna en Sicile pour s'occuper avec activité du siége de Butera.

Ce fut au commencement d'avril 1088 qu'il vint, à la tête d'une armée puissante, assiéger cette ville. Il l'entoura d'abord d'une ceinture de soldats, pour empêcher de la part des assiégés toute communication avec le dehors, et ordonna ensuite plusieurs assauts qui firent beaucoup de mal aux ennemis ; de tous côtés de nombreuses machines battaient les murs

et faisaient trembler les remparts jusque dans leurs fondements. Le comte surveillait tous les travaux avec l'expérience et l'activité prudente d'un vieux capitaine, sa présence redoublait l'énergie des Normands en augmentant la terreur des Infidèles. Mais (pour nous servir de l'expression à la fois originale et énergique de Malaterra) *tandis qu'il suait de tous ses efforts* au siége de la ville, un légat du Pape arriva au camp, demandant à être conduit immédiatement en présence du comte. Aussitôt qu'il fut introduit devant Roger il lui présenta des lettres cachetées de la part du Souverain Pontife, et lui apprit que le Saint Père récemment arrivé en Sicile, le priait instamment de venir conférer avec lui à Trayna. Sa Sainteté, peu habituée aux épreuves d'un long voyage, était déjà épuisée de fatigue, et craignant la lassitude d'une plus longue marche, ne voulait pas aller plus avant, ni se hasarder à traverser les montagnes escarpées et les routes difficiles qui le séparaient encore de Butera.

Le comte fut très-attristé de cette nouvelle; car si d'un côté il regardait comme très-dangereux d'abandonner dans un moment important le siége de la guerre, d'un autre côté, il lui semblait impossi-

ble, sans se rendre coupable envers le chef de l'Église, de ne pas aller rejoindre le Pape qui venait de si loin, et témoignait un si grand désir de le voir. — En cette occurrence, il rassembla en conseil les capitaines de son armée dans lesquels il avait la plus grande confiance, et leur demanda conseil sur ce qu'il devait faire. Tous, après de mûres réflexions, se réunirent dans un avis à la fois prudent et convenable, et il fut décidé que le comte n'abandonnerait pas le siége de Butera, mais obéirait en même temps aux désirs du Pape, qui devaient être des ordres pour tout chrétien fidèle. De cette façon les principaux capitaines de l'armée continueraient le siége, tandis que Roger se rendrait auprès du Souverain Pontife à Trayna. Le comte de Sicile ne put qu'applaudir à cette décision et, confiant dans le courage, la prudence et surtout la fidélité à toute épreuve de ceux qu'il laissait derrière lui; il se dirigea en toute hâte vers Trayna, accompagné seulement d'un petit nombre des siens.

Urbain II l'accueillit avec les marques de la plus grande joie et de la considération la plus honorable. Le comte, de son côté, se présenta au Souve-

rain Pontife avec une extrême vénération et reçut très-pieusement sa sainte bénédiction.

Dès le lendemain ils eurent ensemble une longue conférence sur l'affaire qui avait amené le Pape.

Il s'agissait de la division de l'Église grecque et de l'Église latine au sujet des azimes.

L'empereur Alexis Comnène venait de publier un édit par lequel il était ordonné aux chrétiens latins, dans toute l'étendue de son empire, de se servir dans leurs cérémonies religieuses de levain selon la coutume des Grecs, ce dont la religion latine proscrit au contraire complètement l'usage, leur défendant de consacrer à l'avenir avec du pain sans levain ; le Pape avait aussitôt député vers l'empereur, l'abbé Nicolas et le diacre Roger chargés de lui adresser de sa part des reproches paternels. — L'empereur de Constantinople avait reçu avec humilité les reproches du Saint Père et avait remis aux deux légats des manuscrits écrits en lettres d'or, par lesquels il priait le Souverain Pontife de se rendre avec des érudits latins à un concile général convoqué à Constantinople, pour que la question des azimes, qui divisait l'Église latine et l'Église grecque, fût entière-

ment décidée, et que tous les serviteurs de Dieu n'eussent plus qu'une seule et même loi. L'empereur dans les écrits dont les légats du Pape étaient porteurs, déclarait consentir à la discussion catholique et s'en rapporter à la décision du concile; il désirait avec ardeur, disait-il, qu'en présence des Grecs et des Latins l'usage ou la prohibition du levain fût réglé par des actes authentiques. — Le délai dans lequel le Pape devait se rendre au concile avait été fixé à un an et demi. Le comte Roger appelait de tous ses vœux la réunion des deux Églises, car il voyait dans de semblables divisions de tristes germes de discordes et de guerres; en conséquence il donna au Pape le conseil de se rendre à Constantinople; mais d'un côté le schisme de Guibert qui se faisait appeler Clément III et que protégeait l'empereur Henri, de l'autre, les manœuvres insidieuses des ennemis acharnés de l'Église Romaine, empêchèrent Urbain II de pouvoir suivre cet avis et d'entreprendre ce voyage.

Le comte combla le Saint Père de riches présents; et aussitôt que celui-ci eut quitté Trayna enchanté de l'accueil du prince normand, Roger retourna en toute hâte à Butera pour suivre les travaux du siége; ces travaux avaient été poussés si vigoureusement que

la ville fut forcée de se rendre peu de temps après son retour. — Roger fit imédiatement relever les remparts presque détruits en plusieurs endroits, ajouta de nouvelles fortifications, mit une forte garnison dans la place, et envoya en Calabre les principaux habitants dont l'influence ou les conseils eussent pu dans l'avenir fomenter des germes de rébellion.

Au milieu de ses succès et de sa gloire grandissante, un malheur de famille vint affliger le noble comte. L'an du Sauveur 1089 il perdit sa troisième femme, Eremburge, fille du comte de Mortain, de laquelle il avait eu deux garçons et six filles. — La même année il épousa en quatrièmes noces Adelaïde dè Montferrat, dont l'éclatante beauté avait un grand renom : elle était nièce du célèbre marquis Boniface. Il destina à ses deux fils les deux sœurs de cette jeune fille. Jordan seul put accomplir cette union, car Geoffroy, comme on le verra plus tard, fut emporté par une cruelle maladie avant qu'il eût atteint l'âge nubile.

Le comte Roger était à Mileto en Calabre où l'avaient appelé des affaires pressantes, lorsque les ha-

bitants de la ville de Noto lui envoyèrent une députation pour traiter de la reddition de la ville.

Ainsi que les Sarrasins de Butera, ceux de Noto avaient eu la pensée d'opposer jusqu'au dernier moment une opiniâtre résistance; car, parmi eux se trouvaient la femme et le fils de Benarvet, et méconnaissant les sentiments généreux du comte chrétien, ils n'attendaient de lui ni grâce, ni merci.

Cependant la prise de Butera et la reddition subite de tous les châteaux environnants, leur démontrèrent clairement l'inutilité d'une vaine défense. Ils n'avaient à espérer aucun secours du dehors, et la domination des leurs, dont ils étaient les derniers lambeaux, tombaient en Sicile devant les armes victorieuses des Normands.

Le comte reçut très-favorablement les envoyés; loin de peser sur eux du poids de ses victoires, il accéda à toutes leurs demandes, et exempta la ville de subsides pendant deux ans.

Dès que le traité de reddition fut conclu, il donna ordre à son fils Jordan d'aller prendre possession de Butera dont les portes devaient s'ouvrir à

son arrivée. — Jordan partit aussitôt avec sa nouvelle épouse, et étant entré à Noto, il y fit bâtir un château-fort qui pût dominer la ville et la tenir en respect.

Le reddition de Noto avait accompli la conquête entière de l'île; et cette résurrection de la Sicile chrétienne eut lieu en l'an de grâce 1090; cinquante-deux ans après le premier débarquement des Normands en Sicile.

Donc, en cinquante-deux ans, avec leur seule épée, leur courage et leur *foi*, les Normands avaient conquis pour eux et leurs descendants la Pouille, la Calabre et la Sicile, et en avaient reçu du Saint-Siége l'investiture solennelle et authentique. — Les fils du simple gentilhomme normand étaient devenus Princes Souverains.

N'est-il pas étrange et superbe de voir ainsi cette souveraineté naissante étendre incessamment ses racines vigoureuses au milieu des débris qui l'entourent?

L'Italie est divisée par des princes rivaux; combattant sans cesse les uns contre les autres. — L'Allemagne se débat dans sa lutte terrible entre son empereur excommunié et Rodolphe de Saxe. —

L'empire de Constantinople, autrefois si puissant, se courbe, ainsi qu'un vieillard arrivé à la fin de sa carrière, sous la double décadence du crime et de la mollesse; le trône est devenu une arène sanglante, où toutes les ambitions, toutes les mauvaises passions se déchirent aux yeux d'un peuple étonné. — Les Grecs, dépouillés de toutes leurs possessions, sur lesquelles ils croyaient devoir éternellement régner sans partage, aussi faibles qu'ils avaient été autrefois énergiques, incapables de combattre, effrayés du torrent qui les pousse et les écrase, abandonnent d'abord la Pouille, ensuite la Calabre; et pendant que les Normands accomplissaient cette double conquête, la lâcheté et l'inhabileté réunies perdaient une seconde fois la Sicile chrétienne, et laissaient les Sarrasins y rétablir en vainqueurs leur domination impie.

Ce n'était pas assez que tous ces fleurons de la couronne orientale tombassent un à un au dehors de l'empire; l'intrépide chef normand, non content d'avoir chassé les Grecs de leurs possessions extérieures, entrait dans le cœur de leur propre pays, établissait jusque dans les provinces de la Grèce le nom et la domination Normande, et greffait sur les

débris de cet empire écroulé, l'orgueil de sa nationalité naissante.

Secrets éternels de la volonté divine, qui place l'abaissement des uns à côté de la gloire des autres, la faiblesse et la décadence en contraste avec la force et l'énergie, comme pour empêcher l'orgueil humain de monter trop haut, et mettre devant ses yeux, que pourraient éblouir les triomphes et la victoire, le spectacle de la déchéance humaine.

Ainsi les Normands, pour fonder leur souveraineté, en démembraient une autre; pour gagner pas-à-pas la terre où devaient naître, vivre, régner et mourir leurs descendants, ils en chassaient violemment les anciens et légitimes dominateurs.

L'Église elle-même, ce premier trône parmi tous les trônes, cette grande et immortelle puissance parmi toutes les puissances, n'avait pas été épargnée dans ce tumulte de guerre, de passions et de déchirements. — L'altière inflexibilité de Grégoire VII, qui plaçait l'ambition plus haut que la justice, avait laissé en mourant le siége Pontifical chancelant et méconnu. — L'empereur, déchu de son trône par le Pape, avait à son tour déchu le souverain Pontife de sa royauté religieuse.

En face de Rodolphe de Saxe s'était levé l'Anti-pape Guibert. — Il y avait deux représentants rivaux d'une seule et même religion. — L'intrigue, la lutte, la discorde avaient remplacé l'unité, le calme, la majesté sainte.

Et c'était au milieu de ce tourbillon agité des passions et des révolutions humaines, au milieu de cette tempête qui bouleversait ainsi les hommes et les nations, qu'apparut cette domination nouvelle des gentilhommes normands, calme par la véritable force, religieuse par la véritable foi, trouvant splendeur et dignité, là, où les autres trouvaient au contraire ruine et abaissement.

Ici se termine la première période que nous avons voulu parcourir; elle comprend l'expulsion des Barbares, et l'établissement en Sicile des Normands. — Après avoir rétabli dans toute l'étendue de l'île la religion chrétienne tombée en mépris et en stérilité, après avoir, pour ainsi dire, relevé le trône du Seigneur, ce peuple héroïquement guerrier devait fonder aussi, pour lui-même, un trône où s'assirent successivement cinq Rois de sa race.

FIN DU PREMIER VOLUME.

NOTES.

NOTES.

1.

TEXTE DE LA LETTRE DU MOINE THEODOSE

A L'ARCHIDIACRE LÉON PENDANT LE SIÉGE DE SYRACUSE.

Teodosii monachi Epistola ad Leonem Archidiaconum. de Syracusanæ urbis expugnatione : Primum impressa in Tom II : Siciliæ sacræ D. Rocchi Pirri. — Carusii Bibliotheca Historiæ Siciliæ, Tom I. editione Panormi. —1723.— F° 24.

Victi fuimus post multas nocturno tempore factas obsidiones et hostiles insidias, post admotas muris machinas, quibus totum fere diem tundebantur, post gavem illam in nostra propugnacula lapidum conjectorum procellam, post illam urbium vastatrices testudines, murosque subterraneos, quos vocant, nihil enim eorum, quæ ad urbis expugnationem censebantur idonea, intentatum reliquerunt ii, quibus obsidendæ urbis cura incumbebat, quorum jam pridem urbis potiundi cupiditas animos inflammaverat summa animorum contentione decertabant.

. . . .

Posteaquam agri diuturnam famem herbarum oritu toleravimus, posteaquam sordida quæque rerum egestate compulsi in os congessimus, quin et ad liberorum etiam commestiones (rem nefariam et silentio prœtereundam) processimus cum antea nec ab humanæ carnis esu (heu! quam horrendum spectaculum), abhorruimus;sed quis hœc pro dignitate tragice deploraverit ? Non a coriis bufulis-

que pellibus abstinuimus, non ab aliis quibuscumque rebus, quæ fame enutis quidquam solatii affere posse crederentur, nec ossibus quidem aridis parcentes, in jucundam nobis cenam apparabamus; novum profecto et ab omni mortalium usu abhorrens alimenti genus. Etenim Syracusanorum complures (quid hominis non cogit fames importuna?) quadrupedum ossa molere primum, tum aquæ perpauxillo conspergere, quamvis abunde nobis aquas ad hoc usus Arethesæ fons suppeditaret, atque hoc invento famen sedare miserrimi homines cogebantur. Jam enim tritici modios centum, et quinquagenta nummis aureis venaliserat, pisteres vero pluris vendebant, quippe ducentis aureis unde fiebat ut duarum unciarum panis frem miram nummo aureo venderetur. Adde quod trecentis aureis et amplius jumentum, quomodocumque edule venumibat, et quinque supra decem, quandoque etiam vigenti costabat equinum caput. Asininæ carnes etiam in deliciis habitæ. Jam vero domesticarum avium defecerat genus, oleum utem et salsamentorum cujusque generis obsonia vel ea quæ, ut ait Gregorius Theologus, pauperum esse cibus solent jam erant absumpta; cosei, leguminum, et piscium esus omnino nullus.

. . . .

Illud vero longe molestissimum accidit; nam sevissima pestis, proh dolor! famem subsecuta est; morbus etiam tetanus, a nervorum contractione sed dictus, quosdam divexabat; quibusdam autem apoplexia dimidiam partem corporis arefaciebat; alios repentino mori cogebat, nec defuere, qui eodem morbi genere correpti, aut corporis dimidium movere tantum poterant, aut omnino omni movendi corporis facultate destituebantur. Alii instar utrium inflato corpore, horrendum sui spectaculum intuentium oculis exibebant, quousque mors illis super imminens nam hæc quoque divino imperio parebat, atque ex hujus præscripto non nibil retardabatur, ægre tandem miseros gravissimis doloribus liberabit.

. . . .

Post hæc autem prefectus urbis qui sese in arcem quamdam receperat, postridie una cum septuaginta viris vivus capitur, atque octavo ab urbe expugnata die capitali supplicio plectitur; quod quidem adeo excelso, fortique animo pertulit ut nihil sua constantia indignum admiserit, ne leve quidem timidítatis alicujus argumentum monstraverit : nec mirum quando antea nullo pacto adduci potuit, ut urbis proditionem salutis propria causa faceret, presertim cum permultos haberet hujus consilii non probatores tantum, verum si voluisset etiam administros, ille vero maluit cum honestate mortem oppetere, ut eorum, qui cum ipso erant, saluti prospiceret, atque unum pro multis ad Christi imitationem caput objicere periculo, quam aliquid nobilitate sua indignum mente complecti; cujus animi magnitudo, atque ad subeundum supplicium alacritas, ipsi quoque Busæ amiræ chagebis filio, qui mortis auctor fuit, magnæ admirationi fuere.

. . . .

Nec vero silentio prœteribo qualia barbaræ crudelitatis exempla in Nicetam exercuerint. Erat hic Jarsensis genere, et in re militari apprime eruditus et strenuus, qui oppugnationis tempore impium Mahomettem apud eam nationem prophetarum eminentissimum habitum, maledictis compluribus quotidie prescindebat. Hunc ab interficiendorum se voce tum humi reclinantis, supinum (tuam Deus clementiam imploro) a thorace pectoris ad pubbem virum decorticarunt, effusa vero per sectionem viscera contis dilaniabant; ad hœc, cor ipsum manibus avulsum ab homine adhuc spirante plusquam immaniter dentibus mandebant primum, postea ad terram allisum, petitumque lapidibus, tum demum exaturati reliquerunt sunt et eodem in carcere compulsi promiscueque nobiscum harum miseriarum mercaturam facientes, Ethiopes, Tharsenses, Hebrei, Longobardi, tum Christiani nostrates diversis locis profecti, in queis erat quoque sanctissimus Melitensis episcopus duabus compedibus pedes astrictus.

In vero ô dilectum et venerabile caput, tui Teodosii fac sis

usque memor, Deumque placatum propitiumque reddito ut nostros hosce fluctus componat, siste atque compescat nostramque captivitatem convertet sicut torrens in austro, juxtam prophetam regem et Dei parentem. — Amen.

II.

RELATION DU SIÉGE DE MESSINE.

Brevis historia liberationis Messanæ à Sarracenorum jugo per Comitem Rogerium Normannum factæ anno MLX. A clarissimo viro Stephano Baluzio. — Muratori — T. VI. — F° 613.

Nec tacebo in primis quòd tempore, quo fuit Sicilia expugnata, ut vetusta pandit historia, sola Mamertina civitas omnium postrema fuit sub conditione capta. Nam cùm acriter diu resistendo pugnasset, et ex eo quam plurimos Orco misisset Mauros, tandem cùm periculosa assiduaque pugna diu noctuque vires deficerent, agnoscensque in vanum diu posse resistere, quippe quia totam Insulam jam sub jugo detinebant, ulla neque spes erat qua pium subsidium expectare posset, sub hoc enim fœdere deditam se fecit : primò quòd vexillum civitatis, quo aurea Crux in rubeo campo depicta cernebatur, suis à locis non amoveretur, quinimmo ut singuli eorum bona in pace possiderent. Nam firmissimè decreverant potiùs mortem subire, quàm vexillum Sanctæ Crucis amittere, et quod tanto antecessorum sanguine acquisiverant posteritas ipsa ignominiosè mortis terrore perdidisset. Quam induratam pertinaciam cùm perspexissent Mauri, his assentire potiùs voluere, quàm ambiguam de Mamertinis expectare victoriam. Tali itaque firmato fœdere civitatem obtinuere, et aliis in locis æreum extollentes vexillum pacificè ex illo tunc subditam totam insulam detinuerunt, tyrannidem

exercentes. Hanc cùm et Messanæ exercere voluissent, prædicti nobiles Mamertini, Ansaldus de Pactis, Nicolaus Camulia, et Jacobinus Saccanus, cùm hæc inanimo volutarent, et mutuis suspiriis hœc secum loquerentur, ut secretiùs de his melius loquendi daretur facultas, dicto die sexto Augusti ad insulam S. Jacinti portus civitatis se contulerunt. Cùmque de civitate, et eorum statu mutuò diversa discuterent et fluctuantis animi procellas fugandi gratiâ non sinè lacrymarum profluxu plura sub-oquia facerent. versis oculis ad ipsam civitatem et patriam nobilissimam considerantes, atque in quanta infortunia ipsa civitas esset devoluta, amaris singultibus conquerebantur. In super et crudelissimas Siculorum ærumnas jugiter memorabant, et miserebantur; sed miserabiliter Mamertinæ patriæ gloriam, et ipsius tot amplissima privilegia, quæ multimoda sanguinis effusione acquisita fuerant, amarè deplorabant. Cùm autem quippiam medicaminis tam ærumnosœ calamitati minimè adhuc excogitare possent, Nicolaus Camulia, Divino favente Spiritu, in hæc verba primùm prorupit :

« Ansalde et Jacobine. ea, quæ nunc excogitavi et referam,
« ex Deo certè sunt, quia non nisi modò in mentem venerunt.
« Lætamini, quoniam hodie jam nobis aperta via est ad has fu-
« giendas ærumnas, pluit super nos gratia divina. Gaudete, quia
« hodie ex insperato, et immerito misertus est nobis, et patriœ
« omnipotens Deus, et nostras audivit voces, et lamentationes,
« atque preces exaudivit. Nonne audivimus Comitem Rogerium
« Normandum, Robertumque Apuliœ Ducem cum Sanctissimo
« Papa Miletum Calabriæ oppidum adventasse, ipsumque comi-
« tem strenuissimum Principem esse, ætate juvenem, sed pru-
« dentia, et regimine satis maturum ac super omnia piissimum
« et ad omne Dei servitium promptissimum semper præ se tu-
« lisse, qui in præsentiarum in ipso Mileto oppido Ecclesiam
« miræ pulchritudinis Sanctissimæ Trinitati dicatam erigendam
« curavit? Securè ad eum illuc accedamus, eidemque animosè

« totam Trinacriæ insulam tradamus. Hoc onus fideliter hume-« ris nostris imponamus pro fide Christiana, pro patria, et totius « Siciliæ libertate assequenda, et pro honore perpetuo mortem « spernamus, ac pro tanti negotii expeditione nullis parcamus « sumptibus ac laboribus, atque universa bona cum caris filiis « igni exponamus. Quid sentitis enuntiate mihi, et vestras ape-« rite mentes, et quicquid melius vobis videbitur, et expedierit « mandetis agendum. Quod enim à vobis mandabitur firmiter « à me fore polliceor exequendum. » Quæ verba avidè Saccanus et Pactis animo percipientes, ac agnoscentes vera esse omnia, remque aggrediendo fore ad exitum perducturos, statim ambo ad collum Nicolai se projicientes, amplexati ac millies deosculati sunt cum summo gaudio, profusisque lacrymis sic responderunt concorditer. « Frater amantissime, istud, quod modô nobis de-« disti consilium, verè cognoscimus à Deo ortum esse, idcirco « ipsi Deo priùs gratias agamus, deinde tibi, colendissime frater, « quia sic affatim nobis rem tantam ac tanta laude dignam bre-« viter aperuisti : tuumque sanctum consilium approbamus, et « secum omnes lætanter pro patria, fide, libertateque communi « civium adipiscenda mori peroptamus. » Multa vicissim multoque spatio super hac re verba facientes ac viam omnemque modum subtiliter exquirentes per totum vagati sunt diem. Demum civitatem ingressi, in secretum amicis et consanguineis convocatis, omnia quæ inter eos ratiocinati sunt, firmataque fuerant, adaperiunt. Demum quodam die omnes in angulo secretissimæ domus sequestrati, tanti negotii amplitudinem acutissimè pensitantes, ipsis de Pactis, Camuglia, et Saccano, ut tanti negotii auctoribus, omnium rerum curam de communi consensu committere decrevere. His itaque conclusis solemnitatem quandam præstolabantur, quam Mauri singulis annis domibus duodecim diebus inclusi celebrabant. Adveniente autem solemnitate prædicta nobiles viri propriis vestibus exuti sub simulato indumento Drepanum versùs ire simulantes scapham quandam ascenderunt,

nocturnoque tempore Calabriæ littus attigerunt. Inde iter incœptum secundo fortunæ flatu molientes, Miletum se contulerunt. Palatium ingressi, ubi Pontifex erat, cujus pedes postquam fuerunt osculati, eos Papa quinam essent, et qua causa venissent percontatus est. Cui Ansaldus de Pactis ita respondit : « Christiani Siculi sumus. Ex Messana urbe ad comitem Rogerium « legati missi sumus. » Ad hoc Papa quidnam cum Rogerio vellent diligenter perquirens, hujusmodi a Nicolao Camuglia responsum accepit. « Beatissime Pater, nos jurejurando ea quorum causâ « iter huc dreximus explicare nequimus. Unum pro modo sciat « sanctitas vestra nos pro augmento Christianæ fidei huc venisse. « Tuæ idcirco placeat Sanctitati, ut nos comitem Rogerium hujus « rei causâ conveniamus. Mox tanti negotii præstantia te non « latebit. « Tunc Papa aditum omnem eis liberum patere per- « misit. Illinc verò aulam Comitis ingressi, eundem flexis geni- « bus coram Beata Virgine orantem invenerunt. Quos cùm ille « piis intueretur oculis, adventus causam perquirens, ad « verba præbuit attentas aures. Tunc generosi Mamertini ver- « bum priùsquàm exprimere possent unum ex nimia cordis abundantia ad multa propalanda, continere se non potuerunt, quin lacrymas perabundè funderent, assiduisque lacrymis ad tantam pietatem Comitis viscera commoverunt, ut his placidissimis verbis eos Comes fuerit allocutus : « Quicumque estis, boni viri, et « fratres, vestris compulsus lacrymis negare non possum, quin « vobis non compatiar, et pro quacumque vestra petitione quæ- « cumque remedia præstare promitto, atque me offero. Vestras « retinete lacrymas, et vobis ipsis jam parcite, et ad singultus tem- « pus ne perdatis, causasque omnes, quæ vos huc accedere im- « pulerunt securiùs enuntiate. » Tunc Jacobinus Saccanus quippe qui vir erat pietate præstantior, ac eloquentia facundior, hujus modi explicuit legationem : « Nos, Comes invictissime, legati « sumus Messanæ urbis Siciliæ ad tuam destinati præsentiam. « De tua mirum in modum confisa virtute Messana civitas

» insulæ Siciliæ caput, et vetustissima te suppliciter exorat, ut « eam adjuvare digneris. Nam, ut cunctis notum est, Mauris « ipsa civitas cum tota Sicilia subdita est, et quod crudelius, « per ducentos triginta ferè annos Christi fides per totam insu- « lam quasi mortua jacet impiorum Maurorum tyrannidi, sub « immani quorum imperio tot ærumnis, calamitatibus, et dolo- « ribus affligimur, quæ si sigillatim enumerare vellemus, nimis « prolixa tibi nostra esset oratio, nimiumque tibi tædium esset « allatura. Præsta igitur auxilium justa petentibus, affer opem, » quia hac causa ad te venimus. Messana te vocat, Messana te in « dominum eligit pro sua libertate, tuoque sub dominio Mes- « sana mori desiderat, ut te victore fides Christi exaltetur. Surge « ad adjuvandum, surge, surge Christianissime Comes, surge et « arma capesse, accelera, quia videre te cupit alacriter Mamer- « tina civitas, summoque gaudio te populus Messanensis expec- « tat, quia te duce, ab immani barbarorum imperio, ac jugo « se eximet servitutis totiusque deinde Siciliæ potieris. Præ- « terea in sola Messana tota vis, velim scias, totumque ro- « bur consistit. Quod verò attinet ad tuam victoriam, pro Dei « servitio proque fide Christi augenda, tuique dominii ampli- « tudine propaganda vires, nervosque omnes adhibere, ac san- « guinem cum ipsa vita cuncti Messanenses effundere se hilari- « ter offerunt, et jurejurando promittunt. Ut sis, et esse debeas « ex nunc Messanæ dominus, se tuo Messanenses subjiciunt im- « perio teque ante tuos prostrati pedes in eorum dominum re- « cognoscunt et neminem alium. Cape igitur realem ac indubi- « tatam possessionem, qua mediante totius Trinacriæ insulæ « victor eris. In signum cujus vere possessionis nos humiliter « prostrati tuos deosculamur pedes. » Ad cujus pedes deoscu- landos accedentibus Rogerius non permisit, ejus tantùm deos- culari manus concessit invitus. Rursus suam prosequens ora- tionem Saccanus ait : « Et si pro Messanæ et Siciliæ libertate tua « non commovebitur dignitas, totque nostras non compatitur

« ærumnas, moveat cor tuum hoc humani generis redemptoris « vexillum, hac cruce tuæ pietatis viscera pro eius liberatione « purgantur in qua pependit ille, per quem salvati, et liberati « sumus. Scias velim, dux invictissime, hanc sacratissimam « crucem tuæ Messanæ vexillum esse, quod ab Arcadio impera- « tore invictissimo olim Thessalonicæ a suis proditoribus obsesso « ejusque imperio a Messanensibus restituto, suscepit; ab ipso « met, inquam imperatore Messanæ civitas, tanquam de eodem « optime benemerita, eiusdem fuit sacratæ crucis dono deco- « rata. Ad hanc te rogat eadem civitas exaltandam occurras, ut, te « victore, te duce quilibet eam reverenter adoret, et, si propter « quasi barbariem sepulta Christi fides existit, te suscitante re- « surgat. » His Jacobinus Saccanus fletu maximo prolatis, tan- dem orationi suæ finem imposuit. Ad quem sic Rogerius hilari humanissimoque vultu respondit : « Sit vester adventus felix. « legationis vestræ causas nimio cordis affectu suscepimus, mi- « serias, ærumnas, atque calamitates totius insulæ multoties « audivimus, et est jam diu quod nostra viscera penetrarunt. « Si a deo hæc sunt, Deus nobiscum erit, et nobis, vobisque ad « ejus divinam voluntatem exequendam vires, victricesque manus « ad expugnandum, et penitus a suis sanctis locis Christianæ « fidei teterritum hostem viriliter expellendum. » Qua respon- sione facta, et singulis legatorum nomine adnotatis, aulam summi Pontificis ingressus, legationem, ut audierat suæ sanctitati coram sex cardinalibus retulit secretam quinimo suam aperuit voluntatem, seque primum Siciliam versus copias classemque directurum, et pro christiana fide, et recuperatione Trynacriæ ab impiis Maurorum manibus, prœcedentibus prius consilio, et auxilio suæ sanctitatis, omnem opem conatumque omnem adhi- biturum. Quibus sancti primis dictis per piissimum Pontificem ita responsum est : « Rogeri Comes, benedicte fili, tecum sit re- « rum omnium opifex Deus, tuamque mentem illuminare « dignetur, suaque divina te benedictione sanctificet. Quantum

« jucunditatis hac hora suscepi, ex quo ad hanc hostilem « catholicæ fidei sectam expellendam dux invictissimus effectus « es, ipsamque Trynacriam insulam ab infidelitatibus immanis- « simis tot annis sub durissimo jugo conculcatam temet duce « liberanda enarrare nullo modo possum. Equidem pro tanto « bono consequendo quidquid a me petieris omnino conseque- « ris. Tecum sit Deus optimus maximus, et felici celerique « pede, ad rem tantam pergas peragendam, cum benedictione » Patris, et Filii, et Spiritus Sancti. Hoc unum a te summopere « peto, quod promittas manendo in Dei obsequio, postquam « divina permittente gratia victoriam fueris consequutus, insulæ « dominatum acceperis, Deo te obtemperantem exhibeas et « quod suum est eidem impertias, ac de tota victoria, tres « efficias portiones, partem unam in extruendis ecclesiis, alte- « ram militibus qui tecum in hac expeditione præliabuntur, « munificenter impertias, tertiam vero tuæ necessitati submi- « nis tres. Quo peracto, Deus tecum erit omnipotens in omnibus « viis tuis, semperque in tua protectione commorabitur. » Ad hæc autem Rogerius lætanter annuit, motuque proprio, uti summus Pontifex præposuit, omnia jurejurando firmavit. Lætus ex his Pontifex eum replevit benedictionibus. Inde petitâ veni Rogerius discedens ad legatos in aula commemorantes revertitur quibus quæ cum summo Pontifice firmata fuerant pandit. Illi vero hilari vultu omnia percipientes summopere Rogerio con- gratulabantur. Mox quicquid erat agendum, cuiqui providendum securi deliberant. De qua relatissime ratiocinando vagarunt, tum de modo tenendi bellandique, qua via, ordine, tum etiam qua comitiva? Quibus omnibus ad plenum per quam diligenter excussis et examinatis, legatos sic est Rogerius allocutus : « Fratres carissimi, firmiter tenete hinc ad paucos dies, Deo adju- « vante Trinacriam versus me iter facturum quin etiam collecta « navigiorum multitudine secundum temporis exigentiam quæ « modo prœstolatur, comparatoque navali exercitu, prius Parmis

« oppido totam classem trajiciam. Vos interim accepta prius a « summo Pontifice benedictione, iter capessite, consumptoque « spatio dierum octo socios vestros convenite, eisque omnia « quæ nobiscum peracta et firmata sunt securius enunciate, « insuper fidem meam timere fingite. Interim domibus vestri « crucis signum affigite, quo tuti esse possitis ab incursu mili- « tum bellatorumque impressu. Statuta enim die vos a parte « interiori summa vi confisi, nosque ab exteriore bellicis instru- « mentis prœliantes facile victoriam consequemur. » His conclusis ad summum Ponteficem iverunt, acceptaque ab eo latissima benedictione, iterum ad comitem reversi sunt. Ad quem Ansaldus de Pactis dixit : « Rogeri domine, iterum super omnia « te rogamus advertere, ne a latere tuo vexillum Sanctæ Crucis « amoveas quousque Messanam, Deo maximo permittente, per- « venias ibidemque victoriam adeptus, illud manibus propriis « feliciter civitati reddas. »

Accepta itaque promissione, atque licentia comitis impetrata, læti discedentes, Rogerium pervenerunt, ex quo piscatoria cymba transvecti Messanam reversi sunt, et rem domibus occulte permiscentes cum amicis, omnibusque consanguineis et secretissimis viris quæ cum generosissimo comite Rogerio conclusa sigillatim aperiunt, modumque victoriæ consequendæ machinantur. Dum hæc inter ipsos legatos et reliquos civitatis proceres, bene examinantur et discutiuntur, dies cessit octavus. Ecce comitis adventus ubique circumsonat, Rogerii numerosi agmen ad capessendam insulam venturum publice audiebatur. Qua de re se nimio pavore perterritos satis simulant Mamertini, uti comes instruxerat. Mauri vero cum omnia adverterent, lubricosas montium vias atque vallium ut tutius fugerent, quœritabant. Christianis Rogerius interim per totam Calabriam edicto mandare præcepit, ut omnes se Rhegium usque comitarentur. Mora octo dierum spatio mille, et septingenti viri ex improviso præsti fuerunt. Tunc Rogerius Comes veste recenti, Sanctæ Crucis im-

presso caractere, se lætanter induit, et præcedente vexillo crucis civitatis Messanæ a legatis commendat, magna omnium jucundilate, cunctis videntibus, ventis vela dedit, Parmam versus iter tenens. Cujus ad littora cum applicuisset, fundatis anchoris, equos circiter ducentos, quos illuc convenire mandaverat, navigiis transvexit, deinde tribus diebus Rhegium advenit. Illic diebus fere commorans quindecim, quotidie milites equitesque suos blandi loquio demulcebat, exercebatque quibuscum plurimum de futura victoria disceptaret, tandem mane satis ante diluctum cum triremibus, tribus longe a Messana milliariis omnium primus e trimeribus exiliens siculam tellurem primus voluit pedibus apprehendere. Mox cæteri milites eum sequuntur. Ipse tamen Rogerius vexillum Sanctæ Crucis civitatis Messanæ manibus stricte tenens ita suos affatur milites : « Viri strenui, et spectatæ » fidei, vestrum si qui est, qui Rogerii, nomen amore prosequi« tur, strenue bellando hodie se ostendat : in nostra manu est « victoria : Ecce Deus nobis cum est. Justam enim fovemus « causam. Christi milites sumus, et pro suo servitio huc bella« turi nos venimus. Ecce Sanctissima Crux sola ipsa omnium « est. Ipsam prosequimini et in ea firmiter sperate, quia et ipsa « nostra et vere salus et victoria. » Deinde oculis in cœlum levatis, coram omnibus genibus flexis, sic reverenter oravit : « Piissime Domine Jesu Christe mundi redemptor, qui non « spernis pauperum preces, suscipe quæso indigni famuli tui « preces, et concede ut fidei hæc victoriam adeptus, hoc, quod « manibus teneo, sanctissimæ crucis tuæ vexillum, in qua pro « humani generis redemptione, suspendi ac mori dignatus es in « civitate Messanæ, in altiori fastigio domus tuæ figere valeam, « ut nomen tuum ubique gentium denominetur. » His dictis Goffredum fratrem suum strenuum ducem accersiri jubet, mandatque ut cum classe portum ingrediatur, et ipsius civitatis portas atque mænia diruat, quia semitas terrestres occupabit ipse : Cui Goffredus sic respondit : « Mi Domine invictissime, condu-

« cibilius mihi videtur, ut me pedestrem exercitum ducente,
« armata classe festinanter ipsum portum velit tua dignitas occu-
« pare; quia congruum est ut itineris labor a me suscipiatur.
« Tua enim præsentia classis magis decorabitur magis que om-
« nes perterriti fient, et facilius capientur. Sic utrinque prælia-
« bimur. » Quibus verbis Comes Rogerius assentiens (cum XXVI) triremibus portum versus navigat. Goffredus acie ordinata, et militibus equestribus celeriter suum peragit iter. Cum autem Rogerius insulam Sancti Jacinti portum civitatis Messanæ attigisset (ita enim vocatur promontorium illud), navalem exercitum foras eduxit, ibidemque terrestrem apparatum Mamertinæ urbis amænitate nimia lætitia oblectabatur. In eo enim loco cisterna erat aquæ, prope quam erant furcæ in quibus XII Christiani ob suspicionem proditionis suspensi videbantur. Quod spectaculum Rogerius ferre non potuit quin tanta miseratione commotus lacrymas non emitteret, et suspensorum strage suspecta, Deo vovit se eodem in loco ad honorem Salvatoris, suique sancti nominis templum ædificaturum. Dum hæc secum in animo volutaret, ecce Goffredus prædictus pugnæ dux strenuus advenit. Quo adveniente, subito datis signis, buccinisque sonantibus, statim momento mari terraque bellum inœptum est viriliter, Mauri Messanenses quamvis pauci, cum ipsis uxoribus armatis turres et mænia strenuisime defendebant. At Christiani, qui quidem occulti sciebant, adventum Comitis Rogerii, ut rapidi leones quoscumque Maurorum inveniunt partim trucidant, orcoque mittunt, partimque pluribus afficiunt vulneribus. Patent undique januæ, ubique strages, ac præda videtur, non cessatur, nec aliis fugæ Mauris salvationis locus conceditur. Truculentissime Christiani Mamertini Maurorum ulciscuntur, totusque tam maritimus quam terrestris exercitus crudeli cæde grassatur. Rogerius vero tutam sortitus victoriam, quippe qui clemens erat, miseratione motus, ne ulterius cædes progrediatur, placidissimè imperavit ut viros caperent, et pro servis Mauros quosque deti-

nerent. Quin etiam per præconem mandavit, ut si Cristiani fieri vellent, vitæ ac servitutis impunitatem acquirerent. Qua re audita, quamplures ex illis acqua baptismatis abluti Christiani sunt effecti, et duarum horarum spatio tota civitas infidelibus spoliata in Christi fide, ac libertate coruscavit. Dictus exercitus ad Episcopatus ecclesiam se contulit, non sine ingenti totius civitatis tripudio summaque lætitia, Deo primitus gratias agendo. Postmodum Comes tres promptos equites legatos ad se accersiri jussit, quos lætanter sic affatur. « Animosi equites, et omni laude digni, « quorum causa hæc civitas patria vestra libertatem obtinuit, « et concedente Domino, etiam tota insula Siciliæ a Maurorum « sævo dominatu liberabitur, ecce sacrum vexillum Sanctæ » Crucis hujus civitatis felicissima insignia, quod mihi in Mileto « commendastis, propriis manibus accipite, pro arbitrio judicio« que vestro ubi vultis collocate ad Dei summi honorem, et « perennem hujus civitatis laudem, atque gloriam. » Qui præfati legati cum tota Messanensum acie prænimia lætiti icollacrimantes. Deo summo ac Rogerio qui eos ab impiis manibus liberarunt, ingentes gratias egere et magna omnium lætitia vexillum in turri, quæ nunc est campanile ecclesiæ Sancti Nicolai, Episcopatus extulere. Inde vero ad Comitem recedentes multis blandisque verbis ultro citroque habitis, non parvum tempus transegere. Exinde tum Mamertini Rogerium semper ut dominum habuerunt. Tunc Comes Rogerius ipsos præfatos milites Mamertinos pluribus muneribus munificenter donavit, cæterisque militibus suis, et civitati etiam parem munificentiam ostendit. Mox pacato civitatis statu, rebusque omnibus compositis, auxiliantibus copiis, et Messanensium comitiva totam insulam paulatim in suam redegit potestatem, et ubique pace composita, quæ cum sancto pontifice de tripartienda victoria, unam ecclesiis dando, militibus alteram, sibiqne tertiam juxta votum quod promiserat humanissime adimplevit. Hanc Comes Rogerius cum annorum esset XXIX felicissimam est potitus victoriam, Messanamque urbem perenni laude decoravit.

III.

SIÉGE DE PALERME ET ASSASSINAT DE SERLON.

Anonymi Vaticani historia Sicula ab ingressu Normannorum in Apuliam.—Muratori. Tom. VIII.—F° 764.

Erat autem Panormum civitas dives, et populosa totiusque Siciliæ caput, et principalis sedes tyrannorum, magisque opere, quam natura munita, juxta mare deliciosa planitie non longea Pelero monte, longo circuitu sita, nullius bonæ rei, indigens, præterquam quòd Christiani nominis erat aliena. Circumsedentibus ergo eam ex altera parte comitis exercitibus, navibusque omnino maris iter prohibentibus, omni die graviter utrinque pugnabatur; tantaque inerat civibus audacia, quod plurimum de sua multitudine, et civitatis fortitudine confidentes, nostris, licet acerrime invadentibus portas claudere dedignarentur. Contigit itaque die una, dum quidam Arabicus miles audacissimus, qui jam de nostris multos interfecerat aliquidem sibi in portam occurentem expectaret armatus, quod unus Normannigena, Ducis atque Comitis nepos strenuæ animositatis equum acriter urgens per medium pectus illius lanceam acriter contorsit, et cum hoste interfecto ad socios redire festinaret, porta subito clausa, et præsens hostium congeries reditum sibi per eamdem viam prohibuit. Mox ipse impiger per medios hostes, quam velocisssimè longum iter arripiens, tamen

per appositam partem sævas insequentium manus Christo ducente illæsus evasit; quem ad socios pro morte ipsius sperata lacrymantes redeuntem, ipsi quasi redivivum admirantes deosculari non cessant. Quadam alia die Normannis partem illam civitatis, quam Comes obsederat acerrimè cum multimoda oppugnatione aggredientibus, cum cives universaliùs solito ad defensionem ejus partis convenissent, Dux omnium sapientissimus, cui ab astutia nomen inerat ex alia parte eum trecentis militibus viriliter aggrediendo portas frangit, et maximam partem civitatis usque ad interiores muros occupat, et retinet. Quo audito ne collecti in unum cives viribus retro Ducem expellere præsumerent, Comes ad eumdem locum se transtulit. In crastino autem cives, cum nullo modo virtuti Normanorum se posse resistere viderent, communicato consilio, missis, et remissis utrinque Nuntiis, et pactionibus, quales adhuc in eadem urbe tenentur, conformatis, Panormum urbem regiam totius regni dominam, atque metropolim Duci atque Comiti fratribus, et viris invictissimis regendam et possidendam tradiderunt. Qui, ne cives immutato animo, et temeritatis legibus aliquando bella de integro auderent, ad removendam injuriarum licentiam, duo fortissima castra, alterum juxta mare alterum in loco, qui dicitur Galea, brevi tempore constituerunt. Demum videns, quia in eadem civitate ad sacrificandum idolis composita ingens, atque pulcherrima ædificiis habebatur, expulsis idolis in honorem dei Genitricis, ac semper Virginis gloriosæ Mariæ, archiepiscopali sede ibidem constituta, consecrari fecerunt. In iis peragendis dum fratres invictissimi adhuc Panormi morarentur, Serlo eorum nepos clarissimus apud Ceramum probitati suæ confidendo Saracenorum insidias omnino superare non poterat. Quadam enim die quidam Castri-Joannis notus sibi, et familiaris inimicus, tamquam plurimum de ipsius utilitate curaret septem Arabicos milites tantùm pro præda ante Ceramum equitaturos ei nuntiavit; et cum facta mandatis fidem adhiberet, ipsum audacter cum paucis insequen-

tibus multitudo hostium occultè in subsidio collocata, sociis jam amissis, et equo deficiente, vicinam rupem coegit ascendere, unde securus a tergo, tanquam aper inter latrones sævissimus, quotquot sibi occurrere præsumebant, impunè accessisse non permittebat. Cumque jam multis virili dextra ejus interfectis, tota multitudo in eum circumfusa convenisset, missis eminus jaculis corpus ejus in mille locis perforatum, tandem felicem animam ejus exhalare coëgerunt : et tunc accedentes, quia, animositatem a corde procedere audierunt, aperto corpore, cor illius quod fere omnium audacissimum fuisse cognoverant, per singulos divisum sibi incorporare festinaverunt : caput vero abscissum ad regem suum nomine Tervernum pro magno munere, et valde placituro transmiserunt.

DÉTAILS SUR LE SIÉGE DE PALERME.

Malaterra, lib. II. Caput XLV.—Muratori. Tom. V. F° 827.

Dux igitur commeatibus, et cæteris, quæ expeditioni congruebant apparatis, fratrem, quem prœmiserat, subsecutus, apud Catanam, ubi Comes erat, venit, fingens de Maltam debellatùm ire, quasi de Panormo diffidens : sed a fratre cohortatus, magno equitatu, cum navalibus, peditumque copiis inde progrediens Panormum venit, ab Oceano urbem navibus obsidens, fratremque Comitem ab uno latere statuens, ipse ab altero cornu Calabrensibus, et Apulis muros ambit. Sicque quinque mensium circulo hostes urbis defensionis attentissimè pervigiles, ipse nihilominus impugnationi cum fratre intentus inquietare perstuduit. Utrique pari ardore inflammati omnia circumire, suos instruere omnia ordinare, hostibus interminari, suis plura largiri, ampliora promittere, primus, et frequentior adesse, nihil intentatum relinquere. Machinamentis itaque, et scalis ad muros transcenden-

dos artificiosissimè compaginatis, Dux hortos cum trecentis militibus latenter ingressus, ex altera parte, qua videlicet navalis exercitus adjacebat, urbem infestare, fratremque a parte qua erat, haud secus agere perdocuerat. Illo signo dato, quæ edocti erant, haud perficere segnes magno sonitu irruunt. Urbs tota in arma ruens, quæ strepitu tumultuantium accurrebat defensioni, acceleranter grassatur. A parte, qua minùs cavebant, vaccilatur. A Guicardensibus scalis appositis muras transcenditur. Urbs exterior capitur, portæ ferro sociis ad ingrediendum aperiuntur. Dux et Comes cum omni exercitu infra muros hospitantur. Panormitani delusi hostes a tergo infra muros cognoscentes, interiori urbe refugium petendo sese recipiunt. Non tumultum diremit. Proximo manè primores, fædere interposito, utrisque fratribus locutùm accedunt, legem suam nullatenus se violari, vel relinquere velle dicentes, scilicet si certi sint, quod non cogantur, vel injustis, et novis legibus non atterantur. Quandoquidem fortuna præsenti sic hortabantur, urbis deditionem facere, se in famulando fideles persistere, tributa solvere, et hoc juramento legis suæ firmare spopondunt. Dux, Comesque gaudentes, quod offerebatur libenter suscipiunt anno Dominicæ Incarnationis millesimo septuagesimo primo.

VI.

LETTRE DU PAPE GRÉGOIRE

A L'ÉVÊQUE D'ACHERONTE.

Epistola Gregorii VII.

Gregorius VII Episcopus servus servorum Dei Arnaldo fratri et coepiscopo Acheruntino salutem et benedictionem.

« Noverit fraternitas tua, quoniam Rogerius Comes frater « Roberti Ducis Apostolicæ sedi benedictionem et absolutionem « requirit, ejusque filius vocari et esse desiderat.

« Quapropter pastorali cura hoc laboris onus tibi imponimus « imo ex parte Beati Petri imperamus, ut postposita omnis tor- « poris desidia, illum adeas cumque hujus nostri præcepti auc- « toritate fultus, si nobis parere, sicut pollicitus est, voluerit « et pœnitentiam, ut oportet Christianum, egerit ab omni pec- « catorum suorum vinculo tam illum quam etiam suos milites, « qui cùm eo contra Paganos (ita tamen ut agant pœnitentiam) « peccaturi sunt, peccatis maxime absolvas. Addimus præterea « ut cum pia admonitione admoneas, quatenus se a capitalibus « criminibus custodiat, et Christiani nominis culturam inter « Paganos amplificare studeat, ut de iisdem hostibus victoriam « consequi mereatur amplius si de Roberto duce fratre suo « aliquia tibi retulerit, respondeas ei quoniam romanæ ecclesiæ

« janua misericordiæ omnibus patet quicumque, pœnitentiæ
« amore ducti, offensionis scandala deserunt et ad rectitudinis
« viam inoffenso pede regredi concupiscunt.

« Si igitur Dux Robertus Sanctæ Romanæ Ecclesiæ sicut
« filius parere exoptat; paratus sum paterno amore eum susci-
« pere, et suo consilio justitiam conservare, et ab excommuni-
« cationis vinculo penitus absolvere et inter divinas oves eum
« enumerare quod si renuerit idem Robertus Dux, ut cum eo
« ultra communicet, ex parte Apostolicæ sedis licentiam non
« poterit impetrare.

V

TEXTE DU TRAITÉ ENTRE LE PAPE GRÉGOIRE VII ET ROBERT GUISCARD.

Annales ecclesiatici anctore Cæsare Baronio Cardinali cum criticà historico chronologicà. P. Antonii Pagii doctoris Theologie. — Tome XVIII. Anno 1080. — *Chap. XXXVI.*

SERMENT DE FIDÉLITÉ ET INVESTITURE DU DUCHÉ DE POUILLE.

Serment de Fidélité.

Ego Robertus Dei gratia et Sancti Petri du Dnche de Pouille. Apuliæ et Calabriæ et Siciliæ Dux, ab hac hora et deinceps ero fidelis Sanctæ Romanæ Ecclesiæ et Apostolicæ Sedi, et tibi Domino meo Gregorio uni versali Papæ. In consilio, vel facto, unde vitam aut membrum perdideris vel captus sis mala captione, non ero. Consilium quod mihi credideris, et contradixeris ne illud manifestem, non manifestabo ad tuum damnum, me sciente. Sanctæ romanæ Ecclesiæ tibique adjutor ero ad tenendum, acquirendum et defendendum Regalia Sancti Petri, ejusque possessiones pro meo posse contra omnes homines, (excepta parte *Firmanæ Marchiæ* et *Salerno atque Amalphi* unde adhuc facta non est definitio) et adjuvabo te ut secure et honorifice teneas Papatum romanum. Terram Sancti Petri, quam nunc tenes, vel habiturus es, postquam

scivero tuæ esse potestatis; nec invadere, nec acquirere quæram, nec etiam deprædari præsumam absque tua tuorumque successorum qui ad honorem Sancti Petri ordinati fuerint, certa licentia, præter illam, quam tu mihi concedes, vel tui concessuri sunt successores.

Pensionem de terra Sancti Petri, quam ego teneo aut tenebo, sicut statutum est, recta fide studebo ut illam annualiter sancta romana habeat Ecclesia. Omnes quoque Ecclesias, quæ in mea persistunt dominatione dum illarum possessionibus dimittam in tua potestate, et defensor ero illarum ad fidelitatem Sanctæ romanæ Ecclesiæ. Et si tu vel tui successores ante me ex hac vita emigraveritis secundum quod monitus fuero a melioribus Cardinalibus, clericis romanis et laicis, adjuvabo, ut Papa eligatur et ordinetur ad honorem Sancti Petri. Hæc omnia suprascripta observabo Sanctæ romanæ Ecclesiæ et tibi cum rectâ fide : et hanc fidelitatem observabo tuis successoribus ad honorem Sancti Petri, ordinatis qui mihi (si mea culpa non remanserit) firmaverint investituram a te mihi concessam.

Actum Ciprani tertio Kalend Julii.

Investiture de Gregoire.

Ego Gregorius Papa investio te, Roberte Dux de terra, quam tibi concesserunt antecessores mei sanctæ memoriæ Nicolaus et Alexander. De illa autem terra quam injuste tenes, sicut est Salernus et Amalphia et pars Marchiæ Firmanæ, nunc te patienter sustineo in confidentia Dei omnipotentis et tuæ comitatis, et tu postea exinde ad Honorem Dei et Sancti Petri ita te habeas, sicut et te agere et me suscipere decet, sine periculo animæ tuæ et meæ.

Actum ut supra.

VI.

MORT DU DUC ROBERT GUISCARD.

Orderici Vitalis angligenæ Cœnobii uticensis monachi, historiæ ecclesiasticæ. Lib. VII. F° 645. — Historiæ Normannorum scriptores.

Sichelguada Buamundum privignum suum odio habebat, metuens ne per eum, quia fortior erat, et sensu multaque probitate pollebat, Rogerius filius suus amitteret Ducatum Apuliæ et Calabriæ, qui sibi competebat hæreditario jure. Unde ipsa lethiferam potionem confecit, et Psalernitanis Archiatris misit, inter quos enutrita fuerat, et à quibus venèficiorum eruditionem perceperat. Protinus ipsi voluntatem dominæ et alumnæ suæ cognoverunt, et Buamundo, quem curare debuerant, virus mortis contulerunt : quo percepto ad mortem ægrotavit, patrique suo per nuntium languorem suum protinus intimavit. Callidus vero Dux dolos uxoris suœ subito animadvertit, ipsamque ante se tristis accersens, sic interrogavit : Vivit ne Buamundus Dominus meus ? Quæ respondit : Nescio, Domine. At ille, afferte, inquit, mihi textum sancti Evangelii, et gladium. Quibus allatis, gladium accepit, et super sacra sic juravit. Audis, Sichelguada, per hoc sanctum Evangelium juro quòd si Buamundus filius meus hoc morbo, quo detinetur, mortuus fuerit, hoc ense interficiam te. Porro illa tali allegatione nimis territa, salutare antidotum præparavit, et medicis suis, perquos mortem paraverat, Psalerniam confestim transmisit nuncium, qui ut sibi pericli-

tanti adminicularentur, blanditiis et precibus obnixis sollicitavit. Archiatri detectam fraudem, et angustiam herilem audientes, et in futurum ne terribiles minæ Ducis explerentur precantes, toto nisu juveni, quem læserant, in omni exercitio physicæ artis mederi certabant. Opitulante Deo, qui per eumdem Turcos, et Agarenos Christianæ fidei hostes comprimere decreverat, æger convaluit. Sed in omni vita sua, præ veneno quo infectus fuerat, pallidus permansit.

Interea versipellis et ingeniosa mulier multa secum revolvebat, nimiòque metu indesinenter stimulata considerabat, quòd si legatus suus ad transfretandum mare tardaret, et ægrotus ante adventum eius emigraret, illa juratam sibi mortem ense mariti non evaderet. Igitur aliam e contra tergiversationem truculentam et omninò execrabilem excogitavit. Veneno virum suum, prô dolor! infecit. Protinus ut ille ægrotare cæpit, et ipsa de inevitabili casu ejus non dubitavit, convocatis parasitis suis cum reliquis Langobardis noctu surrexit, et ad mare progressa naves optimas cum omnibus suis intravit, et omnes reliquas naves, ne Normanni eam persequerentur, incendit. Dum vero litus Apuliæ attigit, quidam miles de satellitio ejus clam egressus Psalerniam noctu venit, et Buamundum festinanter aggressus, ait : Surge citò, et fuge, et salva te. Cumque ille causam inquireret, nuntius respondit : Pater tuus mortuus est, et noverca tua in Apulia est. Huc autem festinat venire, ut occidat te. Nec mora Buamundus tam gravi rumore turbatus asinum ascendit, clam urbem exivit, ad Jordanum Capuæ principem Consobrinum suum confugit; à quo amicabiliter receptus, fraudes et minas novercæ suæ evasit. Illa vero ut Psalerniam pervenit, et egresso quem quærebat, delusam se comperit, vehementer contristata est : et Rogerius filius ejus cognomento Crumena, amplum citra mare Ducatum ex successione majorum adeptus est.

Undique nimiis anxietatibus aggravati sunt in peregrina regione Normanni, dum maximum ac strenuissimum Ducem

sitam vident muliebri dolo periclitari, et robur exercitus sui defectione Langobardorum, qui cum Domina sua clam discesserant, imminui; et se non posse in Italiam, quia naves eorum combustæ erant, sine gravi mora et difficultate proficisci. Magnanimus itaque Dux Robertum comitem Lorotelli, et Goisfredum de Conversana nepotes suos, Hugonem monoculum de Claromonte et Guillelmum de Grentemaisnilio, Odonem quoque Bonummarchisum sororium suum, aliosque cognatos proceresque suos ad se convocavit, et quid acturi essent interrogavit. Cùmque omnes inter se mussitarent, nec certum quid proferrent, ait : Ultio divina pro peccatis nostris nos percutit, et a nimiis cupiditatibus nostris nos reprimit. Juste nos ut Dominus servos suos verberat, et perspicuè quòd mundi gloria non sit appetenda, nobis nuntiat. Gratias illi pro omnibus quæ nobis impertiri dignatus est, agamus, et ut nostri semper misereatur, toto corde appetamus. Ecce nos de pauperibus infimisque parentibus processimus, et sterile rus Constantini vacuosque, necessariis rebus penates reliquimus, et profecti Romam cum magno timore vix pertransivimus. Deinde donante Deo magnas et multas urbes obtinuimus. Sed hoc non nostris viribus nec meritis, sed divinæ ordinationi imputare debemus. Denique de imperio Constantinopolitano pro reatibus indigenarum invasimus, quantum potuimus in XV peragrari diebus. Constantinopolim, quam possidet imbellis populus deliciisque serviens et lasciviæ, decreveram si Deo placuisset, Catholicis pugnatoribus subjugare, qui sanctam Dei civitatem Jerusalem Turcis auferrent : Ethnicisque bello repulsis, Christianum imperium dilatarent. Propter hoc desiderium tam magnum laborem, et tam periculosum agonem inivi. Sed hoc aliter ordinavit irreprehensibilis voluntas omnipotentis Dei. David templum Deo Hierosolymis construere voluit, sed hoc a Salomone filio ejus peragi cum ingenti tripudio Deus disposuit. Sic labor meus, ut autumo, futuris temporibus consummabitur, et fructus laboris quandòque manifestabitur, et

incitamentum tantæ probitatis utiliter posteris nostris propinabitur. Hinc igitur, ô viri fortes, sapiens consilium accipite, pristinamque virtutem vestram, quam in arduis et angustis rebus multoties expertus sum, perdere nolite. Unus homo sum, ac ut reliqui, mortalis. Vos autem multi estis, multisque charismatibus largiente Deo vigetis. Famosa verò gesta, quæ longè latèque divulgata sunt, vos fecistis; nec unquam majora a tam paucis et infimis hominibus leguntur in aliis historiis quàm juvante Deo a vobis facta sunt. Fortiorem itaque et sapientiorem de vobis eligite, ipsumque vobis Ducem constituite. Ne perdatis fæcundam tellurem quæsitam magno labore, sed parvo tempore. Buamundus filius meus, si vita et sospitate viget, quantotiùs vobis succurrere sataget.

Hæc et his similia duce prosequente, Petrus Francigena aliique contubernales, Ducis dicta subtiliter intuentes dixerunt : in hoc negotio quod nobis imperas, ingens discrimen est, et maxima difficultas. Innumeri sunt hostes, et nos pauci sumus, nimiùm que nobis adversatur Imperator potens et callidus, quem te cohibente graviter in multis sæpè offendimus. Fortitudini ejus, latœque potentiæ nequivimus resistere. Multis enim dominatur regnis et nationibus. Utinam ad domos nostras, unde discessimus, cum pace et salute regredi valeamus!

His auditis Dux valde ingemuit, Deumque cum fletu invocare, filiumque suum sic lugere cœpit. Heu! me miserum tot infortuniis circumdatum! Olim multis nocui, et injustè multa peregi. Nunc simul mala invenierunt me, quæ promerui longo tempore. Summe Deus, nunc parce mihi. Pie Deus, miserere mihi peccatori. Fortis Deus, succurre populo tuo, quem huc adduxi. Fili mi Buamunde, virtute et sensu Thebano par Epaminondæ, ubi reperiam te? Nobilis athleta Buamunde, militia Thessalo Achilli, seu Francigenæ Rollando æquiparande, vivisne, an detineris pernicie? Quid tibi contigit? Quid probitas tua devenit? Quod si sospes, qualem te dum Thusciam adirem di-

misi, præsto adesses, opulentam Bulgariæ regionem armis nostris obtentam possideres. Scio namque quòd tanta, si vivis, strenuitate polles; ut si morti meæ divino nutu interesses, jus quod bello adquisivi, juvante Deo, nullatenus amitteres. Eia commilitones optimi, cautè vobis consulite, et quòd à laribus vestris valde remoti estis perpendite. Recolite quam magna Normanni fecere, et quòd parentes nostri Francis et Britonibus, et Cænomannensibus multoties restitere, et fortiter vicere. Ad mentem reducite, quam magna me Duce gessistis in Italia et Sicilia. Psaleriam et Barrum, Brundisium et Tarentum, Bismannum et Rhegium, Siracusam et Palernum, Cosentiam et Castrum-Joannis, aliasque multas urbes et oppida obtinuistis. Gisulfum quoque Psalernitanum Ducem, et Vuazonem Neapolitanum Comitem, aliosque principes fortissimos me Duce per Dei juvamen superastis. Nunc igitur ne vilescatis amisso pristinœ magnanimitatis conamine. Electione communi unum ex vobis, ut dixi, Ducem constituite, uberesque provincias quas jam nacti estis, insigniter vobis retinete.

Nullus eorum, qui rebus istis interfuere, ausus fuit Ducatum hujuscemodi suscipere, sed omnes de fugæ præsidio maluerunt cogitare.

Deinde anno ab incarnatione Domini MLXXXV, Robertus Guiscardus Apuliæ Dux insignis, nostrisque temporibus pene incomparabilis, facta confessione, a peccatis mundatus, et salutaris Eucharistiæ perceptione munitus; non militari robore prostratus, sed livore femineo corruptus, quo primus Adam est de paradisi sede projectus; non armis, sed veneno læsus, adveniente mortis hora mundo est sublatus. Quo defuncto Normanni corpus ejus sallierunt, et cum pace reditum in patriam suam ab Imperatore petierunt. Imperator verò licet lætaretur, quia liberatus a terribili hoste fuerat; defunctum tamen Ducem, qui numquam de bello fugerat, in pietate multum planxit. Licentiam his, qui

redire in Italiam vellent cum cadavere Principis sui, et omnibus suis benigniter concessit. Alii vero, qui secum remanere, sibique servire vellent, larga stipendia pepigit.

VII.

REBELLION DE JORDAN,

CONTRE LE COMTE ROGER SON PÈRE.

Gaufredi Malaterræ Monachi benedictini historia Sicula. — Rerum Italicarum scriptores. — Muratori. Tom. V. F° 587.

Comes à fratre noviter a Bulgaria revertante invitatus, sibi occurrere versùs Apuliam intendens, Jordano filio suo Siciliam procurandam delegat, interdicens omnibus, ne quis in iis quæ præciperet, sibi contrarius esse præsumerat. Erat autem Jordanus ex concubina tamen magnæ viris animi et corporis, et magnarum rerum gloriæ suæ dominationis appetitor: et jamdudum consilio pravorum sibi adhærentium juvenum tacito sub pectore usus, insurgendi conspirationem versans, sic discedente patre locum suæ pravæ dispositionis, ut sibi dicebatur nactus, plures callidè circumveniendo, fidem illorum, nec dum negotio aperto, astu abstrahit : ut quæcumque ipse prior inciperet, ipsi complices in perficiendo persisterent. Talibus itaque deceptis, tandem dolum diu dispositum aperit. Cùm quibusdam displicuit, pluribus placet. Quibus quisque talibus assentire renitens improbè hortatur, ne fidem datam mentiri velit. Sacramenta patri exhibita in hoc salva fore, quòd proficiscens quidquid Jordanus vellet, vel præciperet, omnibus obedire debere imperaverat. Jordano plura promittente, sic pravi consilii assensus inter plures a Jordano in iis quæ patris erant, ultra quam diceret, vel ab ipso patre concessum erat, præsumitur. Nam castrum Sancti Marci et Mistretam sibi usurpans, detecta fraude prædas per totam provinciam ibidem Introducit. Sed et versùs Trainam

hostiliter accedens, patris thesauros, qui illuc servabantur, asportare nisus, dispositione sua frustratus, vacuus redit. Nam fideles Comitis fraude comperta, simul convenientes, hostiliter accedentem ab ipsis finibus arcent. Quod cùm patri renuntiatum fuisset, reditum accelerat, atque ut vir sapiens, providè agens, ne filius territus ad Saracenos, qui adhuc rebelles erant, transiret, versùs eum hostiliter ire dissimulat, sed omnia quæ fecerat filius, juvenili ætate et indulgentia digna ascribit. At cum filio. quæ fecerat patrem leviter ferre nuntiatur, minus iis, qui secum erant, prospiciens, flebili fædere interposito ad patrem accedit. Pater ad tempus iram dissimulans, advenienti filio lætum vultum ostendit. Sed paucis diebus interpositis pater in futurum prospiciens, ne si ii qui tale consilium filio complices facti dederant, impunè transirent, alii ad simile aliquid præsumentes raperentur, nesciente filio, duodecim priores hujus erroris unum post alium arcessens, oculis privari fecit. Quo facto filium etiam tali incœpto ulterius compescere terrendo volens, arcessitum, idem causa justitiæ facere fingens minatur. Sed a fidelibus suis, quibus ex industria idem agere prœdixerat, retentus, territo filio, de cætero pro libito suo, ut decuit usus est nam disciplina, et rigor justitiæ cum pace communionem habent, Psalmista attestante, qui ait : *Misericordia et veritas obviaverunt sibi, justitia et pax osculatæ sunt*. Sic enim misericordia sectanda est, ut justitia remissior in ultra quàm decet, non sit, ne vitia nimiùm inolescant.

Undè et providus pater, ut sapiens medicus, hunc ipsum filium suum, ut a pravitate compesceret, tanto rigore territum attrivit.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

INTRODUCTION. (827.-1038.)

CHAPITRE PREMIER. (1038.-1059.)

CHAPITRE DEUXIÈME. (1059.-1061.)

CHAPITRE TROISIÈME. (1061.-1063.)

CHAPITRE QUATRIÈME. (1063-1076.)

CHAPITRE CINQUIÈME. (1076.-1085.)

CHAPITRE SIXIÈME. (1085.-1090.)

TABLE DES NOTES.

I.

II.

III.

IV.

V.

VI.

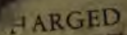
VII.

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.

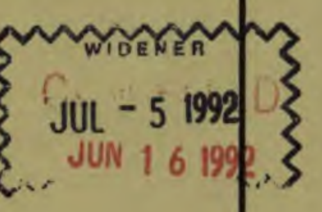
ERRATA.

Pages.	Lignes.	Au lieu de :	Lisez :
86	24	afin qu'ils puissent,	afin qu'ils pussent.
105	4	sans résistancer,	sans résistance.
124	13	en empêchant l'armée ennemie de passer le détroit de la tenir tout entière,	et en gardant le détroit croyaient tenir l'armée ennemie tout entière.
137	12	Kala-al-Scibet,	Kalat-al-Scibet.
140	2	opiniâtreté intelligente,	opiniâtreté inintelligente.
148	2	et répandre,	et à répandre.
149	9	beau-frère du comte Arnold,	beau-frère du comte, Arnold.
167	23	et la fait,	il la fait.
177	17	lorsqu'une occasion favorable se présentait,	lorsqu'une occasion avorable se présenta.
187	23	un plus riche,	un butin riche.
200	10	resté depuis,	resté depuis lors.
223	23	eau bénie,	eau bénite.
230	14	son ennemi, d'abord.	son ennemi.
232	1	jeté sur lui-même,	jeté sur soi-même.
251	1	avoisine de Catane,	avoisine Catane.
292	18	aussitôt à,	aussitôt après.
307	8	Psalcrmitains,	Psalernitains.
353	6	nid d'aigles,	nid d'aigle.
366	24	possession de Butera,	possession de Noto





HARGED



WIDENER
JUL - 5 1992
JUN 1 6 1992



1 819 307

